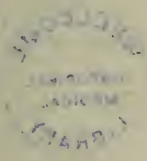
Suppl

BALLAND E.A.

[before 1841]

LES ANIMAUX

INDUSTRIEUX.



WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Prix de Gustave
Cornibert donné le
16 Août 1841 au collège
Royal de la flèche pour
le privilège qu'il a d'avoir un
cou de cigogne —

Moi soussigné
Cornibert

Approuvé.

Autorisé au B. du ...

Panibé

FRONTISPICE.

L'animal sait par l'Instinct ce qu'il lui convient de savoir: l'homme a besoin de tout apprendre; aussi Dieu lui a-t-il donné l'Intelligence.

AVERTISSEMENT.

Il est peu d'ouvrages, si l'on excepte ces productions du génie, nées d'un souffle créateur et de vastes pensées, qui, dès l'abord, soient conçus dans leur ensemble et dans tous leurs détails, par l'écrivain qui entreprend de les écrire. Une première idée se présente, elle est négligée; elle revient à notre insu, nous nous y attachons, et elle ne tarde point à être féconde; une autre la suit, qui, loin de l'effacer, lui donne pour ainsi dire plus de relief: déjà nous avons imaginé un plan; il est bientôt tracé; nous prenons la plume; nous sommes étonnés des développemens qui naissent naturellement de l'idée-mère, et ce n'est plus qu'en achevant l'ouvrage, que nous connaissons toutes les ressources du sujet que nous venons de traiter. C'est ainsi que se passe, dans les cerveaux ordinaires, la création d'un livre, et même d'une compilation; celle-ci n'a point eu d'autre origine.

Nous fûmes invité à réunir en un même recueil, et sous un même point de vue, les animaux qui, doués d'un instinct plus développé, et de grands moyens d'exécution, remplissent

sans le secours de l'éducation, des actes qui le s rendent ou nos maîtres, ou nos imitateurs. Les premiers qui s'offraient à nous d'après cette indication, étaient le *castor*, le *renard*, l'*abeille* et la *fourmi*; mais qu'alors nous étions loin de connaître toutes les merveilles du règne animal, et combien de jouissances nous étaient ménagées, que nous devions goûter à mesure que nous avancerions dans ce riche domaine, où nous n'étions d'abord entré que pour reconnaître quelques individus. Les connaissances nouvelles faisaient souvent tort aux anciennes; et comme il sera facile d'en juger, d'après nos expressions, nous étions parfois surpris d'être aussi ignorant de ce que savaient faire nos voisins, et mécontent de l'indifférence où nous étions restés à leur égard. Le *rat* qui habite nos parquets; l'*araignée* qui établit son domicile dans les joints de nos lambris; la *mouche* qui passe l'hiver suspendue à nos plafonds, devenaient pour nous des êtres non moins curieux que ces animaux amenés à grands frais par les voyageurs, des pays les plus lointains.

Une observation minutieuse, mais riche en résultats, nous fit apercevoir une grande partie de notre travail: les naturalistes et les voyageurs que nous consultions en même temps, et avec lesquels nous allions à la découverte des particu-

larités de même genre que présentent les animaux des autres parties du globe, nous permirent bientôt de l'envisager dans tout son ensemble. Connaissant alors ce que nous devions extraire, et ce que nous devions négliger, toutes les parties de l'édifice étaient acquises, et il ne s'agissait plus que de les mettre en œuvre.

Il nous sembla que les faits curieux que nous allions faire connaître à nos jeunes lecteurs, faisaient surtout de notre ouvrage un livre d'agrément, et que nous devions nous interdire une classification trop sévère, des dénominations trop techniques : nous avons été fidèle à ce plan. Cependant, comme il n'est pas de composition qui satisfasse l'esprit, si la confusion y règne, nous avons senti le besoin de rattacher nos articles épars sous des titres généraux; et nulle division n'était plus naturelle que celle du règne animal en *quadrupèdes*, *oiseaux*, *poissons*, *insectes*, etc. C'est aussi celle que nous avons adoptée; mais dans chacune de ces classes, nous n'avons point indiqué à quel genre appartenait tel individu, ni quels étaient ses caractères distinctifs.

En tête de chaque classe, nous avons parlé d'abord d'une manière générale des animaux qu'elle contient, voulant apprendre à nos jeunes

lecteurs quelles ressources possédaient ceux dont ils allaient admirer le talent, et les mettre à même de comparer les moyens avec les résultats. Nous avons encore essayé, autant qu'il nous a été possible, de faire sentir toutes les différences qui existent entre le *quadrupède* et *l'oiseau*, entre *l'oiseau* et *l'insecte*, et nous aurons atteint notre but si, s'habituant de bonne heure à l'observation, à la réflexion, nos lecteurs cherchent toujours, entre les objets qui les entourent, d'autres différences que celles qui résultent de la *forme*, de la *couleur*, du *son*, que celles enfin qui n'affectent que les sens.

Ce livre une fois terminé, il lui fallait un titre; et le choix à faire en cette occasion était embarrassant. Après bien des irrésolutions, nous adoptâmes celui des *Animaux industrieux*, bien persuadé cependant qu'il était insuffisant, parce qu'il est inexact. En effet, parmi les animaux dont nous avons parlé, il en est qui ne méritent point cette épithète, qui, sans réflexion, sans volonté peut-être, n'exécutent tel fait que parce qu'il est dans leur organisation de l'exécuter : tel le rossignol qui n'étudie point son chant, dont son gosier fait seul tous les frais. On pourra donc regarder plus exactement cet ouvrage comme un recueil, dans lequel on a pris soin de rassembler

tout ce qui pouvait mettre en évidence les merveilles produites par l'intelligence des animaux, ou les singularités dignes de remarque que présente l'organisation de quelques-uns d'entre-eux.

Avec ce livre, jeunes lecteurs, vous pouvez suivre les animaux dans l'intérieur de leurs nids, dans leurs courses, dans leurs chasses, dans leurs travaux; et si votre plaisir, à la vue des prodiges qui se passeront sous vos yeux, est moins vif, moins entier que celui que j'éprouvai en les découvrant, après de nombreuses recherches et quelques fatigues, comme moi vous n'aurez point à passer des momens d'indifférence et de dégoût; vous n'observerez jamais inutilement, et peut-être cette compensation me fera-t-elle obtenir de vous un *merci*...., seule marque d'approbation à laquelle je m'attends, seul tribut que j'envie.

B. ALLENT.

EXPLICATION DES PLANCHES.

—

FRONTISPICE.

Dieu vient de créer l'homme; différens animaux entourent ce nouveau maître, qui doit, par son intelligence, commander à leur instinct.

TITRE GRAVÉ.

A droite une loutre disposant un morceau de bois; auprès d'elle un oiseau pêcheur; sur l'arbre contre lequel elle est appuyée, une araignée, une demoiselle et des pigeons; à gauche un furet guettant un lapin qui sort de son terrier, et une ruche à miel au-dessus de laquelle est suspendue une chrysalide. Du même côté, un arbre au sommet duquel est le nid d'une pie qui porte un œuf à son bec; de ses branches les plus élevées, un épervier qui s'élance sur un oiseau.

PREMIÈRE PLANCHE.— QUADRUPÈDES.

Sur le premier plan, un isatis dévore un oiseau, tandis qu'un glouton survient pour le lui enlever; sur le second plan, une sarigue ouvrant sa poche à ses petits, et un éléphant jetant de l'eau à son cornac; sur le dernier plan, plusieurs marmottes montant entre des rochers.

IIe PLANCHE. — QUADRUPÈDES.

Sur l'avant-scène, un rat sur le dos, et tenant des provisions entre ses pattes, est traîné par d'autres rats. A droite, un renard éblouit des poules par ses mouvemens; à gauche, des castors établissent leurs cabanes sur pilotis, dans le fond traverse un cerf poursuivi par une meute de chiens.

IIIe PLANCHE. — QUADRUPÈDES.

Des singes pillent un jardin, gardés par une sentinelle, le bâton sur l'épaule. Un orang-outang, qui revient de la fontaine, met bas ses seaux pour prendre sa part du butin. Au loin, sur une montagne, d'autres singes combattent avec courage contre des marins qui leur tirent des coups de fusil.

IVe PLANCHE. — OISEAUX

Au milieu du cadre, une frégate qui, frappée par un fou, laisse tomber de son bec un poisson que son adversaire a déjà dans le sien. Sur les côtés, un rocher qui porte un nid d'aigle, et un arbre creusé par des pics; dans les airs des canards sauvages.

Ve PLANCHE. — OISEAUX.

Un fauconnier présente le leurre à un faucon, et en tient un second au haut de la ficelle; un savacou pêche des petits poissons, et un cormoran, le bec ouvert, attend que le poisson qu'il a jeté en l'air retombe la tête en bas; à gauche, sur un arbre, est une pie; sur le rocher, à droite, est un ibis.

VIe PLANCHE. — OVIPARES, SERPENS ET INSECTES.

La couane attaque le crocodile, engagé dans un chemin creux; sur un plan plus éloigné, des chasseurs courent vers une tortue qu'ils ont renversée sur le dos; sur la droite, un boiga, couvrant le tronc d'un arbre de ses nombreux replis, fait la chasse aux oiseaux qui habitent ses branches.

LES ANIMAUX INDUSTRIEUX.

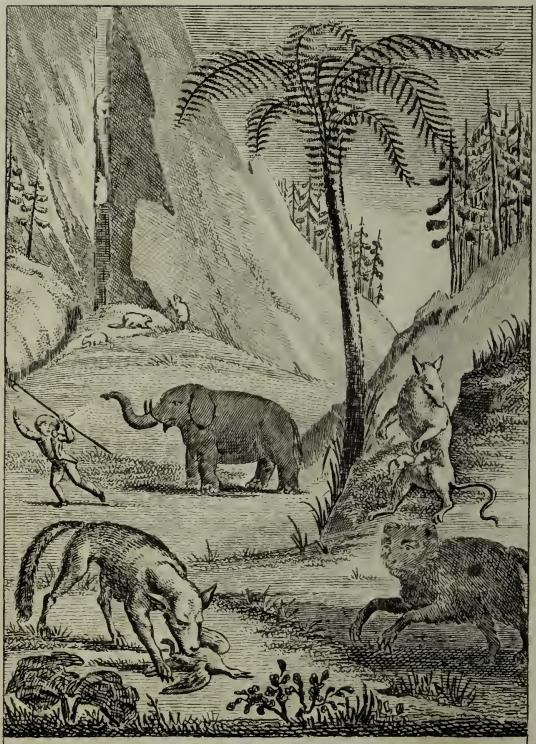
INTRODUCTION.

DE L'INSTINCT CHEZ LES ANIMAUX.

Si ce globe, sur lequel nous sommes portés, si les astres qui l'environnent, et ce soleil qui l'éclaire, ne nous fournissaient pas autant de témoins, toujours prêts à prouver l'existence et la toute-puissance de Dieu; si le retour continuel et régulier des saisons, si la mer enchaînée par une force invisible, dans un lit au-dessus duquel elle s'élève depuis tant de siècles, par des efforts toujours répétés et toujours impuissans; si tous ces prodiges soumis à l'ordre admirable qui régit l'univers ne suffisaient point pour attester une puissance suprême, qui crée et qui conserve, il ne faudrait qu'abaisser ses regards sur les animaux, même les plus petits, pour y reconnaître encore le cachet de la Divinité. La structure étonnante de leurs corps, la disposition si bien calculée de tous leurs organes, le rapport constant qui existe entre l'habit qui les couvre et le cli-

mat qu'ils habitent, leur industrie enfin, que de merveilles qui ouvriraient les yeux du plus aveugle aux rayons de l'éternelle vérité ! L'utilité démontrée de tous les êtres, le soin que prend chacun d'eux d'élever ses petits pour les besoins d'un temps pendant lequel il ne sera plus ; cette prévoyance de l'animal, dont il faut chercher la cause au-dehors de lui, parce qu'elle est contraire à l'égoïsme qui décide de toutes ses actions, me semble, plus encore que tous les raisonnemens de son intelligence, une preuve incontestable d'un être supérieur qui, après avoir tout créé, a tout prévu pour conserver. Cette même prévoyance, je la retrouve dans tout ce qui s'offre à mes yeux : elle enhardit ma faiblesse, elle m'aide à vivre, et, m'élevant jusqu'à Dieu, par le tribut de ma reconnaissance, je ne trouve d'interprète digne d'elle, ni d'hommage digne de lui, que la vraie religion.

Comme l'homme, les animaux sont donc sortis de la main du Créateur ; et certes il nous faut songer à leur origine pour n'être point surpris de les voir exécuter, avec des moyens le plus souvent simples ou bornés, des choses qui paraissent devoir exiger une précision si remarquable, un sentiment si parfait, et qui pourtant semblent toujours les trouver infaillibles : autrement,



1.ère PLANCHE. — QUADRUPÈDES.

comment pourraient-ils sans une éducation réelle, sans aucune tradition, se défendre des attaques de leur ennemi, se construire des habitations, s'amasser des provisions, et vivre en société : dernier acte qui, plus que tous les autres peut-être, demande des combinaisons sans nombre et une rare intelligence.

Buffon, qui n'observa point l'animal en classificateur, mais qui chercha à étudier ses mœurs, à surprendre ses moindres habitudes, à peser, pour ainsi dire, la dose de son intelligence, lui accorde un sentiment exquis ; c'est ainsi qu'il s'exprime quand il veut parler de son instinct : « Les animaux, dit-il, ont le sentiment plus sûr que nous ne l'avons ; ils sentent bien mieux que nous ce qui convient à leur nature ; ils ne se trompent pas dans le choix de leurs alimens ; ils ne s'excèdent pas dans leurs plaisirs; guidés par le seul sentiment de leurs besoins actuels, ils le satisfont sans chercher à en faire naître de nouveaux. » Certes il est difficile, si le bonheur est le but vers lequel tendent tous les êtres, de faire des animaux un plus bel éloge, de leur présager plus de félicité. Ce que Buffon vient d'avancer, il semble ne l'avoir dit qu'à regret ; il se hâte d'enlever aux animaux le mérite de tant de sagesse, et veut nous les faire envisager comme des

machines sans réflexion, sans mémoire, et n'agissant, dans presque tous les cas, que d'après leur organisation; aussi est-il entraîné dans de nombreuses contradictions. Il prétend que l'animal n'a aucune conscience de sa vie passée, et cependant il admet qu'il reconnaît ceux dont il fut long-temps séparé, les lieux qu'il a parcourus: qu'il se souvient des bons et des mauvais traitemens qu'il a reçus. Quand la fauvette, qui a fait son nid plusieurs années en un même endroit, est inquiétée pendant une saison sur le berceau de ses petits, elle a grand soin, l'année suivante, de choisir un autre bosquet: c'est sa mémoire qui l'empêche d'exposer deux fois le fruit de ses amours au même péril; c'est une mémoire bien sûre, puisque la nature, changeant trois fois d'habit, sous trois ciels différens, ne l'a point altérée; c'est la première des mémoires, c'est la mémoire du cœur; et la pie, qui, placée sur son nid ne cesse de veiller que lorsqu'elle a vu sortir de la cabane voisine, et par nombre égal, les hommes qu'elle y vit entrer, n'a-t-elle pas aussi une mémoire établie sur une observation bien exacte? Si l'animal était incapable de mémoire, l'éducation pourrait-elle donc la développer chez lui? Il n'est pas de quadrupèdes ni d'oiseaux, parmi ceux que l'on parvient à rendre

domestiques ; il n'est point d'insectes de ceux au moins qui vivent dans l'habitation de l'homme, et dont les organes ont quelques développemens, qui n'aient fait preuve de mémoire en répétant une leçon apprise, ou certains actes à un commandement connu. Le chien Munito n'a-t-il pas joué aux cartes devant des souverains, devant des sociétés savantes ? Les serins n'ont-ils pas exécuté des pantomimes, et Pélisson dans les fers n'eut-il pas pour seules compagnes de sa captivité deux araignées qui, à un bruit connu, venaient jusque dans sa main pour y chercher leur nourriture ?

Je ne pourrais croire non plus que les animaux manquent de réflexion ; car, la veille du jour où j'entrepris d'écrire cet ouvrage, je fus témoin d'un fait qui semble me prouver le contraire. Je rencontrai un chien d'une taille énorme qui sortait de nos boucheries, et que son maître avait chargé d'un panier qui contenait sans doute les débris de quelque animal. Un grand nombre de poursuivans jappaient après lui, et, sans entendre leur langage, je soupçonnai qu'ils l'engageaient à manquer de fidélité. Le dogue me parut un dépositaire très-fidèle ; et, lâchant le panier à terre ; afin de se débarrasser des importuns qui le harcelaient et qui empêchaient sa marche, il en mit un hors de combat : mais l'avidité des

autres lui rendit la chose difficile ; car il était obligé de quitter la lutte à chaque instant pour retourner au panier, dont le moindre de ses mouvemens suffisait au reste pour les éloigner. Que fit-il ? Il reprit le panier et le déposa de nouveau, mais au fond d'une allée voisine, allée étroite et sur la porte de laquelle il se coucha. Sans crainte il renversait alors celui des parasites qui tentait de l'approcher, et leur nombre diminua bientôt assez rapidement pour qu'il pût reprendre sa course.

Les rêves, dont les animaux sont susceptibles, nous prouvent aussi combien ils gardent de souvenirs, puisque des actes remplis pendant la veille leur sont alors rendus présens. Le chien jappe souvent en dormant, et l'on reconnaît dans son aboiement, quoique sourd et faible, la voix de la chasse, les accens de la colère, les sons du désir ou du murmure.

Buffon a été plus juste sans doute lorsqu'il a prétendu que notre admiration pour quelques classes d'animaux qui vivent en famille était exagérée : la république des abeilles n'est peut-être, comme il le dit, qu'une conséquence de leur organisation. Dix mille individus d'égale force agissant dans un seul but, celui de la nature, celui de veiller à leur conservation et de subve-

nir à leurs besoins, et le faisant dans un espace donné, ont dû produire des résultats égaux. Ainsi ces cellules, par nous admirées, n'ont pu être autrement que régulières, et leur forme a dépendu de l'obstacle qu'elles ont porté mutuellement à leur développement; mais quelles raisons mathématiques remplaceront pour mon imagination ces suppositions pleines de charme qui embellissent toute la nature, qui me font correspondre avec les êtres que j'aurais cru d'abord les plus éloignés de moi; et quelle autre hypothèse vaudra celle, si intéressante, qui m'a fait croire à un état paisible dans lequel dix mille mouches vivaient sans troubles, sans injustice, partageant avec équité, sous l'empire d'une reine juste et respectée, les charges et les bénéfices de la société ? L'âme a besoin d'illusions; elles sont souvent préférables à la vérité même.

D'autres animaux d'ailleurs, tant chez les oiseaux que chez les quadrupèdes, offrent en état de société des réglemens si bien observés, qu'il est impossible de douter un seul instant qu'ils ne soient l'effet d'un consentement commun, le résultat d'un besoin senti et apprécié.

Que le rossignol fasse entendre des sons harmonieux, et qu'il exécute des morceaux de musique plus parfaits que les nôtres, en ce que tous

les sons en sont vrais, et par conséquent impossibles à noter d'après nos méthodes ; que le petit du sarigue, à peine né, s'attache au sein de sa mère ; que la perdrix se cache à l'aspect du chasseur, et se lève alors que le chien rompt son arrêt, je ne vois là que des faits dont l'exécution est ordonnée, et qui se passent même à l'insu de l'animal : mais que la biche ait soin, quand elle sait qu'elle est poursuivie, de jeter son petit faon loin d'elle, afin que les chiens ne puissent le découvrir par la senteur de sa piste ; que le héron cache sous son aile et dans ses plumes le bec acéré dont il veut percer l'estomac de l'oiseau de proie qui fond sur lui ; que l'araignée, après avoir tendu sa toile, distingue au mouvement des fils si c'est la main de l'homme qui l'agite ou le moucheron dont elle fera sa proie, qui s'y débat ; voilà qui me semble une preuve incontestable de cet instinct que le ciel a accordé aux animaux, et dont nous n'alléguerons la valeur, comparativement à l'intelligence de l'homme, que par les conclusions suivantes.

L'homme est né pour la société, et ne peut valoir que par elle : l'animal, même le plus sociable, peut vivre seul et bien plus aisément que l'homme ne le saurait faire.

L'animal sent avec plus de justesse ; l'homme exécute avec plus de moyens.

DES QUADRUPÈDES.

L'homme est de tous les animaux celui qui a été le plus favorablement organisé pour parvenir à la perfection. Il possède des organes d'une susceptibilité exquise, d'une forme favorable aux actes qu'il est appelé à exécuter, aux fonctions qu'il doit remplir; mais que souvent ces dons précieux lui deviennent, par l'application qu'il en fait, des présens funestes! Cette force qui lui a été dévolue en partage, il ne l'emploie qu'à fatiguer son tempéramment par mille excès, et il ne semble en faire usage que pour la perdre plus tôt. Ce cerveau, cette partie de son être où l'impie lui-même est forcé de reconnaître l'existence d'un rayon émané de la Divinité, à quels faux calculs n'en soumet-il pas le raisonnement, lorsque les pensées qui naissent naturellement en lui viennent contrarier ses penchans vicieux, es désirs immodérés ? L'orgueil, l'ambition, la colère, les écarts de conduite les plus criminels, les passions les plus honteuses défigurent cette créature que le ciel avait formée pour représenter ici-bas l'image d'un Dieu créateur.

Si les animaux sont moins riches que l'homme en ressources et en moyens; ils font aussi moins de fausses dépenses : ils sont pour la plupart d'une réserve que nous attribuons à leur stupidité, mais qui est bien préférable à la fougue désordonnée qui nous précipite dans des écueils de toute espèce.

On ne les voit point s'égarer dans de faux systèmes, ni, lorsqu'ils sont malades, pratiquer pour leur guérison des recettes ridicules; ils sont conduits par un instinct merveilleux, et de suite ils vont cueillir la plante qui doit les guérir.

Les quadrupèdes, qui peut-être ne sont pas la classe du règne animal ou les facultés sont le plus développées, ont obtenu à cause de leur masse plus remarquable, d'être placés les premiers après l'homme. Ils sont d'ailleurs plus privilégiés que lui en mille manières, et la nature ne les a pas oubliés dans le partage de ses largesses.

L'homme est faible, et la marche ne lui devient possible que plusieurs mois, plus d'une année souvent après sa naissance; le quadrupède se soutient sur ses pieds au bout de quelques jours, parfois même de quelques heures : il faut présenter à l'enfant le sein de la mère, et ce n'est que lorsqu'il a reçu à plusieurs reprises sa

nourriture, qu'il le demande par ses cris et qu'il commence à le chercher; le petit du quadrupède trouve la mamelle sans y être porté; et, soit que l'odeur, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, lui serve de guide, il n'en faudrait pas moins convenir qu'il exécute, par une faculté naturelle, ce que l'homme ne parvient à faire que par une sorte d'éducation. Le parallèle continuera encore d'être à l'avantage du quadrupède, si nous calculons combien de temps il met à acquérir toutes ses facultés, tout son développement, et combien l'homme perd d'années pendant le même travail : nous serons surpris de la différence. L'homme ne devient homme parfait qu'à vingt ans, c'est-à-dire vers un grand tiers de son existence, tandis qu'il est tel quadrupède qui, n'étant pas parvenu au vingtième de sa vie, n'a plus rien à attendre des bienfaits de la nature. Chez beaucoup d'animaux de cette famille, on remarque des passions dont la source est toute morale : par exemple, l'orgueil et l'ambition; mais elles sont chez eux le sentiment de leur force, de leur agilité : aussi ils dédaignent un concurrent inhabile et refusent de joûter; ils méprisent un adversaire trop faible et supportent avec indifférence ses injures. Combien d'hommes tirent vanité d'un prix remporté dans un con-

cours inégal ! combien peu ne se vengent point du plus impuissant de leurs ennemis !

Ces deux sentimens ne donnent pas seulement de la grandeur d'âme au quadrupède, mais aussi une noble émulation : l'exemple suffit pour l'amener à bien faire et redouble son ardeur.

Les quadrupèdes ont aussi de la mémoire, et, dans l'éducation qu'ils reçoivent de l'homme ou de leurs parens, ils font plusieurs fois ce qu'ils ont fait une fois, volontiers ce qu'ils ont exécuté d'abord avec répugnance, et enfin par habitude ce qu'ils ne firent souvent en premier lieu que par hasard.

Certains quadrupèdes, les singes par exemple, ont été de tous temps les histrions du peuple, et de tous temps ils ont fait l'admiration du vulgaire. On a loué en eux l'imitation de nos gestes et de nos manières, et cependant c'était peut-être, de toutes ces preuves d'intelligence données par les animaux, la moins satisfaisante. Copier ne prouve qu'en faveur du sens de la vue et d'une conformation particulière qui permet à l'animal de fléchir ses membres de telle manière, de les tourner vers telle direction ; et l'homme sensé fera beaucoup plus de cas de l'éléphant, qui laisse remarquer en lui les pensées les plus nobles et les intentions les plus généreuses. Nous

devons préférer l'animal qui se donne en exemple à l'homme, à celui qui ne cherche qu'à l'imiter.

Les singes, comme l'a dit fort spirituellement Buffon, sont des gens à talens, mais ne sont pas des gens d'esprit.

Le sens de l'appétit est très-développé chez les quadrupèdes, et par suite celui de l'odorat qui en fait partie. Chez l'homme, le toucher est bien supérieur à ce qu'il est chez les quadrupèdes, qui, pour la plupart, en sont presque privés. Des sabots d'une seule pièce, des pieds lourds et à peine pourvus de doigts calleux, des peaux velues qui, comme obstacles à la sensation, laissent entre leurs nerfs et les corps environnans un espace immense, voilà toutes les causes qui arrêtent le quadrupède dans sa vie de relation et qui borne son intelligence; mais il sera bon chasseur, parce qu'il a le plus souvent des armes meurtrières, une agilité de membres qui le lance sur les traces de la proie qu'il poursuit, et un odorat extrêmement délié, qui lui rend la recherche de son gibier plus facile, et sa capture presque inévitable.

Il faut admettre encore au nombre des causes qui restreignent la dose d'intelligence et d'industrie accordée au quadrupède, cet état de soumission, de crainte ou d'exil dans lequel l'a jeté

l'homme. Ce souverain du globe fait servir les espèces les plus douces à ses travaux journaliers. Il contraint celles qu'il n'emploie point, et qui sont trop acclimatées pour s'éloigner de son habitation, à se cacher, et, le fer et la flamme à la main, il refoule dans les déserts incultes, dans les sables brûlans et sur les mers glacées, les espèces les plus cruelles, qui pourraient, une fois rapprochées de ses demeures, l'en chasser lui-même, ou tout aux moins les lui disputer.

Toutes les perfections de l'animal dépendent donc de son organisation, des conditions plus ou moins favorables d'après lesquelles sont fabriqués ses organes. En effet, supposons un instant un quadrupède ayant la forme du singe le plus semblable à l'homme, et le cerveau aussi penseur que celui de l'éléphant, et empruntant dans une autre classe la voix du perroquet; mettons ce composé, soumis comme l'homme à l'éducation que donne la société, en parallèle avec l'homme, qui naît au milieu d'elles, et ce quadrupède.... Mais pourquoi nous servir encore de cette expression, il n'existera plus de quadrupède? L'homme nouveau que nous aurons ainsi formé, en tout semblable à nous, ne pourrait avoir été fait que par le Créateur, dans ce moment d'ineffable bonté où il nous donna l'être pour l'adorer et pour le servir.

Nous revenons à notre thèse : tout dépend dans l'animal du plus ou moins de perfectionnement de ses parties; mais quel est celui qui a fixé le degré juste de ce perfectionnement auquel elles peuvent atteindre ?.... Dieu !

LE RENARD.

Parmi les animaux, il en est un grand nombre qui sont vagabonds, d'autres ont un domicile fixe; et ce sont ceux chez lesquels cette faculté, que nous avons appelée instinct, est le plus développée. L'élection d'un lieu de retraite, la construction d'un nid, d'un terrier, font supposer chez les animaux une attention singulière sur leurs besoins, et beaucoup de réflexion et de calcul. Les ruses qu'ils emploient pour se défendre contre les attaques des chasseurs, ou pour s'emparer eux-mêmes de leur proie, sont aussi fort ingénieuses et beaucoup mieux appropriées qu'elles ne le seraient, inventées par l'homme lui-même. Enfin, chez les animaux qui vivent en société, il n'est point rare de découvrir des idées d'ordre, de justice, qui étonnent, et qui font douter un moment de la vérité de l'observation.

Le renard sait se pratiquer un asile où il se met en sûreté dans les dangers pressans; mais, si ce n'est son attachement pour ses petits, il ne

se présente point favorablement, considéré sous le point de vue moral : chez lui tout est finesse, et la finesse n'a pour but que de satisfaire à la voracité. Le loup et beaucoup d'animaux carnassiers font la guerre en héros ; le renard la fait en maraudeur : c'est de nuit qu'il se met en campagne, et jamais il ne commence les hostilités qu'il ne soit sûr de trouver la place sans défense. Il n'ose menacer les troupeaux, les chiens l'effraient, et il redoute la prudence du berger : la basse-cour est le théâtre de ses exploits ; il y pénètre pendant le sommeil, rampe jusqu'à la volaille que sa vue rend muette de frayeur, et, sans perdre un instant, il égorge tout ce qu'il rencontre. Il semblerait qu'il veut, en sacrifiant ce qu'il lui sera impossible d'enlever, se prémunir contre des cris d'alarme. Tranquille, il sort de la ferme, y revient à plusieurs reprises, et, dans chacune de ses courses, il emporte un partie du butin et va la cacher sous la mousse. Ici, il fait de nouveau preuve de finesse et d'une grande prévoyance. Comme son magasin, s'il n'en établissait qu'un seul, pourrait être découvert et détruit, il dépose chaque morceau dans un endroit différent ; et ce n'est point, comme on pourrait le penser, qu'il oublie le lieu où il a porté sa première proie ; car les jours sui-

vans, lorsque la faim se fait sentir, il va successivement chercher toutes les provisions qu'il a mises ne réserve.

Il est friand et délicat dans ses appétits : les oiseaux de pipée lui plaisent presque autant que les poules ; il se loge parfois près des lieux où des lacets sont tendus, où des gluaux sont disposés ; et dès qu'une grive est prise, qu'un merle est empêtré, il devance le chasseur et les enlève. Il est aussi très-avide de miel, et, dans les efforts qu'il fait pour piller les ruches, il a occasion de déployer son adresse : les abeilles sauvages le mettent en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon, mais à son tour il parvient à leur faire abandonner la place ; il les écrase en grand nombre, en se roulant sur le dos, et revient si souvent à la charge qu'elles émigrent et lui abandonnent le guêpier : alors il le déterre, et mange la cire et le miel.

La femelle du renard, dès qu'elle est pleine, ne sort plus que rarement du terrier ; elle y prépare un lit pour ses petits : elle a pour eux les soins les plus diligens ; et si, pendant son absence, elle s'aperçoit qu'ils aient été visités et qu'ils puissent courir quelque danger, rien n'égale sa sollicitude ; elle enlève celui d'entre eux qu'elle affectionne le plus ; mais elle songe également à la conservation des autres, et, avant d'aller porter

celui-ci au nouveau domicile, elle ferme l'entrée de celui qu'elle quitte avec des feuilles et des branches d'arbre : elle transporte ainsi tous ses petits les uns après les autres, et chaque fois elle prend les mêmes précautions.

Le renard est peut-être de tous les animaux celui que les fabulistes ont mis le plus souvent en action ; c'est aussi celui qui leur a offert le personnage le plus vrai et le plus facile à produire en scène ; pour le faire parler ils n'ont eu qu'à traduire son caractère.

LA LOUTRE.

On range la loutre parmi les animaux carnassiers : elle est plus avide de poisson que de toute autre nourriture, et de ce côté elle se trouve préparée en quelque sorte par la nature à la chasse qu'elle doit exercer ; car sans être amphibie, elle peut rester très long-temps entre deux eaux, et sans venir respirer, elle remonte ou descend les rivières à des distances considérables. Qui verrait sa figure ignoble et ses mouvemens difficiles, et entendrait son cri monotone et sans aucune expression, serait surpris de la rencontrer dans ce recueil ; elle est cependant industrieuse, et doit à l'expérience les talens qui m'ont déterminé à la placer ici. Comme le castor, dont nous aurons

à vanter les travaux, elle se construit une demeure; et, avec des petits morceaux de bois, liés au moyen d'herbe et de terre, elle élève à quelque distance du sol un plancher qui la préserve de l'humidité : c'est dans ce magasin qu'elle entasse des poissons, dont on retrouve la tête et les principales arêtes, qu'elle ne rejette jamais au dehors.

Comme on ne la rencontre jamais dans la mer, il arrive parfois que, la glace venant à s'emparer des eaux douces, elle est privée de poisson ; alors elle vit d'herbes, et va la chercher sous la neige.

On raconte de la loutre un trait de sensualité qui, en prouvant en faveur de son instinct, nous forcerait presque à trouver naturel un des vices qui dégradent le plus l'espèce humaine. Plusieurs naturalistes ont prétendu que cet animal commence toujours par remonter les rivières, afin de n'avoir plus qu'à s'abandonner au fil de l'eau lorsqu'il est rassasié de proie, et quelques-uns ont avancé qu'il semblait éprouver dans cette promenade de digestion, une sorte de jouissance : il répugne de croire à un semblable tableau, et l'on s'empresse d'opposer à ces récits l'opinion contraire avancée par Buffon.

La loutre a la tête plate et le museau fort large ;

son cou se confond avec sa tête, tant il est gros; son corps, assez allongé, est soutenu par des jambes très-courtes et des pieds à membranes, comme ceux des oiseaux aquatiques; sa fourrure est brune et se vend aux chapeliers, qui en font des toques : on trouve la loutre en Europe et dans l'Amérique septentrionale.

LE FURET.

Cet animal, apporté d'Afrique en Espagne, s'y est presque naturalisé, et c'est en ce pays qu'il manifeste un désir immodéré de la chasse : en France il est devenu complétement domestique : c'est contre le lapin, son ennemi naturel, qu'on fait servir ses dispositions. On le lâche dans le terrier, en prenant la précaution de le museler, afin qu'il ne tue pas le gibier, et on le force à le chasser seulement vers l'autre ouverture, que l'on a eu soin de garnir d'un filet. Peut-être, au reste, et nous en faisons l'aveu, le succès de la chasse au furet dépend-il plutôt de l'odeur désagréable qu'il répand autour de lui, que de sa manière de poursuivre et de dévisager le lapin; aussi ne faisons-nous que le citer.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un des quadrupèdes les plus élé-

gans ; sa légèreté ajoute à sa grâce ; et si l'énorme queue, qui dérange l'harmonie de son corps, présente trop de volume, ce volume disparaît par son étonnante mobilité ; c'est une ombrelle qu'il élève au-dessus de sa tête, pendant les chaleurs de la journée ; c'est un gouvernail, c'est une voile qu'il sait convenablement diriger, quand il lui faut traverser l'eau sur une écorce légère. Rien n'est plus divertissant que de voir plusieurs de ces petits animaux se rendre dans une île où ils espèrent trouver ample moisson de noix, d'amandes et de glans : chacun est porté sur un morceau d'écorce d'arbre, qu'il tient fortement avec ses pattes ; tous livrent au vent l'épaisseur de leur queue, exécutent ensemble les mêmes mouvemens, et suivent la même route.

C'est avec beaucoup d'industrie que l'écureuil fait son nid ; il élève, dans l'enfourchure d'un arbre, des buchettes qu'il entre-croise, et amasse dans les vides une assez grande quantité de mousse ; puis il foule le petit dôme qu'il obtient ainsi jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de solidité pour résister aux injures du temps, et pour le mettre à l'abri, lui et sa famille, contre la fureur des vents. C'était beaucoup sans doute pour un être aussi faible, aussi étourdi, de s'être construit une cabane ; ce n'est point assez pour son

intelligence : une seule ouverture est restée au sommet du cône, par laquelle descend chez lui cet *architecte propriétaire ;* mais cette ouverture, nécessaire pour l'introduction de l'air, donne aussi passage aux eaux pluviales, et l'édifice est exposé aux inondations. Que fera l'écureuil pour obvier à l'inconvénient sans perdre les avantages? Ce que la prudence, ce que l'intelligence humaine eussent fait elles-mêmes ; il élèvera au-dessus de cette ouverture une petite toiture qui détournera les eaux de la pluie, en les dirigeant sur les parois extérieures de sa cabane, et qui laissera l'air circuler, en ne fermant point l'ouverture, au-dessus de laquelle elle sera fixée par des liens aussi solides que peu apparens. Devant ces prodiges de raisonnement, l'homme serait tenté de s'humilier, et ne conçoit chez ces petits êtres une si grande sagesse, que lorsqu'il a une fois réfléchi que, comme lui, ils sont sortis des mains d'un Dieu tout puissant.

LE RAT.

Habitués à ne considérer les animaux, comme les choses, que sous le seul rapport par lequel ils nous affectent le plus vivement, nous ne voyons dans la puce qu'un insecte dont la piqûre est incommode, dans le rat qu'un ennemi de nos pro-

visions de ménage, dont les vols réitérés nous obligent à élever des chats. Au moins le plus grand nombre se contentent-ils de ces premiers aperçus, sans se procurer, par une investigation à laquelle ils ne songent même pas, des jouissances qui sont réservées à l'homme du monde, toute les fois qu'il voudra jeter les yeux sur les ouvrages des savans.

L'homme du monde, fatigué de plaisirs trop souvent répétés, et dont il ne sent plus le charme, ne lirait pas sans intérêt l'histoire de ce rat qui se cache dans les caveaux de son hôtel : il le verrait amasser des provisions avec peine et par un travail constant; il ne serait pas touché moins vivement lorsqu'il le verrait combattre les chats qui menacent ses petits, avec une témérité sans égale, un dévouement sans réserve. Dût-il lui en coûter quelque peu de farine, quelques sacs d'amandes, il désirerait un moment voir ses petits trouver leur salut dans le péril de leur mère. Qui sait même si les pensers de morale qui suivraient cette récréation n'auraient pas le pouvoir de changer, pendant une quinzaine de jours, des habitudes de luxe et de plaisir, qui déjà ne lui causent plus que du dégoût. De moindres causes ont produit de plus grands effets.

Le mulot, espèce très-voisine du rat, offrirait

à ce même homme une leçon contre la dissipation. Une fois attiré par l'attrait de l'observation, il n'est pas qu'il ne remarquât les provisions que cet animal glaneur met en réserve pendant l'été, pour fournir aux besoins de l'hiver : il se demanderait sans doute pourquoi le mulot sépare le trou qu'il se creuse à un pied sous terre, en deux loges bien distinctes, dont l'une lui sert de magasin, tandis qu'il habite l'autre avec toute sa famille. Pendant le temps qu'il emploierait à se répondre à cette question, combien de dépenses frivoles il aurait oublié de faire ! de combien de plaisirs il se serait privé, qui, une fois évanouis, ne devaient lui faire éprouver que des regrets ?

LA TAUPE.

La taupe a les yeux très-petits, mais elle n'est point aveugle comme on l'a si long-temps avancé; peut-être même doit-elle à cette disposition défavorable de l'organe qui étend les rapports de tout individu, la constance de ses habitudes sédentaires, son attachement pour sa compagne, et l'aversion et l'effroi que lui inspire toute autre société : elle y verrait davantage qu'elle serait moins heureuse, et que cette douce obscurité, qui met son existence à l'abri des poursuites, lui deviendrait impossible.

La taupe ne quitte que rarement sa demeure souterraine, car elle sait l'étendre de manière à y trouver sa nourriture. L'abondance des pluies d'été la force parfois d'en sortir; mais il faut que les orages deviennent extrêmement fréquens pour que ses petits soient exposés à l'inondation.

Le domicile de la taupe mérite une description particulière, comme ses vertus domestiques méritent un panégyrique. Elle choisit un sol doux, et de préférence peuplé de vers et d'insectes. Elle commence par pousser la terre au-dessous de laquelle elle s'est introduite, et finit par l'élever en un dôme assez solide, qu'elle a soin de recouvrir d'un sable mouvant. Ce dôme ainsi formé est soutenu, de distance en distance, par des piliers de terre battue et mêlée d'herbes et de racines; entre les piliers s'élève un tertre dont le milieu reçoit le lit des petits, formé de feuilles et d'herbes tendres, et le tient élevé près le sommet concave de la voûte; autour du tertre sont des trous qui s'étendent de tous côtés, comme des rayons qui partiraient d'un centre commun; ce sont des conduits de douze ou quinze pas, par lesquels la taupe mère va chercher les alimens nécessaires à ses petits. Ces chemins creux sont aussi fermes, aussi bien battus que le reste de l'ouvrage, et, comme le centre, ils sont toujours

semées d'oignons de colchique, que l'on soupçonne devoir être la première nourriture que peuvent prendre les jeunes taupes.

On a prétendu à tort que, pendant l'hiver, la taupe restait plongée dans un sommeil léthargique ; elle dort très peu, même en cette saison ; et il est facile de s'en assurer ; car, en soulevant la neige, on aperçoit les traces qu'elle laisse après elle, lorsqu'elle va chercher sa nourriture. En décembre, il arrive fréquemment que les jardiniers les prennent autour de leurs couches, ou à l'entrée de leurs serres.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés : elle recherche, comme on vient de le voir, les endroits chauds ; aussi ne la rencontre-t-on jamais dans les climats où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année.

LA CHAUVE-SOURIS.

Parmi les productions de la nature, il n'en est pas une qui n'offre dans toutes ses parties une harmonie complète, et qui ne soit, par conséquent, aussi parfaite qu'elle avait besoin de l'être : cependant, soit ignorance de notre jugement ou imperfection de nos organes, nous ne sentons point toujours ce beau qui tient à des

rapports admirablement établis ; ce beau, qui n'est autre chose que le nécessaire, et qui réside en cela seulement, que chaque organe est le mieux disposé qu'il est possible pour l'accomplissement des fonctions qu'il doit remplir. Nous nous arrêtons le plus souvent aux formes extérieures, et tout ce qui sort des règles ordinaires nous paraît monstrueux. Que nous manque-t-il pour porter un jugement tout contraire ? L'habitude de voir ces mêmes êtres que nous trouvons disproportionnés, et l'absence prolongée de ceux avec lesquels nous nous sommes trouvés si longtemps, que nous avons fini par les prendre pour modèles.

Quelquefois encore nos yeux sont égarés par nos souvenirs, et, en jugeant un animal, un végétal, sous ses rapports physiques, nous tenons pour ainsi dire compte de ses rapports moraux. Il est telle plante vénéneuse dont nous refusons de reconnaître l'élégance ou la majesté, tel animal carnassier que nous ne trouvons laid que parce que nous lui savons des habitudes sanguinaires. Pour apprécier les choses à leur valeur réelle, il faudrait que l'homme pût consulter ses sensations, sans se laisser dominer par elles.

La chauve-souris est un de ces animaux que nous sommes convenus de trouver laids, parce

qu'ils nous affectent désagréablement. A demi-quadrupède et volatile imparfait, elle n'a pour ailes qu'une membrane semblable à celle qui réunit les digitations des pattes des oiseaux aquatiques; pour pieds de devant, des os très-allongés, qui ne sont recouverts ni de poils, ni de plumes; enfin, dans quelques espèces au moins (*l'oreillard-fer-à-cheval*), des oreilles d'une dimension extrême, par rapport au reste du corps.

Dans l'hiver, la *chauve-souris* s'enveloppe de ses membranes comme d'un manteau, et ainsi garantie du froid, elle se pend par les pieds de derrière, le long des murailles, dans les caveaux et les lieux souterrains. Appellerons-nous industrie cette obéissance à un avertissement de la nature, qui lui indique et le lieu qu'elle doit habiter, pendant la saison des frimats, et le moyen qu'elle doit employer pour se garantir de son influence?

LE SURMULOT.

Parmi les dépouilles naturelles que le cabinet du Jardin des Plantes de Paris offre aux regards des curieux, il est des portions de squelettes d'animaux dont les semblables ne se sont point retrouvés: il est des races éteintes ou emigrées dans des pays inconnus. Quelque surprise que doivent faire éprouver ces disparitions, lorsqu'on

II.e PL. — QUADRUPÈDES.

réfléchit que la nature, pour conserver les espèces, fait des efforts constans, et même sacrifie les individus à ce grand intérêt, l'éloignement où nous sommes des pays dans lesquels ont eu lieu ces changemens, rend le phénomène moins sensible pour la foule, moins facile à étudier pour le naturaliste ; mais l'intérêt croît également pour tous, quand il se passe sous nos yeux. On ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'en 1739 on vit tout-à-coup paraître, aux environs de Paris, à Chantilly, à Versailles, un animal jusqu'alors inconnu, le *surmulot*, dont l'origine reste encore cachée dans les secrets de la nature.

Le *surmulot*, plus gros, plus grand que le mulot, et différent de lui par des caractères très-tranchés, a le poil roux, la queue extrêmement longue et sans poil, l'épine du dos arquée comme celle de l'écureuil, et des moustaches comme le chat. Attaqué, il se défend avec courage, même avec une sorte d'audace, et ne mesure jamais la force de ses ennemis. Sa morsure est envenimée, et la plaie qu'elle fait est long-temps à se fermer.

La femelle du surmulot offre un exemple touchant d'amour maternel : attentive aux besoins futurs des petits qu'elle porte en son sein, elle leur construit un lit trois jours avant de mettre bas. Quelques individus de cette espèce ayant

été mis en cage pour servir à l'observation, les mères, trois jours avant de se délivrer de leur fardeau, songèrent au lit de leurs petits, n'ayant point d'autres matériaux à leur disposition que la planche de leur cage, elles se mirent à la ronet en firent une quantité considérable de petits copeaux, qu'elles disposèrent ensuite par couches. Comme ce travail était plus pénible que la recherche dans les champs de petits morceaux de bois tout taillés, il fut aussi plus long, et les douleurs du délivre se firent sentir que le lit n'était point achevé. On vit alors les femelles redoubler d'activité et travailler encore en poussant des cris. Les mâles en ce moment se mirent aussi à l'ouvrage. Il est des leçons toutes naturelles que nous donneraient les animaux, si nous les observions de plus près, et qui vaudraient bien les traités de morale.

LA MARMOTTE.

La marmotte est la compagne assidue des jeunes Savoyards qui viennent passer l'hiver dans nos villes. Nous n'entreprendrons point de la décrire, puisqu'elle est exposée six mois de l'année à tous les yeux. Quelques-uns de ses historiens prétendent qu'elle est le premier maître de ces jeunes

garçons, qui sont devenus à leur tour ses maîtres de danse. Quand la marmotte se trouve entre deux rochers, elle pose ses pattes d'un côté, sur l'un des deux, ses pattes opposées sur l'autre, et parvient ainsi jusqu'à leur sommet. On assure que cet exemple a appris aux enfans de la Savoie à monter dans les cheminées.

La marmotte n'est point difficile à élever; elle mange tout ce qu'on lui présente; des hannetons, des sauterelles, des herbes, des racines; mais elle est plus avide de beurre et de lait que de tout autre aliment. Quelque lourde qu'elle paraisse, elle devient vive et active quand il s'agit d'entrer dans les endroits où ses provisions sont renfermées. Lorsqu'elle y parvient, sa joie, qu'elle ne peut cacher, ne tarde point à la trahir; dès qu'elle boit le lait, elle fait entendre un murmure de contentement qui attire les valets sur ses traces.

Si ce n'est le castor, il n'est peut-être point d'animal plus industrieux que la marmotte; il n'en est point dont les travaux soient plus réguliers, plus constamment les mêmes. Un plan, des devis semblent avoir été faits d'avance, et dans la construction de leur maison d'hiver, les marmottes suivent des règles fixes, et seulement variables, encore dans des proportions déter-

minées, selon le nombre des habitans que doivent contenir les appartemens.

Dès la fin de juillet, les marmottes préparent avec plus de soin leur retraite, qu'elles conservent d'ailleurs toute l'année; mais à cette époque elles l'agrandissent et la meublent avec art. C'est en commun qu'elles travaillent, c'est avec une sorte de fraternité qu'elles partagent les fatigues. Le lieu du quartier d'hiver une fois convenu (et c'est ordinairement sur le penchant de la montagne), on va chercher les provisions. Les plus jeunes coupent les herbes, les tiges de foin que la faux a épargnées, soulèvent les mousses du pied des arbres, tandis que les vieilles les amassent par tas, et chargent celles qui sont destinées à servir de voitures. Comme ce poste est le moins agréable, il est rempli tour à tour par chaque membre de la société. Une d'entre elles se met donc sur le dos et saisit entre ses quatre pattes tout ce dont on la couvre, tandis que plusieurs autres la tirent par la queue ou l'empêchent de tomber sur le côté. On arrive ainsi jusqu'au souterrain, où de nouveaux travailleurs reçoivent les matériaux et les séparent, pour les employer à différens usages. La mousse et l'herbe tendre servent à faire les lits; le foin sec et dur est haché et détrempé avec un peu de

terre pour lui donner plus de solidité; travail tout-à-fait semblable à celui qu'entreprend le paysan qui élève un mur de bauge. Enfin, les branches d'arbustes sont autant de piliers qui, tantôt droits au milieu de la chambre, ou tantôt en arcs-boutans et placés dans l'angle de la toiture et des murailles, soutiennent tout l'édifice.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est sur le penchant du mont et près de son sommet que la marmotte établit son domicile, qui a toujours la forme d'un Y : à la réunion des trois branches est une pièce, qui sert de salon et de chambre de conseil, mais plus long-temps encore de dortoir. Aussi propres que les chats, les marmottes ont un lieu désigné pour aller y déposer leurs ordures; c'est par la branche inférieure de l'Y que celles-ci s'écoulent, de manière que la chambre, très haute d'ailleurs se trouve à l'abri de toute odeur infecte et de toute humidité. Les deux branches supérieures représentent deux conduits, qui ont chacun une ouverture particulière; c'est par une de ces routes que les marmottes introduisent leurs convois de vivres; l'autre est un chemin couvert par lequel elles rentrent ou font une sortie, selon l'urgence et la nature du danger.

C'est vers la fin de septembre et jusqu'au commencement d'avril, que la marmotte se renferme dans sa retraite ; mais elle n'y reste point engourdie six mois de l'année, comme on l'a d'abord généralement cru : ce n'est que pendant un espace de temps beaucoup plus court qu'elle reste en cet état. Quoique habitant les sommets neigeux et glacés des Alpes, la marmotte est très-sensible au froid ; elle se cache aussi pendant l'orage et semble craindre jusqu'à la pluie fine. Lorsqu'il souffle un vent chaud et que des troupes de marmottes sont à s'ébattre sur le gazon, une d'elles, placée en védette sur une roche élevée, les avertit par un sifflet aigu de l'approche de l'homme, du chien, de l'aigle, ou de tout autre ennemi ; elles se précipitent alors vers leur trou, et la sentinelle attend que toutes soient rentrées pour quitter son poste, comme si cette condition faisait partie de sa consigne.

LE CASTOR.

Cet architecte exécute des travaux si parfaits, il y a tant de calcul dans ses plans, tant de précision dans leur exécution, qu'on ne saurait lui refuser une intelligence supérieure. Les castors vivent en société, mais leurs réunions ne se font

point sans choix; il est des individus dans l'espèce qui, par un arrêt public, sont éloignés de l'association : flétris par ce bannissement, et las d'une vie réprouvée, ils ne cherchent point à la rendre plus supportable par des établissemens qu'ils pourraient encore élever. Seuls et retirés dans un terrier ou sur le bord d'un fossé, ils végètent tristement, et quelques écrivains ont voulu reconnaître chez ces castors solitaires, des défauts qu'ils ont donné comme causes de leur exil.

Ces faits, s'ils étaient prouvés, nous feraient accorder au castor une puissance morale que nous refusons ordinairement aux animaux. Ce qu'il y a de bien constant, c'est que le castor ne déploie ses rares talens que dans un état de pleine liberté; et que s'il n'habite un pays parfaitement tranquille, ou qu'il vienne à craindre les poursuites de l'homme, il ne songe plus à bâtir. C'est l'artiste qui ne peut composer, s'il n'est possesseur d'un immense horison.

Nous avons vu presque tous les animaux que nous avons jusqu'ici passés en revue, couper du bois pour se construire une cabane, se faire un lit des débris de certaines plantes, et se servir, comme d'une arme ou d'un instrument, des bâtons et des pierres que le hasard leur fait rencontrer. Ici, les effets produits sont d'un ordre

plus élevé; les causes sont plus intellectuelles : ce n'est plus une mécanique chez laquelle un ressort mis en mouvement par un poids calculé d'avance, doit exécuter tel mouvement, et se déplacer d'un certain nombre de degrés : ici, tout semble le résultat d'une volonté modifiée selon le lieu, selon l'époque, selon les circonstances. Le castor ne bâtit point auprès de la demeure de l'homme, comme l'abeille, qui dépose son miel jusque dans la ruche spoliatrice; il ne commence point ses travaux aux mêmes jours de l'année; ses ateliers sont ouverts plus tôt ou plus tard, selon que les édifices dont l'érection est projetée doivent être plus ou moins considérables; enfin, si dans une inondation les digues du castor ont été enlevées, si les cabanes ont souffert, il se remet à l'ouvrage dès que les eaux baissent, et consacre aux fatigues un temps qui devait s'écouler dans un doux repos, au milieu des plaisirs et des douceurs de la vie domestique.

Le castor est moins fin que le renard, moins prudent que l'éléphant, moins spirituel que le chien; il commerce difficilement avec l'homme: ses qualités étant pour ainsi dire toutes intérieures et n'étant jamais développées que dans ses rapports avec ceux de son espèce, nous lui avons long-temps refusé la réputation d'industrie

qu'il mérite. Les relations des premiers voyageurs nous ont trouvés incrédules, et ce n'est qu'après avoir entendu les autorités les plus respectables accorder leur croyance à ces récits mille fois vérifiés, que nous avons fait violence à la nôtre. Tout est mystère dans la nature ; mais habitués à voir des miracles, nous n'en sommes plus frappés, et ceux-là seulement nous étonnent qui ne sont pas sous nos yeux, et dont les récits nous parviennent de pays éloignés.

C'est vers la fin du mois de juin que les castors s'assemblent ; ils se rendent de toutes parts au lieu fixé pour le rendez-vous, à peu près comme les paysans de plusieurs cantons au bourg où se tient une foire célèbre. L'endroit où ils se réunisent est ordinairement celui où la colonie doit s'établir. Peu d'instans sont employés au plaisir ; et l'heure du travail vient de sonner. Tout s'agite ; les deux ou trois cents castors sont en marche par bandes, et le nombre des travailleurs dans chaque troupe est proportionné à la partie de l'ouvrage commun qu'elle doit entreprendre. Deux castors coupent un arbre de la grosseur du bras ; d'autres, plus nombreux, rongent au pied un tronc plus gros que le corps de l'homme. C'est même une bonne fortune pour eux quand ils rencontrent sur le

bord de la rivière où ils s'établissent, un arbre qu'ils peuvent abattre ; car ils le font tomber dans les eaux, et comme ils ont soin de le diriger de manière qu'il coupe leur lit en travers, ce sont des fondemens promptement faits pour la digue qu'il leur faut élever. Cet arbre ainsi rongé à un pied de sa base est jeté sur le côté de son tronc qui fait face à l'eau ; les castors en rongent les branches, afin qu'il porte partout également et ne laisse pas aux courans des arcades par lesquelles ils se précipiteraient dans la crue des eaux, ce qui renverserait l'édifice. Les pieux arrivent ensuite, et il est étonnant que, coupés à d'assez grandes distances les uns des autres, et par des animaux qui ne peuvent pas communiquer pendant l'opération, ils se trouvent tous de dimension égale ; qu'ensuite ils soient enfoncés dans la terre d'une même quantité, et qu'ainsi leurs extrémités supérieures soient encore de niveau.

Combien les travaux, au point où nous les supposons arrivés, ont déjà dû offrir d'obstacles aux travailleurs ! que de difficultés surmontées ! Il a fallu, sans autre secours que ses deux dents incisives, que le castor parvienne à couper à sa base un arbre très-gros, et qu'il le modère et le dirige dans sa chute : travail qui occupe plusieurs

hommes, armés de haches, pendant un laps de temps assez considérable. Ensuite, avec ses dents et ses pattes, il a été obligé d'arracher les branches qui s'opposaient à ce que l'arbre posât au fond de l'eau, et l'écorce qui l'aurait empêché de se durcir, en l'enveloppant d'un corps spongieux et constamment humide : enfin, des pieux apportés, souvent de très loin, jusqu'au lit du fleuve, ont été dressés verticalement et enfoncés avec les pattes dans des trous dont la terre avait été auparavant déblayée. Eh bien ! ce n'est point tout encore, l'œuvre dans cet état ne leur semble qu'imparfaite; il faut que leur queue, cette truelle plate et écailleuse que leur a donnée la nature, soit mise à l'usage auquel la nature a voulu qu'elle servît. Les castors vont chercher des terres argileuses qui résistent à l'action de l'eau ; ils les enlèvent avec leurs pieds de devant, et les apportent dans leurs gueules jusqu'à la digue. Alors ils en remplissent tous les interstices restés vides, et à coups de queue ils la battent au point qu'il semblerait que la main de l'homme est venue à leur aide.

Voilà certainement qui dérange toutes nos combinaisons, et qui donne un démenti à notre orgueil, toujours porté à refuser aux animaux une intelligence émanée, comme la nôtre, d'une

source de grandeur et de pureté. Homme vain et superbe ! que ne pourrait exécuter le castor, si, délivré de son poil et de ses écailles, il obtenait soudain par tout son corps le don du toucher, et si sa main, applicable comme la tienne sur toutes les faces des objets les plus irréguliers, lui permettait d'opposer un de ses doigts à tous les autres ! En vain tu voudrais mesurer ce qu'un changement de forme peut ôter ou ajouter ; ce calcul est trop au-dessus de tes forces.

La digue est terminée ; et, par une prévoyance qui semble née des connaissances les plus positives de l'hydraulique, elle est large à sa base de douze pieds, et de deux seulement à son sommet, et par conséquent en glacis, de manière à offrir à la force de l'eau un plan oblique qui la décompose, et rend ainsi l'ouvrage plus solide en rendant plus faible l'action destructive des courans. Rien n'est oublié dans cette construction miraculeuse.

Au-dessous de ce travail avancé, qui n'est élevé que pour les protéger, sont construites les habitations : les unes ont deux étages, d'autres en ont trois, et enfin plusieurs n'ont qu'un rez-de-chaussée ; le plancher inférieur est posé sur pilotis ; les murailles ont deux pieds d'épaisseur, et les ouvertures ou fenêtres sont coupées en figu-

res géométriques : elles sont toujours au nombre de deux ; l'une donne sur l'eau, et l'autre du côté de la terre. La forme de la maisonnette entière est ovale ; c'est une voûte qui la termine et qui lui sert de toiture ; un mastic impénétrable à l'eau, formé de terre grasse et de petits morceaux de bois ou de petites pierres, sert à les enduire ; c'est, pour la propreté et la solidé, un véritable stuc.

Les cabanes ne sont pas construites comme la digue, à frais communs ; ceux qui doivent habiter chacune d'elles se rassemblent pour y travailler, et ne sont point aidés par les autres. Ici il est impossible de refuser au castor de la réflexion, car il arrive que les dimensions de la maison sont toujours en un rapport exact avec le nombre d'habitans qu'elle doit contenir : les plus petites cabanes contiennent deux, quatre, et six castors ; les plus grandes, douze, vingt et jusqu'à trente, presque toujours en nombre pair, et autant de femelles que de mâles. Ainsi, deux cents ou deux cents cinquante ouvriers associés ont coopéré au grand ouvrage public, et se sont partagés ensuite par compagnies pour la construction des habitations particulières.

Le castor est dans une position heureuse lorsqu'il travaille, et peut-être a-t-il moins besoin

de courage et de persévérance qu'on ne serait d'abord tenté de lui en souhaiter; il aime le bois tendre par-dessus tout autre aliment, et dès qu'il se met à l'ouvrage, il ronge des aunes et des peupliers. Ses heures de travail sont donc un continuel repas.

La demeure des castors est propre, car c'est dans l'eau qu'ils vont déposer leurs ordures; elle est parée, car ils y étendent des branches de buis et de sapin, qu'ils ont soin de renouveler dès qu'elles ont été mutilées. Un attachement conjugal, contre lequel des goûts nouveaux n'ont aucun pouvoir; des appétits modérés, satisfaits par l'abondance des vivres qu'ils prennent soin d'amasser, des habitudes simples, et une confiance extrême qui n'est jamais trahie....., voilà sur quelles bases repose la félicité des castors. Que de sociétés humaines ont des liens moins doux et moins solides!

C'est en hiver que les chasseurs vont troubler le castor dans sa retraite; sa fourrure, fort estimée, et presque seule employée jadis pour la fabrication des chapeaux, est aujourd'hui remplacée par les peaux des animaux indigènes les plus communs. La chasse aux castors est difficile, en ce qu'ils évitent, en plongeant dans l'eau, qu'on les approche: une sentinelle, d'un coup de queue

appliqué sur la surface de l'eau, donne l'éveil à une bourgade toute entière ; ce signal d'alarme retentit dans toutes les habitations, et les mâles s'éloignent, tandis que les femelles se blotissent avec leurs petits dans l'endroit le plus retiré de la cabane, et font des morsures cruelles, lorsqu'elles sont découvertes et poursuivies. Si les chasseurs détruisent les travaux à plusieurs reprises, et tuent un grand nombre de castors, ceux qui survivent se dispersent pour échapper au péril, et, réduits à une existence ordinaire, ils ne s'occupent, au fond d'un terrier, qu'à pourvoir à leurs besoins les plus pressans ; on dirait que, dégoutés d'une épreuve fâcheuse, ils ont perdu sans retour ces talens et ces qualités sociales que nous venons d'admirer.

L'ONDATRA.

Le rat musqué du Canada, appelé *ondatra* par les sauvages de l'Amérique Septentrionale, est à peu près gros comme un jeune lapin, et se rapproche du rat par sa forme et par la couleur de son poil ; sa queue, aplatie sur les côtés, le distingue du rat ordinaire, il ne mord pas, et, apprivoisé très-jeune, il peut devenir domestique ; il est même très-joli ; et, sans l'odeur musquée qu'il répand à une certaine époque, il est pro-

bable qu'il serait, comme le chat, le familier des habitations humaines.

Au reste, il se construit lui-même une cabane, au moyen d'herbes et de terre détrempée, qu'il a soin de pétrir ensemble. Cette demeure, dans laquelle il passe l'hiver, est de forme ronde, et son dôme, qui offre plus d'un pied d'épaisseur, le met à l'abri des inondations du ciel et des neiges ; il pousse même les précautions jusqu'à construire dans l'intérieur des gradins sur lesquels il se garantit de l'humidité, lorsque les eaux séjournant sur la terre, envahissent le terrain de la cabane. A cette époque, il se nourrit des provisions amassées pendant l'été, et qu'il a placées en une sorte de grenier. Quand l'eau s'est retirée, il se creuse des chemins souterrains, dans lesquels il découvre des racines qui aident à soutenir son existence, jusqu'au jour où le soleil, venant frapper de ses rayons les glaces qui obstruent les ouvertures de sa retraite, lui rend le jour et la liberté.

Les chasseurs se servent, pour détruire les ondatras, de l'absence où ils ont été de la lumière, et ouvrant précipitamment la cabane aux rayons du soleil, ils les éblouissent au point de les empêcher de fuir. On ne peut, à cause de l'odeur trop forte qu'elle conserve, se servir de leur peau

comme fourrure; mais leur poil, après avoir subi plusieurs préparations, entre dans la confection des chapeaux.

LE PETIT-GRIS.

Ce petit quadrupède, assez semblable à l'écureuil, est celui duquel nos fourreurs tirent ces jolies garnitures d'hiver, appelées *petit-gris*. Trop vif pour qu'on puisse lui supposer une intelligence très-développée, le petit-gris n'en a pas moins la prévoyante habitude d'établir un magasin d'hiver dans le creux d'un arbre, et d'y rester enfermé lui-même pendant la saison des froids, où il met au jour des petits, qui peuvent se passer de lui à l'entrée du printemps.

Le *plamiste* et le *barbaresque*; deux autres espèces qui ont avec le *petit-gris* toutes les ressemblances communes aux individus d'un même genre, partagent aussi les conditions de son instinct, et, comme lui, garnissent de provisions leurs quartiers d'hiver, et semblent calculer avec une précision admirable l'étendue que doivent avoir leurs greniers d'abondance.

LE SARIGUE.

Le sarigue femelle a été donné comme un modèle d'amour maternel, et la nature semble l'a-

voir créé pour montrer à la mère les devoirs que son titre lui impose, pour inspirer aux enfans la reconnaissance par l'image de plus tendre sollicitude. Le sarigue femelle a une poche placée à la partie postérieure et inférieure du ventre ; c'est là que séjournent ses petits, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se passer de toute assistance. Rien n'est plus intéressant à observer qu'une sarigue environnée de ses petits, et qu'un bruit sinistre vient épouvanter ; elle se dresse sur ses pattes de derrière, et par un cri d'alarme, elle avertit ses petits : les plus forts accourent les premiers, et d'eux-mêmes se précipitent dans la poche de réfuge ; elle aide les plus petits à y monter, en les saisissant avec sa gueule ; puis elle se met à fuir aussi vîte que lui permet son cher fardeau. Quand on parvient à l'apprivoiser, ce qui est d'ailleurs assez facile, on peut visiter ses petits et les aller prendre jusque dans cette poche. Elle est facile à nourrir et d'un naturel confiant ; ce qui la rendrait très propre à la domesticité, si l'odeur infecte qu'elle répand n'éloignait presque autant que sa laideur, du désir de l'élever : son poil, qui n'est ni lisse ni frisé, a toujours l'air sale, et on se figure aisément qu'une gueule fendue jusqu'auprès des yeux, que des oreilles de chouette et une queue de serpent,

sont de trop laides parties pour former un tout agréable.

Le sarigue femelle et son mâle, excellent parmi les animaux chasseurs, par leurs ruses, et le nombre des victimes de leur adresse est bientôt considérable : tous deux à queue longue et *perçante*, ils la roulent autour d'une branche d'arbre et se laissent pendre immobiles jusqu'à ce qu'un petit oiseau approche d'eux : alors ils le saisissent et le mettent à mort sur-le-champ ; c'est avec cette première proie qu'ils obtiennent toutes les autres. En effet, déposant ce petit oiseau en un lieu où il leur est facile d'atteindre, ils laissent les oiseaux carnassiers en approcher, et tombent inopinément au milieu du repas, qui se termine alors par un grand carnage.

C'est au Brésil, dans la Guiane et les Florides, que le sarigue est en grand nombre. Quelques auteurs assurent que les petits d'une sarigue, mis au jour lorsqu'ils sont à peine gros comme une fève ordinaire, restent attachés au mamelon jusqu'à ce qu'ils soient gros comme une souris, et qu'alors ils se détachent et tombent dans la poche dont nous venons de parler.

L'ÉLÉPHANT.

Chef-d'œuvre d'intelligence, et peut-être après

l'homme celui de tous les animaux chez lequel il serait le plus facile de reconnaître une création divine, l'éléphant, estimé par toute la terre à cause de ses qualités morales, a été divinisé par les Indiens; ils lui ont élevé des temples, et de nombreux domestiques lui ont servi des mets recherchés dans des vases d'or. Sans imiter les habitans de Siam, sans entourer l'éléphant d'une servile admiration, les Européens l'ont toujours traité avec douceur; ils respectent la noblesse et la fierté de son caractère : ils ont senti qu'il fallait récompenser par des égards les nombreux services que leur rendait un animal qui sait distinguer le blâme de la louange. L'œil de l'éléphant, plein d'expression et d'une extrême mobilité, interroge les actions de ceux qui l'entourent, et ne se méprend point sur l'intention qui les détermine; son regard est suppliant quand il se croit coupable, ferme quand il est injustement menacé, terrible dès qu'il croit recevoir une marque de mépris, et caressant lorsqu'on lui procure quelque plaisir, ou lorsqu'on lui présente un enfant, âge dont il semble reconnaître et la faiblesse et l'innocence.

Si, comme toutes les observations nous portent à le penser, les facultés intellectuelles se développent d'autant plus que les sens sont eux-

mêmes dans un état plus parfait, il n'est point surprenant que l'éléphant possède de si rares qualités ; sa trompe, organe admirable, a le don de s'appliquer exactement sur les corps, par son extrémité mobile, et d'exécuter tous les mouvemens, soit bornés, soit étendus, dont il éprouve le besoin. Avec cette main, presque l'égale de de celle de l'homme, il soulève des fardeaux énormes, et il peut, lorsqu'elle saisit un objet, le retenir en opérant le vide à l'extrémité par une véritable succion ; enfin, toujours au moyen de ce même instrument, il parvient à apprécier les distances, et à corriger les erreurs de la vision. L'odorat de l'éléphant, extrêmement perfectionné, doit contribuer aussi à son jugement; il est donc peu surprenant que, distingué par tant de qualités, il ait été pris pour symbole de la sagesse et de la prudence.

Avec tant de ressources pour s'élever au milieu des autres animaux en despote, l'éléphant a paru mépriser la tyrannie; et jamais on ne le voit la disputer à l'homme, auquel il se soumet lui-même. Sa soumission n'est cependant pas un esclavage sans conditions, et il force le maître de tous les animaux à des marques de déférence. Il sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence; mais il ne souffre point de mauvais traitemens,

et quand il est mal récompensé de son dévouement, il rappelle tout son état sauvage, et oublie qu'un jour il s'est laissé dompter. Il n'est plus alors d'autre moyen de se garantir de sa fureur que de le sacrifier, et souvent ce n'est point chose facile. Dans ses transports de colère, il est encore sensible à la voix de celui dont il n'eut qu'à se louer, et sa reconnaissance sauve ses amis de ses emportemens. Dernièrement un éléphant que l'on montrait à Genève, devint furieux, et cependant une femme à laquelle il appartenait, Mme *Garnier*, put l'approcher sans crainte, afin de l'attirer dans un bastion, où on l'immola à la sûreté publique. On rapporte qu'un de ces animaux ayant écrasé son cornac, dans un moment de colère, l'épouse de ce malheureux vint dans son désespoir s'offrir à ses coups, et jetter devant lui ses deux enfants, en lui criant *qu'ayant tué le père, il ne devait point épargner les enfans.* Cette action étonna l'animal; il parut à l'instant même se calmer, saisit le plus âgé des deux enfans, et l'ayant placé sur son dos, il ne voulut jamais avoir d'autre conducteur.

Un soldat de la garnison de Pondichéry, le jour qu'il recevait son prêt, avait l'habitude de porter à un éléphant une mesure d'arack. Un jour qu'il était ivre et poursuivi par la garde,

qui voulait le mettre en prison, il se réfugia sous cet animal. En vain la garde essaya de l'arracher de cet asile. Le lendemain quand le soldat se réveilla, il frémit en se trouvant couché sous cette masse énorme qui en s'abattant pouvait l'écraser, et ne fut rassuré que par les caresses que lui prodigua son reconnaissant protecteur.

Un éléphant, blessé à la bataille d'Hambourg, courait à travers les champs, en poussant des cris affreux, et allait écraser un soldat étendu sur le champ de bataille, qui, dans l'effroi du sort qui lui était réservé, ne trouva de force que pour lever les bras en l'air. L'animal, les saisissant avec sa trompe, le plaça doucement de côté, et continua sa route. Il est assez facile de dompter l'éléphant, qui consent à fléchir devant l'homme, dès qu'il reconnaît sa supériorité.

La chasse de l'éléphant est très curieuse et rarement meurtrière, grâce à l'agilité des chasseurs et aux soins qu'ils prennent d'élever des palissades derrière lesquelles cet animal ne saurait les poursuivre.

Parmi les nombreuses relations de chasse que nous possedons, nous choisirons de préférence, et comme la plus complète, celle que nous trouvons consignée dans le second voyage du P. Tachard.

« A peine, dit-il, on était descendu de cheval, que le roi parut escorté des mandarins, montés comme lui sur des éléphans de guerre. On suivit, et on s'enfonça dans l'épaisseur du bois, l'espace d'une lieue environ, jusqu'à l'enclos où étaient les éléphans sauvages. C'était un parc carré, dont les côtés étaient fermés par une grande quantité de pieux. Dès qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent éléphans dressés, qu'on posta autour du parc, pour empêcher les éléphans sauvages de franchir les palissades. On poussa ensuite dans l'enceinte du parc une douzaine d'éléphans privés, des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étaient montés, avec de grosses cordes à nœuds coulans. Ils poursuivaient l'éléphant, que les palissades et les éléphans de guerre empêchaient de fuir, et avec beaucoup d'adresse ils jetaient leurs nœuds aux endroits où il devait mettre ses pieds. Lorsqu'il était une fois saisi de la sorte, ils le plaçaient entre deux éléphans privés, et l'obligaient, en l'attachant avec eux, à suivre tous leurs mouvemens. Un troisième éléphant sert quelquefois aussi à tirer les plus difficiles, tandis qu'un quatrième, dressé à cet exercice, les pousse par derrière, à coups de défenses. Quand l'éléphant est trop agité, et que l'on craint qu'il ne de-

vienne furieux, on l'arrose avec beaucoup d'eau froide, et ces douches semblent le calmer. On l'attache pendant douze heures, ou plusieurs jours, au pied d'un gros pilier, et il est rare qu'après ce temps d'épreuves, il ne soit pas aussi soumis que ceux qui ont aidé à le priver de sa liberté. »

L'éléphant est courageux, et, dans les combats, avant l'invention de l'artillerie, il dépeuplait les rangs : quelquefois encore, au lieu de le lancer au milieu des ennemis, on s'en servait seulement comme d'un moyen de transport. A l'aide d'un éléphant on rassemblait plusieurs guerriers dans une même tour, du haut de laquelle ils pouvaient espionner les ennemis et les assaillir avec plus d'avantage. Les rois faisaient aussi élever leur siége royal sur un éléphant, et assistaient au combat, la couronne en tête et le sceptre à la main.

L'éléphant a beaucoup de mémoire ; mais c'est peut-être imaginer plus que la réalité que d'admettre que, lorsqu'il a été pris au piége, et qu'il s'est enfui pour retrouver ses bois et sa liberté, il ne marche plus sans sonder le terrain au moyen d'une branche d'arbre.

Cet animal rend, dans les Indes, les mêmes services que les chevaux en France, et les mu-

lets en Espagne ; il sert à transporter toute espèce de fardeau : sacs, paquets, tonneaux, il porte tout, et toujours avec adresse. Toutes les parties de son corps sont d'ailleurs propres à ce transfert des marchandises. Les commissionnaires chargent ses défenses, et lui font même porter à sa gueule les plus petits objets. Les éléphans savent disposer les paquets que l'on embarque dans un bateau, de manière à ce qu'ils soient préservés de toute avarie, et même on les a vus aller chercher des pierres avec leur trompe, afin de caler une roue ou un tonneau qu'il ne pouvaient parvenir à fixer sans ce moyen ingénieux.

La vie de l'éléphant, que quelques naturalistes croient devoir porter jusqu'à trois cents ans, est de cent trente à cent cinquante ans environ. Dans l'état sauvage, il soutient son existence avec l'herbe, qu'il préfère à tout autre aliment : prisonnier de l'homme, il a une table plus splendide. Celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668, et qui passa treize ans à la ménagerie de Versailles, mangeait tous les jours quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin et deux seaux de riz cuit dans l'eau, sans tenir compte de ce que lui donnaient les curieux, pour le recompenser de quelques tours d'adresse. On se récréait surtout à le voir jouer avec une gerbe

de blé ; après en avoir mangé les grains, il faisait des poignées de la paille, et s'en servait pour chasser les mouches.

Les antiphaties, comme les sympathies, pouvant tenir à l'intelligence, il ne nous semble point déplacé de rapporter ici l'aversion de l'élephant pour le cochon ; il fuit cet animal avec un soin extrême, et l'on attribue à la mauvaise odeur du porc la précipitation avec laquelle il se met à courir, alors même qu'il ne fait qu'entendre son cri.

Enfin, et pour tracer l'histoire complète des qualités et des défauts de cet intéressant animal, nous ajouterons qu'il est sensible à la toilette : plus on le couvre de bandelettes, de plaques et d'ornemens en tout genre, plus il est satisfait. On en a même vu quelques-uns, passant du palais d'un prince dans la cabane d'un simple berger, changer tout-à-coup de caractère, et, comme s'ils avaient pu sentir leur mauvaise fortune, concevoir du chagrin et périr de langeur,

L'éléphant serait le roi des animaux, s'il réunissait la méchanceté à l'intelligence, le désir de régner au pouvoir de soumettre. L'éléphant est à placer avant le singe, avant le perroquet, même avant le chien, dans la liste des animaux qui ont le plus de rapport avec l'homme.

LE HAMSTER.

Très rapproché, par tous ses caractères physiques, du rat d'eau, le hamster n'en diffère que par sa queue, qui est aussi courte que celles de nos rats est longue. Cette dissemblance est même le seul signe qui puisse les faire distinguer l'un de l'autre à la première vue. Ennemi de son espèce, le hamster livre à ses semblables une guerre à mort; et lorsque les philosophes reprochent aux hommes d'être les seuls animaux qui s'entre-détruisent, ceux-ci peuvent se défendre, au moins par un exemple, de ce privilége exclusif de cruauté qui leur est accordé. Le hamster est même plus féroce que l'homme; car il n'est point rare que dans cette espèce, le mâle dévore sa femelle, si celle-ci ne prend point la sage précaution de lui ôter la vie pour conserver la sienne.

Il est à remarquer que le hamster est peut-être le seul des animaux qui, possédant beaucoup d'instinct, soit dépourvu de tout attachement pour sa compagne et pour ses petits : car ordinairement la nature, sage dispensatrice de ses dons, semble ne les prodiguer qu'aux êtres qui peuvent ajouter à leur éclat par d'autres qualités. Ainsi, l'animal sauvage et carnassier est presque toujours voyageur : il n'a d'asile que le creux

du rocher, entr'ouvert par le hasard; il n'a de moyens de vivre que la force, le vol et la destruction; il est imprévoyant, et l'absence de proie le livre à toutes les douleurs de la faim : au contraire, l'animal herbivore, doux et facile à apprivoiser, sait se construire des magasins où il met en réserve les provisions de l'hiver; il donne à ses petits une véritable éducation; il sert l'homme, mais il sait retirer de son esclavage des avantages précieux pour sa conservation ou pour son existence.

Le hamster est doué de toutes ces facultés, et ne possède aucune de ces vertus. Quand vient l'hiver, il se creuse des chambres à plusieurs pieds au-dessous de la surface du sol, et c'est ordinairement vers la fin d'août qu'il commence ce travail. Il choisit une terre qu'il puisse aisément creuser, et qui cependant ne soit pas argileuse et ne renferme aucune humidité. Des grains toujours choisis et nettoyés avec soin sont les provisions qu'il y dépose. La manière dont il en fait le transport mérite d'être rapportée. Pourvu de deux bajoues, il les remplit d'épis ou de racines tendres, et quand il est arrivé à la chambre qui doit servir de réserve, il les chasse, en pressant extérieurement ses joues avec ses pattes de devant; il est très-adroit d'ailleurs dans l'érection

de son habitation : incapable de longues courses, il s'établit dans un pays fertile et abondant en céréales. L'approvisionnement, l'étendue et la disposition des caveaux diffèrent selon l'âge et le sexe : le domicile du mâle, qui habite seul, sauf le temps très-court consacré à la reproduction, a un conduit oblique, à l'ouverture duquel est un monceau de terre exhaussé, tandis qu'un autre corridor perpendiculaire fait communiquer le péristyle avec les chambres souterraines. Ces caveaux sont au nombre de deux, trois ou quatre, et disposés en forme de voûte, tant par-dessus que par-dessous : leurs dimensions sont en un rapport constant avec la quantité de provisions. C'est par le trou perpendiculaire que le hamster entre dans son habitation ; c'est par le conduit oblique qu'il jette au dehors la terre qu'il enlève au moyen de ses pattes. Chez la femelle, un des caveaux, qui ne contient point une seul graine, est occupé par un nid d'herbe et de paille ; chez le mâle, il est rempli par un lit aussi moëlleux que bien disposé. Quand on les chasse et qu'au moyen du pic on pénètre dans leur demeure, on trouve jusqu'à deux boisseaux de graines par chaque domicile, et ses provisions rapportent presque autant au chasseur que leur peau, dont on fait cependant des fourrures. Les hamsters,

devenus très rares, reparaissent quelquefois tout-à-coup en quantités considérables, et l'on conçoit, par la dévastation qu'ils font des récoltes, quel tort ils doivent causer au cultivateur.

Le hamster passe le milieu de l'hiver dans un état complet d'engourdissement; mais il s'enferme avant l'époque marquée pour sa léthargie, et c'est afin de vivre, et jusqu'au sommeil, et au moment où il se réveillera, qu'il entasse dans ses greniers le blé et les racines.

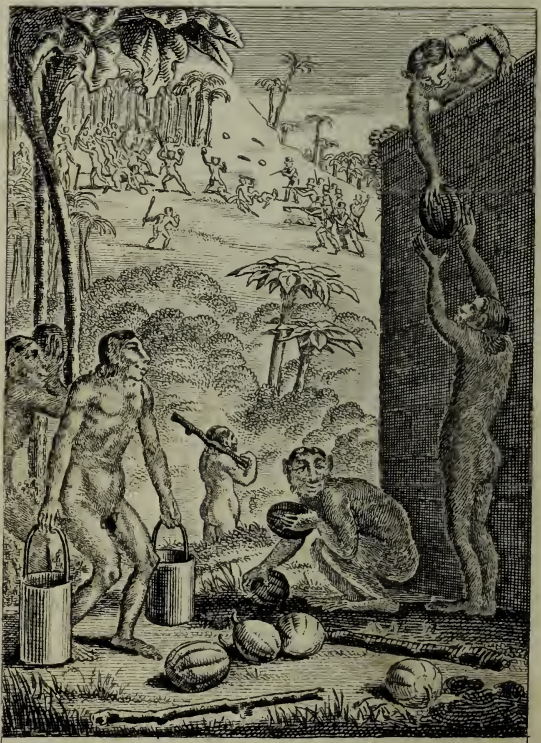
LES GERBOISES.

La plupart des naturalistes ont adopté cette dénomination de *gerboises*, afin de désigner toute une famille d'animaux qui ont les pattes de devant si courtes, par rapport à celles de derrière, qu'ils semblent bipèdes : ils sautent d'ailleurs comme les oiseaux, au lieu de poser une patte l'une devant l'autre. Le *gerbo*, qui sert de type à cette race toute particulière, est encore un de ces animaux approvisionneurs dont nous nous sommes trop long-temps entretenus pour nous y arrêter longuement. Il n'est même remarquable que par son organisation physique. Ses pattes de devant, véritables mains qui lui servent à porter les alimens à sa gueule, ont cinq doigts garnis d'ongles, et sont susceptibles de mouve-

mens très-variés. La description que l'on nous fait de ses formes, dans les recueils d'histoire naturelle, est d'ailleurs très-propre à exciter la curiosité. Assez adroit avec ses mains, il l'est plus encore avec sa queue, qui, longue trois fois environ comme son corps, est terminée par une houppe noire et blanche, et douée d'une extrême mobilité : ses jambes sont nues et sont, aussi bien que son nez et ses oreilles, d'une couleur de chair très-tendre; le dessus de sa tête et son dos sont couverts d'un poil roussâtre assez long, tandis que ses flancs, le dessous de son cou, son ventre et le dedans de ses cuisses sont blancs. Il a constamment une ceinture noire, qui, prenant naissance près de la queue, lui fait le tour des reins.

LA MANGOUSTE.

Un des protecteurs de l'Égypte, la *mangouste*, est le chat du pays, et ce grand ennemi du crocodile, que les anciens ont appelé *ichneumon*. Elle détruit les portées de ce tyran du Nil, et s'oppose à sa multiplication, qui sans cela deviendrait bientôt redoutable aux Égyptiens, par le nombre considérable de ses œufs. Elle fait également la guerre aux oiseaux avec une adresse extrême, et



III.e PL.e — QUADRUPÈDES.

aux rats, qu'elle poursuit avec plus d'avidité que le chat lui-même.

Son intelligence lui fait exécuter deux actes qui sembleraient exiger toute la réflexion de l'esprit humain : elle sait mesurer sa marche d'après le but vers lequel elle la dirige, et quand elle éprouve l'influence du venin des serpens, qu'elle combat avec autant de courage que de succès, elle va chercher, parmi les plantes, les antidotes les plus précieux, et les emploie à détruire la force du poison, afin de retourner au combat. Quant à sa marche, elle varie, comme nous venons de le dire, selon le besoin : quelquefois elle porte la tête haute, raccourcit son corps, et s'élève sur ses jambes; d'autres fois, elle a l'air de ramper et de s'allonger comme un serpent; souvent elle s'assied sur ses pieds de derrière, et plus souvent encore elle s'élance comme un trait sur la proie qu'elle veut saisir.

La mangouste, mâle ou femelle, offre une singularité remarquable dans son organisation : elle porte une poche indépendante des conduits naturels, et de laquelle découle une liqueur odorante. On a prétendu, et nous ne saurions déterminer le degré de croyance que mérite cette assertion, que ce réservoir ne lui sert qu'à se rafraîchir, quand l'amosphère est par trop chaude.

La mangouste s'apprivoise aisément, et se vend dans tous les marchés de l'Asie méridionale, comme les furets dans les marchés d'Europe : elle est même susceptible d'attachement; et M. *le président de Robien*, qui en portait une habituellement dans son chapeau, racontait des choses merveilleuses de sa fidélité, et faisait à tout le monde l'eloge de sa propreté et de sa gentillesse.

L'ADIVE.

Ce chien sauvage, à queue de renard et à museau de loup, n'est remarquable que par son extrême férocité : car appellerons-nous de l'instinct le soin qu'il prend de se réunir en grand nombre, afin de commettre avec impunité ses dévastations et ses égorgemens ? il va presque toujours par troupe, à la suite des armées ; c'est le corbeau parmi les quadrupèdes : dans les cimetières, il déterre les cadavres humains, et accompagne cette exhumation de cris plaintifs et funèbres.

Après cette description, croira-t-on volontiers, d'après l'autorité de l'auteur d'une de nos anciennes chroniques, que, du temps de Charles IX, beaucoup de femmes de la cour avaient des adives au lieu de petits chiens ?

L'ISATIS.

Si l'adive tient le milieu entre le chien et le loup, l'isatis est l'espèce intérmédaire entre le chien et le renard.

L'isatis ne se trouve guère que dans le nord : il habite les endroits les plus froids, les plus montueux de la Norwége, de la Laponie. Il passe cependant le moment le plus rigoureux dans des terriers étroits et profonds, qui offrent plusieurs issues, et qui sont toujours tenus dans la plus grande propreté. C'est dans cette retraite, et sur un lit de mousse, soigneusement dressé, que la femelle allaite ses petits, et plus tard leur apporte à manger, ne les laissant s'éloigner d'elle que lorsqu'elle est bien sûre de leurs forces.

L'isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux, et, aussi fin que le renard, il se jette à l'eau, et traverse les lacs pour s'emparer des œufs des canards et des oies : ennemi de tous les animaux plus faibles que lui, ou plus innocens; il redoute à son tour le glouton, seul ennemi qu'il ait dans les lieux où la nature l'a placé.

LE GLOUTON.

L'isatis, sans le vouloir, devient assez souvent le pourvoyeur de cet autre animal : aussi vorace,

aussi fin que lui, mais moins habile à la course, le glouton se traîne sur ses traces, et, hâtant sa marche pesante, il arrive assez à temps pour lui faire abandonner sa proie, qu'il n'a plus après que le plaisir de dévorer.

Courageux autant que sanguinaire, il règne en lion dans les contrées où il se trouve le plus fort et ses morsures sont si cruelles, qu'il est peu de chiens qui acceptent la chasse contre lui. Il attaque surtout le castor, et parvient à pénétrer dans sa cabane, n'étant pas assez bon nageur pour le poursuivre dans les eaux. Aussi atteint-il ordinairement ses petits ; car il a soin de n'assiéger les habitations des castors qu'à l'époque où les jeunes castors sont encore trop faibles pour trouver leur salut dans la fuite.

LES SINGES. — LE PONGO.

Sans avoir étudié aucune science naturelle, on conçoit aisément que l'homme, dont la mémoire n'est pour ainsi dire qu'une méthode, n'a pu décrire les individus si nombreux que le globe porte, et à sa surface et dans son sein, sans les rapprocher par masses, seul moyen de les retrouver au besoin, et d'établir une classification, sans laquelle il est impossible qu'aucune science

existe. Ainsi il a comparé plusieurs individus ensemble, et ceux qui lui ont offert les différences les plus sensibles, les plus grandes singularités, ont servi de type ou de caractère aux classes qu'il voulait former : il a ensuite entouré ces premiers individus de tous les êtres qui avaient avec eux des rapports de forme, d'organisation intime, ou d'habitudes. On conçoit que son œil, inhabile à saisir les admirables combinaisons d'une nature immense, a dû plusieurs fois errer dans ce travail. En effet, lors de la création, celui qui a tout fait de rien n'eut point besoin de ce secours de nomenclature : les classifications sont de notre invention; ce sont des instrumens qui aident notre faiblesse, à peine habile à saisir des détails, incapables d'embrasser le grand tout dont nous faisons partie, et obligée de le diviser pour le comprendre ; cependant il est dans chacun des règnes, quelques familles qu'il serait difficile de ne pas croire rassemblées par la main même du Créateur. Trop de caractères sont communs aux individus qui les composent, pour qu'ils aient été seulement réunis par l'homme ; et, à leur égard, la classification devient si naturelle qu'elle paraît avoir existé bien avant le jour où elle fut publiée par le naturaliste.

Qui ne sera frappé, par exemple, de la res-

semblance qui existe entre tous les singes, et des caractères tranchés par lesquels ces animaux se distinguent au milieu de tous les autres? Mêmes habitudes, même disposition du poil, mêmes mouvemens, mêmes défauts; ils sont un peu plus grands les uns que les autres, plus ou moins adroits, plus ou moins vifs; mais ces nuances légères n'empêchent pas que, si demain on en découvrait une nouvelle espèce, elle ne fût aussitôt reconnue pour appartenir au genre, et par les personnes, même les moins instruites.

Nous ne citerons pas ici tous les singes qui mériteraient, par leur rare intelligence, de prendre place dans la galerie que nous parcourons, et nous ne nous occuperons que de ceux qui offrent au plus haut degré, les qualités ou les défauts de de l'espèce, afin de ne point tomber dans de continuelles redites.

Le *pongo*, le plus grand de tous les singes, est aussi appelé *orang-outang*, ou homme sauvage. *Lainé*, changeant l'adjectif, le nomma *homme nocturne* et lui accorda presque toutes les prérogatives sur lesquelles l'homme se fonde pour prouver la supériorité de son essence, pour établir la ligne de démarcation qui le sépare des animaux. Il prétend que la femelle d'un couple d'*orang-outang*, qu'il eut occasion d'observer,

semblait susceptible de toutes les craintes de la pudeur, et qu'à l'aspect des hommes, elle cachait de ses mains les parties nues qui sont d'ordinaire dérobées à la vue; qu'elle pleurait dans le chagrin ; gémissait, grondait après les contrariétés, et ne semblait privée que de la parole. Quant au mâle, il ne se promenait que la nuit; il sifflait avec tant de variations, que l'on ne pouvait douter qu'il n'expliquât ainsi tout ce qu'il voulait dire à sa compagne. Tous deux d'ailleurs marchaient debout sur leurs pieds de derrière, et se servaient de bâtons pour s'aider dans les chemins difficiles, et pour se défendre au besoin.

Cet homme nocturne est assurément le pongo, et ce même singe qui, dans toutes ses proportions, au dire de *Battel*, est semblable à l'homme; qui lui ressemble par la face, qui en a le visage, sans poil, et de longs cheveux sur les côtés de la tête; enfin, qui semblerait appartenir à l'espèce humaine, si ses jambes offraient plus de mollet. Le pongo dort sur les arbres, mais plutôt encore dans des huttes qu'il bâtit lui-même, et sous lesquelles il se retire, pour se mettre à l'abri du soleil et de la pluie.

Lorsque les nègres font des feux dans les bois, les *pongos* viennent s'y asseoir, et, loin d'avoir à redouter les nègres, ils voyagent parfois avec eux

en compagnie : plus forts que dix hommes, ils vont avec courage à la rencontre des éléphans, et c'est avec une sorte d'autorité, qui ressemble un peu à celle avec laquelle nous traitons les animaux plus faibles, qu'ils les chassent de leurs bois à coups de bâton.

Un *pongo* enleva un jour un petit nègre : après dix tentatives qu'il fit dans l'espace de deux mois environ, il parvint enfin à ce rapt, et, allant déposer son élève dans sa hutte, il lui prodigua tous les soins imaginables; et, après un an d'habitation avec ce singulier hôte, le petit nègre rapporta qu'il n'avait cessé de lui témoigner l'amitié la plus vraie, la plus éprouvée, et qu'il prenait surtout soin de lui procurer une bonne nourriture. Les *pongos* enlèvent aussi parfois des femmes, et on cite également l'exemple d'une négresse qui passa trois ans au milieu de ces animaux.

Notre but, en commençant cet ouvrage, et nous croyons ne pas nous en être écarté, était de consacrer de courts articles à chacun des animaux qui, sans le secours de l'éducation, exécutaient quelqu'acte qui demandât le concours d'un instinct plus ou moins développé. Nous nous étions imposé la loi de ne point nous occuper de ces combinaisons, en apparence miraculeuses, qui ren

dent parfois surprenant l'animal domestique, et qui au reste, ne sont le plus souvent, que mécaniques. Nous nous relâcherons de cette grande sévérité; et, comme on peut juger de l'intelligence de l'animal sauvage par le plus ou moins de facilité avec laquelle on parvient à l'instruire, nous placerons ici la description d'un singe fort bien instruit, que Buffon eut l'occasion d'observer.

Cet *orang-outang* marchait toujours sur les pieds de derrière, et, comme l'homme, faisait usage de chaises, sachant comme lui s'étendre, se balancer étant assis, ou s'approcher d'une table, et y demeurer avec une parfaite tranquillité. Il présentait sa main pour reconduire les personnes qui étaient venues le visiter, et se promenait gravement avec elles, suivant avec un œil attentif l'expression de la figure de celle qui parlait. Il se servait de la cuiller et de la fourchette, coupait son pain et versait sa boisson dans un verre; il n'aimait pas les liqueurs fortes autant que le thé : quant à cette infusion, il attendait qu'elle fût faite pour y goûter, et n'oubliait pas de mettre du sucre dans sa tasse. Il ne vécut à Paris qu'une année, et mourut à Londres l'hiver suivant, couché dans un lit, et la tête enveloppée d'un mouchoir, que lui-même s'était appliqué.

A bord des bâtimens qui les amenaient au continent, des *orangs-ontangs* ont souvent maltraité les mousses qui ne leur servaient pas les choses qu'ils avaient cru demander.

Dans la captivité, ils laissent paraître une grande mélancolie, et, à la mort d'un *pongo*, il n'est pas rare de voir sa femelle refuser toute nourriture, et mourir de chagrin.

A Java, les singes sont de véritables domestiques ; ils rincent les verres, tournent la broche, et vont à la fontaine, chargés de seaux qu'ils tiennent avec leurs pattes de devant. Quand ils se sont disputés pour prendre rang, et qu'ils ont vidé leurs seaux en se jetant l'eau qu'ils contenaient sur le corps, ils reviennent à vide, mais ils se cachent, car ils savent bien qu'un fouet de poste, est dans la main de leur instituteur, qui ordinairement n'est autre que le cuisinier, ou le maître-d'hôtel.

LE PITHÈQUE.

Ce singe, plus petit que le précédent, plus doux et beaucoup plus docile, est rempli d'esprit et de malice. « Les pithèques, dit *Marmot*, ont les pieds, les mains et le visage de l'homme; ils vivent d'herbes, de blé, et de toutes sortes

de fruits, qu'ils vont en troupe dérober dans les jardins ; mais, avant de sortir de leur fort, il y en a un qui monte sur une éminence, d'où il découvre toute la campagne, et quand il ne voit paraître personne, il fait signe aux autres par un cri pour les faire sortir, et ne bouge de son poste tant qu'ils sont dehors ; mais sitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette de grands cris, et, sautant d'arbre en arbre, tous se sauvent dans les montagnes. C'est une chose admirable de les voir fuir, car les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits, et ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts de branche en branche. Quoiqu'ils soient très-fins, on les prend en grand nombre par diverses inventions, et pour peu qu'on les flatte, ils s'apprivoisent aisément. Ils font grand tort aux blés et aux fruits, parce qu'ils coupent et jettent à terre tout ce qu'ils rencontrent, de manière qu'ils en perdent beaucoup plus qu'ils n'en mangent et n'en emportent. »

Le pithèque est parvenu à prononcer un mot bien articulé, où se trouve la consonnance de la voyelle et de la consonne, et qu'on peut rendre par ces deux syllabes, *chin-chin* : il est de remarque qu'il ne le prononce que pour avertir ses pareils d'un événement heureux, comme la décou-

verte d'un sac de graines ; c'est un signal de prospérité auquel toute la colonie accourt. Il le prononce encore à la vue des liqueurs fortes et enivrantes, dont il est très-friand, et que les chasseurs lui offrent en appât : il les boit avec une extrême avidité, et finit par s'endormir ; c'est alors qu'on l'attache, pour tenter de l'apprivoiser à son réveil.

Le papin ou babouin, autre espèce de singe, ne s'entend pas moins bien que le pithèque à dévaster les jardins. Il convoque une bande de pillards, et chacun prend place, sur une file et par échelons, de manière que celui placé à une extrémité, cueille les fruits de l'arbre, et qu'il les fait ensuite passer de main en main jusqu'au dernier, qui les dépose dans un lieu secret où ils vont tous partager le butin. Ils sont surtout très-friands de melons, et se les jettent ainsi l'un à l'autre avec une extrême adresse et une célérité incroyable.

LE MACAQUE ET L'AIGRETTE.

Le macaque et l'aigrette, aussi habiles que l'espèce précédente dans la dévastation des jardins, ont surtout un goût très-prononcé pour les tiges de *milhio*. On a vu ces singes emporter de cette plante dans leur bouche et sous chacune de

leurs pattes de devant, de manière qu'ils étaient obligés de marcher sur les pattes de derrière : aussi, lorsqu'ils sont poursuivis, la course leur devenant difficile, ils abandonnent les pieds de *milhio* afin de se servir de leurs quatre pattes. Leur délicatesse dans le choix des plantes qu'ils arrachent cause plus de dommage que leurs vols; car ils en rejettent six pieds avant d'en trouver un à leur goût; on leur donne la chasse, et même on les sacrifie à la sûreté des habitations.

LE PATAS OU BANDEAU NOIR.

Le patas, appelé encore *bandeau noir*, à cause d'une ligne de poils noirs qui passe au-dessus de ses yeux, et s'étend d'une de ses oreilles à l'autre, est parmi le genre des singes désignés sous le nom de *guenons*, un des plus intelligens. Voici ce qu'en rapporte *Bruce*, dans la relation qu'il a fournie à l'*Histoire générale des Voyages* : « Je les » ai vues, dit-il, descendre du haut des arbres » jusqu'à l'extrémité des branches, pour admi» rer les barques à leur passage; elles les consi» déraient quelque temps, et, paraissant s'entre» tenir de ce qu'elles avaient vu, elles abandon» naient la place à celles qui arrivaient après : » quelques-unes devinrent familières jusqu'à jeter

» des branches aux Français, qui leur répondirent » à coups de fusil. Il en tomba quelques unes; » d'autres demeurèrent blessées, et le reste parut plongé dans une étrange consternation; une » partie se mit à pousser des cris affreux, et une » autre à ramasser des pierres pour les jeter à » leurs ennemis : quelques-unes se vidèrent le » ventre dans leurs mains, et s'efforcèrent d'envoyer ce présent à leurs adversaires; mais à la » fin, s'apercevant que le combat était inégal, » elles prirent le parti de se retirer. »

L'OUARINE.

Les singes ont avec l'homme les plus grands rapports. Si l'on rapproche les différens faits que chaque espèce de ces animaux a offerts à la curiosité, l'ouarine est peut-être un de ceux qui, dans ce cas, fourniraient le plus au chapitre composé d'après cette donnée : on verrait ce singe présenter quelque chose de remarquable de nos réunions humaines. A certaines époques, au plus épais du bois, les *ouarines* se rassemblent en masse, puis se disposent en cercle autour d'un orateur, qui seul tient la parole, et, au milieu d'un très grand silence, fait parfois d'assez longs discours : ce n'est qu'après que ce président

leur a fait un signe de la main, que l'assemblée est dissoute et qu'on se sépare.

Les *ouarines* font plus encore : lorsqu'ils sont chassés, ils secourent celui d'entre eux qui est atteint par le plomb, ils l'environnent et plongent leurs doigts dans la blessure, comme pour en sonder la profondeur, tandis que de plus empressés sont allés chercher des feuilles d'arbre qu'ils plongent dans la plaie, comme pour arrêter l'afflux du sang.

L'ouarine femelle, qui souvent n'a, comme la femme, qu'un enfant, le porte, comme les négresses, sur le dos, et lui présente la mamelle en le tenant devant elle et dans ses bras; elle a aussi l'habitude de le bercer au premier cri. Quand elle porte deux petits, elle n'est pas moins prodigue de soins : l'un est sur son dos pendant la marche, et l'autre sous son bras.

LE MALBROUCK

Le malbrouck vient compléter le tableau. Il est aussi adroit que les autres espèces à piller les propriétés, et, dirigeant surtout ses déprédations vers les cannes à sucre, il cause des pertes plus considérables aux cultivateurs que la plupart des autres singes. Il place une sentinelle pendant ses

expéditions, qui a soin d'avertir à haute et intelligible voix, la troupe de l'approche de l'ennemi. *Houp ! houp !* est le cri de ralliement et le signal de la retraite. Quand les fruits manquent ou sont trop bien gardés, il se rend sur le bord des eaux, et se sert, pour attraper les crabes, d'un moyen tout-à-fait ingénieux. Au moment où le coquillage ouvre ses serres, il y passe sa queue, et fuyant rapidement dès qu'il la sent serrée, il entraîne après lui sa proie, qu'il arrache ensuite de sa coquille à l'aide d'un gros caillou. Il est très-avide de la liqueur des noix du coco, et on se sert de ce goût pour s'emparer de lui : on pratique à cet effet une petite ouverture à la noix; il y introduit sa patte, mais avec tant de peine, que le chasseur survenant tout-à-coup il n'a point le temps de se débarrasser du piége.

Les bramans, qui habitent dans une partie de l'Inde, ont conçu pour les singes un respect qui met leur vie à l'abri de tout danger. Aussi, ils sont dans ces provinces en nombre considérable, et les marchands de comestibles ont une peine incroyable à préserver leurs marchandises de ses parasites, que l'opinion publique les force de recevoir avec quelques ménagemens. A des jours convenus, toutes les terrasses des maisons ont des tables sur lesquelles le millet, le riz et les

cannes à sucre sont déposés pour les singes. et il importe aux habitans d'être exacts; car la moindre négligence les expose à voir leur toiture découverte par ces hôtes, qui ne laissent pas d'être incommodes, et qui usent très-librement du droit de faire des emprunts forcés.

Enfin, dans Amadabad, capitale du Guazarate, sont établis des hôpitaux dans lesquels on reçoit les singes invalides, estropiés, accablés d'âge, et même les singes vagabonds.

LE LAPIN.

La Fontaine, presque aussi grand observateur de la nature que la plupart des naturalistes, et plus philosophe que quelques-uns d'entre-eux, a remarqué les mœurs douces du lapin : il en fait un *bon homme*, pour nous servir d'une de ses manières de parler, et *Janot lapin* n'est point chez lui dépourvu de jugement, quoique parfois représenté comme trop confiant et trop crédule; enfin il est peint dans la Fontaine avec cette vérité qui accompagne une rigoureuse observation.

Le soin que le lapin prend de ses petits, donne déjà d'avance sur son moral des garanties plus que suffisantes. Prête à mettre bas, la femelle

creuse un second terrier en zig-zag, précaution nouvelle que la conservation de sa progéniture semble lui révéler : elle fait plus, mère tendre et généreuse, elle s'arrache en grande partie les poils qui lui couvrent le ventre, pour en faire une espèce de lit pour ses petits. Une fois qu'elle a mis bas, elle ne sort plus, et se nourrit des provisions qu'elle a amassées pour le temps de ses couches. Ce n'est que lorsque ses petits sont assez forts pour se nourrir des herbes qui environnent leur demeure, qu'elle les laisse s'approcher de l'ouverture du terrier : auparavant elle n'en sort point qu'elle n'en bouche l'entrée avec de la terre détrempée dans son urine, et que, pour plus de sûreté encore, elle ne couvre ce mur factice d'herbes et de broussailles. Quand les petits deviennent assez forts pour marcher, le père, qui s'est tenu éloigné pendant leur allaitement, se charge à son tour de leur éducation : il les lèche tour à tour, les conduit en les prenant entre ses pattes, les soutient et les défend. Alors la femelle lui prodigue mille caresses, comme si elle voulait le payer de ses soins, comme si elle était heureuse du bien que ses enfans reçoivent de leur père.

Peut-être venons-nous d'employer quelque mot impropre ; mais comment se rappeler qu'il

n'est ici question que d'animaux? Comment ne pas se méprendre sur l'expression, quand il y a d'ailleurs tant de rapprochement dans les idées?

Un gentilhomme, ami de Buffon, et qui, sans le savoir, concourut pour quelques lignes à l'immortel ouvrage de cet écrivain naturaliste, en lui adressant une longue lettre sur la vie habituelle de ses lapins domestiques, s'exprime en ces termes dans un passage de sa correspondance : « La paternité chez ces animaux est très-respectée; j'en juge ainsi par la grande déférence que mes lapins ont eue pour leur premier père : la famille avait beau s'augmenter, ceux qui devenaient pères à leur tour lui étaient toujours subordonnés. Dès qu'ils se battaient, soit pour se disputer la nourriture ou pour tout autre motif, le grand-père qui entendait du bruit, accourait de toute sa force, et dès qu'on l'apercevait tout rentrait dans l'ordre, car s'il en attrapait quelques-uns aux prises, il en faisait sur-le-champ un exemple de punition. Une autre preuve de sa domination sur toute sa postérité, c'est que les ayant accoutumés à rentrer tous à un coup de sifflet, lorsque je donnais le signal, je voyais le grand-père se mettre à leur tête, et quoiqu'arrivé le premier, les laisser tous défiler devant lui, et ne rentrer que le dernier.... »

Quand on lit toutes ces choses, si l'on se persuade que les historiens du lapin n'ont pas été trop favorablement prévenus à son égard, par un excès de sensibilité, on s'intéresse à cet animal, et on est tenté de l'offrir pour exemple à certaines familles. C'et ainsi que l'étude de l'histoire naturelle, dirigée vers un but purement philosophique, serait souvent féconde en leçons de morale.

LE CERF.

Parmi nos lecteurs il en est sans doute qui, sous les arbres majestueux de la forêt de Saint-Germain, auront, au fond d'une trouée, aperçu le cerf se promenant avec majesté dans la solitude qu'il embellit, et suivi par ses biches, auxquelles il semble commander : c'est un prince de la forêt qui parcourt avec dignité son domaine; c'est un sultan qui se plaît à voir à sa suite ses favorites, mais qui doit ses amours à sa beauté, et non à sa puissance. L'homme aurait dû épargner cet animal, plein de grâces et d'innocence, qui pleure sa mort après avoir courageusement défendu sa vie ; mais l'homme n'a rien de sacré quand son plaisir commande. Il faut, pour chasser le cerf, un apareil nombreux et bruyant, des piqueurs, des meutes tout entières et bien dres-

sées, des chevaux, une attaque bien combinée et bien soutenue; c'est un plaisir de prince!

Ce n'est qu'à cette inimitié que l'homme a portée à tous les animaux, que le cerf doit son intelligence, son industrie enfin, et le peu de mots que nous lui aurons consacrés dans cet ouvrage. Le cerf a l'oreille très-délicate, et de loin il entend le pas des chevaux et le bruit du chasseur. Alors il paraît se réveiller; de suite il exécute des marches, des contre-marches, de manière à interrompre la suite des impressions que ses pieds font sur le sable, et à tromper les chiens, à les *rompre*, en terme de vénerie. Lorsqu'il est ainsi parvenu, par plusieurs bonds, à faire de sa trace un inextricable labyrinthe, il s'échappe, et va se reposer sous un taillis, jusqu'à ce que les chasseurs découvrent sa retraite; alors, s'il est près d'un fleuve, et que les chiens le poursuivent, il s'y précipite et le traverse à la nage. Mais, comme le dit l'abbé Delille, dans ses *Géorgiques francaises* :

> De la terre infidelle, il s'élance dans l'onde,
> Et change d'élément sans changer de destin.

Des chiens nageurs se mettent à sa poursuite. Obligé de défendre sa vie, il devient furieux, et

beaucoup de chiens sont frappés avant lui, de la mort dont ils le menacent.

On assure que les vieux cerfs, lorsqu'ils sont depuis quelque temps poursuivis, se rendent vers la demeure du cerf le plus voisin, et que celui-ci se lance à leur place, et entraîne les chasseurs sur ses traces.

Le daim possède les mêmes qualités que le cerf, mais, d'une existence moins calme, il livre parfois à ses pareils des combats à mort : le motif et le prix de la lutte est le plus souvent un parc. Les daims se divisent alors en deux bandes ; ils se choisissent un chef et des sous-chefs, dont ils paraissent suivre l'impulsion, et l'affaire s'engage tous les jours jusqu'à ce que l'une des deux bandes ait abandonné à l'autre tous ses avantages, et la jouissance du lieu, cause première du débat.

LE CARACAL.

Cet animal, qui offre beaucoup de points de contact avec notre chat, et dans sa conformation et dans son caractère, est assez commun en Arabie : il fait preuve de tact en accompagnant les bêtes carnassières des contrées qu'il habite ; car trop faible pour combattre sa proie, il

se contente des débris de leur table. Pour mériter en quelque sorte la part des dépouilles que celles-ci ne manquent point de lui laisser, il les chasse devant elles, et, doué d'un odorat très-délicat, il les guide avec une adresse digne en effet de sa récompense. Le caracal est de la taille du renard, et le plus souvent noir. Il a le train de derrière très-musculeux et les oreilles extrêmement aiguës et terminées par une mèche de poil.

Il fait encore preuve d'instinct en ne suivant jamais la panthère qui, sanguinaire par nature, le sacrifierait après s'être rassasiée des victimes qu'il lui aurait fournies. Il a plus de confiance dans le lion; encore ne se laisse-t-il approcher par ce roi des forêts qu'après qu'il a bien dîné. Auparavant il s'élance sur les arbres, et ne s'entend avec lui qu'à une certaine distance. C'est une leçon qu'il offre aux courtisans, qui ne doivent approcher les rois qu'après avoir étudié dans quel état d'esprit se trouvent leurs majestés.

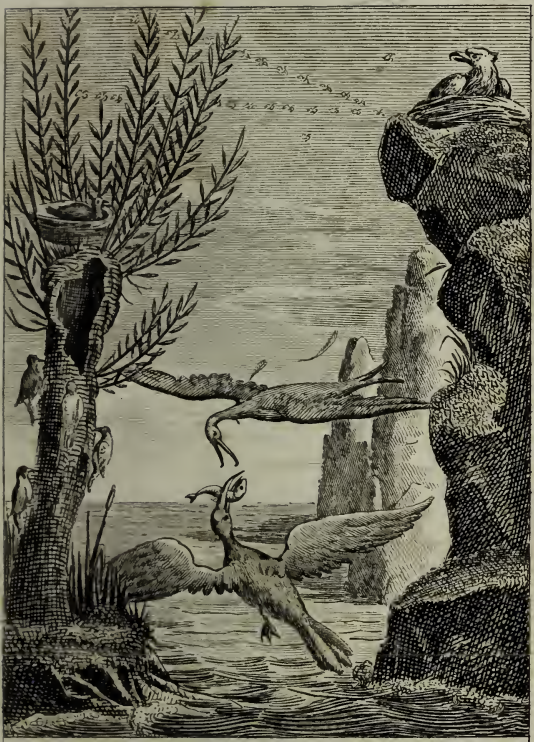
Le caracal, qui, après une lutte opiniâtre, peut mettre à mort un chien de grande taille et des plus vigoureux, n'en est pas moins d'une lâcheté de laquelle le succès même d'un combat ne parvient pas à le guérir. Aussi, lorsqu'on par-

vient, avec assez de peine d'ailleurs, à l'apprivoiser, on ne peut le faire servir à la chasse qu'en ayant soin de ne l'opposer qu'à des animaux beaucoup plus faibles que lui: autrement il se dégoûte, et même, contre son instinct, il refuse de quêter. On ne se sert de lui, dans les Indes, que pour chasser le lièvre et le lapin.

L'ANE.

L'homme ne juge que par analogie ou par contraste; il lui faut un de ces deux guides, une comparaison enfin, ou sans cela il lui devient impossible de se faire une idée juste des choses les plus simples en elles-mêmes. Il faut attribuer à cette imperfection de notre nature, le mépris que nous faisons de l'âne, parce que nous le comparons au cheval, et qu'oubliant qu'il est âne et qu'il possède comme tel toutes les qualités de son espèce, nous nous obstinons à lui demander la figure et les grâces du cheval, toutes choses qui lui manquent, et qu'il ne doit point avoir.

Buffon, Pluche et Sterne, tous trois observateurs et tous trois philosophes, sont les seuls écrivains qui aient rendu à cet animal la justice qui lui est due: nous aussi, nous lui accorderons un grain d'encens, dédommagement bien faible en



IV.e PL. — OISEAUX.

comparaison des maléfices dont il est tous les jours accablé. Nous l'aurons au moins placé parmi les êtres les plus intelligens du règne animal, et nous aurons transcrit quelques passages des auteurs que nous venons de citer, passages dans lesquels l'âne est vengé des injures attachées de tout temps à son nom.

« L'âne, dit Buffon, est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent et impétueux ; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture ; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent ; il est fort délicat sur l'eau ; il ne veut boire que de la plus claire, et aux ruisseaux qui lui sont connus : comme on ne prend point la peine de l'étriller, il se roule sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et semble par-là reprocher à son maître le peu de soin que l'on prend de lui ; car il ne se vautre point, comme le cheval, dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue ; il est susceptible d'éducation, et on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle. »

Par ce portrait, qui certes n'est pas flatté, on est conduit à s'intéresser à cet animal, dont le nom est presque toujours employé comme une offense; on est étonné que le vulgaire n'ait point vu comme le naturaliste, et l'on se réconcilie avec le plus utile de nos animaux domestiques.

Pluche n'est pas moins prodigue d'éloges : il s'élève contre cette injustice qui repousse l'âne comme un animal disgracié ; il veut la réparer.

« Tout le monde, dit-il, abandonne l'âne : je le veux prendre sous ma protection. Vu d'une certaine façon, cet animal me plaît, et j'espère vous montrer que, bien loin d'avoir besoin d'indulgence ou d'apologie, il peut être l'objet d'un éloge raisonnable.

» L'âne, je l'avoue, n'a pas les qualités brillantes, mais il a les bonnes. Si l'on s'adresse à d'autres animaux pour les services distingués, celui-ci fournit au moins les plus nécessaires. Il n'a pas la voix tout-à-fait belle, ni l'air noble, ni les manières fort vives ; mais une belle voix est un mérite bien mince parmi des gens solides. L'air noble est remplacé chez lui par une douce et modeste contenance. Au lieu de ces manières si turbulentes et si irrégulières du cheval, qui incommodent souvent plus qu'elles ne plaisent,

l'âne a une façon d'agir toute naïve et toute simple. Point d'air rengorgé, point de suffisance; il va uniment son chemin; il ne va pas bien vîte, mais il va de suite et long-temps. Il achève sa besogne sans bruit; il vous rend ses services avec persévérance, et, ce qui est un grand point dans un domestique, il ne les fait point valoir, Nul apprêt pour son repas; le premier chardon en fait l'affaire; il ne se croit rien dû; on ne le voit jamais ni dégoûté, ni mécontent. Tout ce qu'on lui donne est bien reçu. Il goûte très-bien les meilleures choses, et se contente honnêtement des plus mauvaises. Si on l'oublie, et qu'on l'attache un peu loin de l'herbe, il prie son maître, le plus pathétiquement qu'il lui est possible, de pourvoir à ses besoins, bien est-il juste qu'il vive : il y emploie toute sa rhétorique, Sa harangue faite, il attend patiemment l'arrivée d'un peu de son, ou de quelques feuillages inutiles. A peine a-t-il achevé son repas à la hâte, qu'il reprend sa charge, et se remet en marche, sans réplique ni murmure. Voilà certainement des manières estimables. Voyons à quoi il est employé.

» Ses occupations se ressentent de la bassesse des gens qui le mettent en œuvre; mais les jugemens qu'on porte de l'âne et du maître sont également injustes. Le travail du juge, de l'homme

d'affaires et du financier, a un air plus important : leur habit en impose. Au contraire, le travail du paysan a un air bas et méprisable, parce que son habit est pauvre et son état méprisé ; mais réellement nous prenons le change. C'est le travail du paysan qui est le plus estimable et le seul nécessaire ; que nous importe que le financier soit doré depuis la tête jusqu'aux pieds ? Ce n'est pas pour notre avantage qu'il travaille. J'avoue qu'on ne se peut guères passer de juge ni d'avocats, mais ce sont nos sottises qui les rendent nécessaires. Il n'en faudra plus quand nous serons raisonnables ; au lieu que nous ne pouvons en aucune sorte, ni dans aucune condition, nous passer du paysan et de l'artisan.... C'est d'eux que nous tirons de quoi remplir à chaque instant quelqu'un de nos besoins : nos maisons, nos habits, nos meubles et notre nourriture, tout vient d'eux. Or, où en seraient réduits les vignerons, les jardiniers, les maçons et la plupart des gens de campagne, c'est-à-dire les deux tiers des hommes, s'il leur fallait d'autres hommes, ou des chevaux pour le transport de leurs marchandises et des matières qu'ils emploient ! L'âne est sans cesse à leur secours ; il porte le fruit, les herbages, les peaux de bête, le charbon, le bois, la tuile, la brique, le plâtre, la chaux, la

paille et le fumier, tout ce qu'il y a de plus abject est son lot ordinaire. C'est un grand avantage pour cette multitude d'ouvriers et pour nous de trouver un animal doux, vigoureux et infatigable, qui, sans frais et sans orgueil, remplit nos villages et nos villes de toutes sortes de commodités. Un autre comparaison achèvera de vous faire mieux sentir l'utilité de ses services et de les tirer en quelque sorte de leur obscurité.

» Le cheval ressemble assez à ces nations qui aiment le brillant et le fracas, qui sautent et dansent toujours, qui s'occupent beaucoup des dehors, et qui mettent de l'enjouement partout. Elles sont admirables dans les occasions distinguées et décisives; mais souvent leur feu dégénère en fougue; elles s'emportent, elles s'épuisent et perdent leurs plus beaux avantages, faute de ménagement et de modération.

» L'âne, au contraire, ressemble à ces peuples naturellement épais et pacifiques, qui connaissent leur labourage ou leur commerce, et rien de plus, vont leur train sans distraction, et achèvent d'un air sérieux et opiniâtre ce qu'ils ont une fois entrepris. »

Après ces panégyriques, on conçoit comment Sterne a pu consacrer à l'âne tout un chapitre

de son *Voyage sentimental* : rien de plus naturel au reste que la conservation qui s'établit entre lui et l'âne de son laitier.

« Je recevais, dit-il, le dernier adieu de M. Leblanc, quand me voilà arrêté à la porte. C'était par un pauvre âne qui y entrait, avec une couple de larges paniers sur le dos, pour quêter humblement des têtes de navets et des feuilles de choux.

» Non, c'est un animal que je ne battrai jamais, fussé-je de la plus mauvaise humeur du monde : la patience et la résignation dans les souffrances sont si affectueusement écrites dans ses regards et dans son maintien ; son humilité plaide si fort pour lui, qu'il me désarme au point que je ne sais pas même lui parler incivilement. Soit que je le rencontre à la ville ou à la campagne, à la charrette ou sous le faix, en liberté ou dans l'esclavage, j'ai toujours quelque chose d'honnête à lui dire ; et comme un mot en engendre un autre, pour peu qu'il n'ait pas plus affaire que moi, je commence avec lui une conversation suivie.

» En vérité, de tous les êtres qui sont au dessous de moi, il est le seul avec lequel je converse ; car, pour les perroquets, les geais et les

singes, je ne sais pas échanger avec eux la moindre idée : ils agissent, comme les autres parlent, par routine, et je leur parlerais, que je ne serais point compris.

» Mon chien même et mon chat, quoique je les estime fort tous deux, et que mon chien parlât, s'il le pouvait, ne possédent pas les charmes de la conversation. Je ne puis la pousser avec eux au delà de la proposition, la réponse et la replique.

» Mais, avec un âne, je parlerais toujours.

» Viens, honnêteté, lui dis-je, en voyant que je ne pouvais passer entre la porte et lui. Entres-tu, mon ami; ou sors-tu? — L'âne tourna tristement la tête, et regarda dans la rue. — Bon, répliquai-je, nous attendrons une minute ton conducteur? — Il retourna tristement sa tête du côté opposé. — Je t'entends parfaitement : si tu faisais une fausse démarche, il t'assommerait de coups. — Il mangeait une tige d'artichaut, et la nature combattant chez lui entre la faim et l'amertume de ce met, il la laissa tomber six fois, et six fois la reprit. — Que Dieu t'aide, pauvre animal!.. Ton déjeuner est bien amer, tes jours le sont bien autant; les coups que l'on te donne pour tes gages le sont encore plus : tout, oui,

tout ce qui est vie pour les autres est amertume pour toi. — Il regardait l'artichaut, qu'il avait laissé tomber pour la dernière fois. — Et tu n'as pas un ami dans le monde qui te donnât un macaron ! Je sortis de ma poche le sac qui contenait ceux que j'avais achetés, et je lui en donnai un. Quand il eut achevé de le manger, je le pressai d'entrer. Il était pesamment chargé ; ses jambes tremblaient sous lui ; il aimait mieux s'en aller ; et comme je le prenais par le licol, il me resta aux doigts. Alors il me regarda d'un air triste et soumis....— Ne m'en frappez pas, ne m'en battez pas, me disait-il ; mais, si vous voulez le faire, vous le pouvez. — Si je le fais, m'écriai-je, que je sois damné ! »

Il y a dans ce dialogue autre chose que de l'originalité, et l'homme le plus froid, tout en remarquant l'exagération qui y règne, ne pourra s'empêcher d'être ému.

DES OISEAUX.

Sans tenir compte, dans ces notions préliminaires, de la différence qui existe entre les oiseaux, par rapport à leurs alimens, nous ne chercherons, comme nous l'avons fait dans notre avant-propos sur les quadrupèdes, qu'à rassembler quelques idées exactes sur l'état des sens chez l'oiseau, et, par conséquent, sur les moyens qu'il a de mettre en jeu son industrie, son intelligence : c'est le seul moyen de rattacher ces chapitres au corps de l'ouvrage par un lien commun.

La classe des oiseaux devrait être la plus industrieuse de toutes celles du règne animal ; c'est en effet la plus favorisée ; et si quelques insectes semblent aussi privilégiés par le Créateur que les oiseaux qui le sont le plus, il faut considérer que leur organisation générale est beaucoup plus faible, et que leur vie est beaucoup plus exposée : ainsi l'oiseau restera, après l'homme, l'enfant gâté de la nature.

Sa vue est servie par des yeux d'une grande

dimension, protégés par une paupière mobile, et assez forte pour les garantir des corps qu'il rencontre dans l'air ; des nerfs optiques (*) aussi délicats qu'ils sont actifs, reçoivent les impressions des corps à de très-grandes distances, et les communiquent au cerveau avec une netteté et une précision admirables. Le pigeon découvre de très-loin le clocher du village où il fut élevé, et de son aile rapide il rejoint son berceau : on voit aussi des oiseaux de proie planer à une hauteur très-élevée au-dessus de leur victime, puis tomber en ligne droite ; mais après avoir pris leurs dimensions avec tant de justesse, que, sous leurs ailes, ils arrêtent l'animal qu'ils convoitaient à travers un espace de plusieurs toises. L'oiseau sait mieux apprécier les distances que le quadrupède, et c'est à la force, à l'acuité de ses yeux, qu'il en est redevable.

Le sens de l'odorat est beaucoup moins développé chez les oiseaux que celui de la vue ; il en est même qui n'ont pas d'ouverture extérieure pour recevoir les particules odorantes qui s'échappent des corps ; et bien qu'on ait vanté l'odorat du vautour, du corbeau, ils sont de ce côté bien

(*) Nerfs qui, frappés par la forme et la couleur des corps en communiquent une image fidèle au cerveau.

inférieurs au renard et au chien. En revanche, l'oiseau possède l'ouïe plus développée que le quadrupède : on en sera convaincu dès qu'on se rappellera avec quelle incroyable facilité il retient les sons qu'il n'entend prononcer qu'une seule fois, avec quel souvenir exact il les répète ; on voit combien il est sûr de son oreille, par le plaisir qu'il prend continuellement à chanter. Il chante le réveil du printemps ; il chante ses combats, ses triomphes et ses amours. Le rossignol charme le bocage, et, ce qui est à remarquer, c'est qu'il lui est plus facile qu'à l'homme de remplir de sa voix une étendue donnée de terrain ; et cependant quelle différence entre ses poumons et ceux de l'homme, entre l'exiguité de son gosier et la capacité du nôtre ! mais ce gosier, s'il est plus petit, est en revanche plus sonore. En général, la nature a accordé aux oiseaux une voix très-forte, en raison du peu de volume de leurs corps

Les ailes des oiseaux sont mises en jeu et soutenues dans leur extension par des muscles d'une grande force, et qui peuvent ou agir avec une vitesse extrême de mouvemens, ou maintenir l'aile étendue et immobile, ce qui aide l'animal à planer. Plus les ailes et la queue sont longues, et plus on conçoit que le vol doit être

facile; et, par la raison contraire, plus le corps a de volume, comparativement aux dimensions des ailes et de la queue, plus le vol sera lourd et pénible.

Il est plusieurs actes que le quadrupède ne peut exécuter que dans un état de repos, que dans une sorte de contrainte de tout son corps, et que l'oiseau remplit avec une extrême aisance au milieu de l'air, et dans le moment même où il trace les courbes les plus brillantes, où il entortille les tourbillons les plus rapides : il chasse et chante en volant.

L'homme est moins puissant par rapport aux oiseaux que par rapport aux quadrupèdes; il a plus de peine et presque une impossibilité insurmontable à se mettre en relation avec eux. Il n'y a pas, à bien dire, d'oiseaux domestiques, dans l'acception rigoureuse de ce mot : ce sont des oiseaux prisonniers qui peuplent nos basses-cours, qui habitent nos salons. Le serin, le plus privé de tous, répète les chants que nous lui apprenons sans avoir l'air de les comprendre; et c'est moins pour nous prouver sa reconnaissance ou son attachement qu'il chante, que très-machinalement ou pour charmer son ennui. Le chien aboie différemment dans des situations diverses; il nous parle : l'oiseau a un cri monotone, et qui

ne devient un peu significatif que dans une grande frayeur; alors il est criard.

L'action de l'homme sur les oiseaux n'est remarquable qu'en ce que leur servitude semble altérer la couleur de leur plumage, et que les espèces sauvages sont toujours couvertes de robes plus brillantes que celles que nous avons privées; ainsi, bien loin de gagner, nous perdons quelque chose par cette influence.

Nous avons déjà vu par quels ressorts puissans les ailes étaient mises en mouvement, et on ne sera que médiocrement étonné de voir rapportées ici quelques citations que Buffon a faites comme preuve de la promptitude avec laquelle l'oiseau traverse des espaces immenses.

« Le chameau, dit Buffon, peut faire trois cents lieues en huit jours; le cheval élevé pour la course, et choisi parmi les plus légers et les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes, mais bientôt sa vitesse se ralentit, et il serait incapable de fournir une carrière un peu longue, s'il l'avait entreprise avec cette rapidité. Un anglais fit en onze heures trente-deux minutes soixante-douze lieues, en changeant vingt-une fois de cheval : or, la vitesse des oiseaux est bien plus grande; car, en moins de trois minutes, on

perd de vue un gros oiseau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève, et cela suppose que ces oiseaux parcourent plus de sept cent cinquante toises par minute, ce qui fait vingt lieues dans une heure, et deux cents lieues en dix heures de vol. M. Adanson a vu et tenu, au Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. On connaît l'histoire du faucon de Henri II, qui, s'étant emporté après une *canepetière*, à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et reconnu à l'anneau qu'il portait : on peut, je crois, conclure de la combinaison de tous ces faits qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile. »

Si nous rassemblons sous un seul point de vue tout ce que nous venons de dire, nous trouverons que l'oiseau n'a d'idées qu'en raison des objets qu'il aperçoit, et que son œil est la cause de presque toutes ses sensations, et par conséquent de presque tous ses mouvemens ; qu'il porte dans son cerveau une carte géographique très-fidèle des lieux qu'il a parcourus, et que cette certitude de suivre une route connue et fixe peut entrer parmi les causes déterminantes de ses émigrations et de ses fréquentes prome-

nades, qu'il monte l'organe de sa voix comme un instrument, et le modifie plutôt d'après les sensations que son oreille a éprouvées, que d'après ses sensations intérieures, surtout quand il est réduit à l'état de domesticité ; enfin, que pouvant, par la vélocité de son vol, se soustraire à la main de l'homme, il a dû conserver des habitudes sauvages et une indépendance aussi contraire à nos jouissances et à notre domination, que propice pour sa félicité.

L'AIGLE.

Le grand aigle est digne de la prééminence qu'il acquiert sur les oiseaux par la force, il la justifie par les qualités les plus brillantes. Il donne aux oiseaux sur lesquels il semble régner, l'exemple du courage, de la noblesse et de la tempérance. Courageux, il sait se mesurer avec les ennemis les plus forts, et sa magnanimité le porte, comme le lion, à dédaigner des adversaires qui ne peuvent, sans une ruine certaine, s'exposer à ses coups ; noble, il regarde le soleil d'un œil fixe, et ne peut endurer la servitude, sous quelque forme qu'on la lui présente. Tempérant, il ne se repaît point des victimes qu'il a immolées, et les animaux voisins de sa demeure vivent des débris de ses chasses.

L'aigle, roi des habitans de l'air, donne encore à son peuple l'exemple non moins grand de l'attachement conjugal et de l'amour paternel : assidu auprès de sa compagne, il semble prévoir de loin l'époque à laquelle elle déposera ses œufs, et il lui construit un nid vaste et assez solide pour lui servir toute sa vie : c'est entre deux rochers qu'il place ordinairement les pièces de bois qui servent de points d'appui au plancher ou *aire* qui doit le recevoir, lui et sa famille. Des perches, des bâtons de cinq on six pieds de longeur s'entrelacent sur ces soliveaux au moyen de branches souples, et, recouverts de plusieurs couches de jonc et de bruyère, ils forment un parquet assez solide pour recevoir l'aigle, tous les siens, et même encore une quantité assez considérable de vivres. C'est au milieu de cette aire que l'aigle femelle dépose ses œufs, et alors elle devient pour le mâle l'objet de la plus vive sollicitude : il serait dangereux de l'attaquer dans ce moment, et peu de chasseurs de nids pourraient se flatter d'avoir été enlever les siens. La colère de l'aigle est terrible quand il défend son aiglon, et la nature lui a donné la force, comme à la fauvette la ruse, afin que tous deux se sacrifiassent pour leurs petits.

Ces travaux de l'aigle architecte étonneront

moins quand on saura que jamais cet oiseau n'enlève une proie qu'il n'essaie auparavant quel peut en être le poids, et qu'après l'avoir ainsi enlevée de terre une première fois, il ne l'y dépose, afin de calculer en même temps sa pesanteur, la longueur du chemin qu'il lui faut faire, et ses forces. Par un effet de cette même intelligence, il choisit de préférence, en disposant les premiers bâtons de son *aire*, l'endroit où le rocher offre une partie avancée, qui, en protégeant son lit contre les accidens et les tempêtes, lui sert en même temps de toiture.

LE PYGARGUE.

Le *pygargue* a beaucoup de rapports avec l'aigle; mais il est plus facile à apprivoiser : il ne craint pas autant le contact des hommes, et c'est toujours auprès des habitations qu'il établit son domicile : son aire, moins solidement tressée que celle de l'aigle, n'est abritée que par le feuillage, et composée de plusieurs lits, faits alternativement de bruyères et d'autres herbes. C'est dans chacune de ces cellules qu'il établit un de ses petits; il a pour tous un égal dévouement, et, après leur avoir donné ses soins, il les emmène à la chasse : lors de la plus petite querelle

survenue entre eux, il les oblige à s'éloigner, mais après s'être assuré qu'ils sont assez forts pour se passer de tout secours.

LE CONDOR.

Ce vautour qui, par sa force et par son industrie à construire son nid, est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs, le *condor* est l'effroi des paysans de l'Allemagne. Ils vont dans les églises, où sont ses dépouilles, raconter les vols qu'il leur a faits; et il n'est pas rare de les entendre regretter plusieurs moutons et même plusieurs veaux. Le condor a des jambes aussi fortes que celles du lion, et sept aunes d'envergure, les ailes étendues : il construit son nid sur les arbres; mais il a besoin qu'il soit de très-grande dimension, et, afin de le rendre plus étendu, il choisit plusieurs arbres assez peu distans les uns des autres. C'est en unissant leurs branches ensemble, en posant sur chaque tronc les bouts des perches dont il a fait magasin, qu'il parvient à achever un nid sous lequel tout un chariot remisé serait à l'abri des pluies même les plus abondantes. On ne sait lorsqu'on examine avec attention le nid du condor, ce que l'on doit le plus admirer des dimensions, de l'adresse ou de la solidité du travail.

LE SOLITAIRE.

Le soin que prennent la plupart des oiseaux de construire leurs nids, et l'incubation nécessaire au développement de leurs petits, sont autant de conditions de leur existence qu'ils ne sauraient remplir sans être bientôt conduits envers leur progéniture à un véritable attachement. Aussi voyons-nous beaucoup d'entre eux se sacrifier pour sauver la vie à leur couvée. et d'autres, dans un accès de delire, tuer toute leur lignée, lorsqu'il leur est arrivé, par accident, d'étouffer un de ces petits, que la mère réchauffe de ses ailes, et auxquels le père apporte si assidûment et le duvet le plus soyeux, et les alimens les plus délicats.

Le solitaire est, parmi les oiseaux, un de ces modèles de vertus domestiques dont nous faisons ici l'éloge. Pendant tout le temps de l'incubation et même de l'éducation, il ne souffre aucun oiseau, de deux cents pas à la ronde. fût-il de son espèce. Il cherche les lieux écartés, afin que son nid, composé avec beaucoup d'art de feuilles de palmier, ne soit exposé à aucun danger. Le mâle partage avec la femelle la fonction de couver. Cette opération est de sept semaines envi-

ron, après quoi il faut encore pendant plusieurs mois qu'ils pourvoient à tous les besoins du jeune solitaire. Quand l'éducation de celui-ci est achevée, le père et la mère n'en restent pas moins attachés l'un à l'autre : au milieu des réunions les plus nombreuses des oiseaux de leur espèce, et comme si les soins qu'ils ont partagés leur étaient devenus un lien, ils restent fidèles et toujours unis jusqu'à une nouvelle ponte.

Le solitaire offre cela de remarquable, que la femelle a, des deux côtés de la poitrine, deux touffes blanches qui sont formées par des plumes renflées, et qui pourraient, jusqu'à un certain point, ressembler aux seins de la femme : le mâle, avec l'aileron, exécute une espèce de moulinet qui, pendant quelques minutes, produit un bruit semblable à celui d'une crécelle. C'est ainsi, dit-on, qu'il appelle sa compagne, dès qu'il commence à s'inquiéter de sa trop longue absence.

LE TOUYOU.

Le touyou fournira un argument sans réplique à ceux qui soutiennent, contre l'amour-propre de l'homme, la cause des *animaux pensans*, et qui veulent voir dans la plupart de ces êtres, que

nous ravalons au rang des corps inanimés, autre chose qu'une mécanique organisée.

Le touyou, lorsqu'il couve, a soin de laisser deux œufs de la couvée hors le nid, et exposés à l'impression de l'air : ces deux œufs sont gâtés lorsque les petits sont près d'éclore ; alors le touyou en casse un avec son bec, de manière à ce qu'il attire en grande quantité les mouches et les scarabées, qui lui servent à nourrir ses petits ; il reserve toujours le second œuf, et ne l'emploie au même usage que lorsque le premier, entièrement détruit, n'offre plus aux insectes un appât suffisant. Certes, voilà de la prévoyance, une combinaison bien suivie, et l'instinct avec autant de perfection laisse loin derrière lui l'esprit faible et grossier de quelques hommes, qui, au milieu des distractions du jour, oublient les besoins du lendemain.

Le *touyou* est ainsi nommé à cause de son cri, qui semble la prononciation continuelle de ces deux syllabes. C'est un genre très-voisin de l'autruche : on trouve le touyou sur la côte qui borde le détroit de Magellan, au septentrion. Les plus vieux ont jusqu'à six pieds de haut : leur tête a la plus grande ressemblance avec celle de l'autruche ; et comme elle, élevés sur de très-hautes cuisses, ils ne peuvent voler, et ne se servent

de leurs ailes que pour prendrel eur élan. Il est vrai qu'alors ils courent avec une rapidité que rien n'égale, et qui rappelle à la mémoire ce vers heureux de l'un de nos poètes :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

LA TOURTERELLE.

Sans vouloir rapprocher l'homme de ces animaux qu'il a soumis à ses caprices, qu'il a traités avec trop de dédain et de tyrannie, mais qui sont toutefois aussi distans de lui que l'a marqué la main du Créateur, nous ferons observer combien, dans leur vie domestique, la plupart des animaux ressemblent à l'homme, avec cette différence cependant qu'ils ont le plus souvent toutes ses vertus, et qu'ils échappent à ses vices.

Il est tel animal qui fait sa cour à sa femelle comme un petit-maître adresse ses hommages à l'objet de ses adorations. Le pigeon, par exemple, fait en tournant une promenade dans l'endroit où il rencontre sa femelle ; il *piaffe*, il enfle ses plumes, et, comme un jeune fat, il secoue son jabot. Le mâle de la tourterelle, soit en captivité, soit libre et au milieu des bois, la salue avec une soumission bien capable de la flatter. Il

se prosterne jusqu'à ce que son bec touche la terre, et cela quinze ou vingt fois de suite : à chaque salut, il fait entendre les gémissemens les plus tendres. La femelle ne paraît point faire attention d'abord à ces respectueux hommages, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'elle s'enflamme à son tour, et qu'elle rend caresse pour caresse. Fidèle au tourtereau, elle le suit partout jusqu'au moment de la ponte, où elle se partage entre le plaisir et les besoins de sa nouvelle famille.

LE MERLE SOLITAIRE.

Moins folâtre que la tourterelle, le merle solitaire est aussi constant dans sa tendresse : ce n'est plus un amant, mais un époux, qui jouit moins par le plaisir qu'il goûte, que par celui qu'il fait éprouver.

Quand la saison des pontes est arrivée, les merles se rassemblent par couples, et chaque ménage va prendre possession du comble d'un vieux clocher, ou d'une cheminée depuis longtemps hors d'usage, quelquefois aussi de la cîme d'un grand arbre.

Lorsque la femelle couve, le mâle, perché devant elle, occupé d'elle, et s'efforçant de char-

mer les ennuis qu'elle éprouve, commence un chant continuel : son ramage est pathétique, un peu triste peut-être, mais doux et flûté ; cependant il lui semble qu'il manque d'expression et qu'il rend mal encore tout ce qu'il sent. Aussi, pour ajouter par le geste, ce qu'il ne peut rendre par ses accords, il s'élève dans l'air, plane un instant, puis tout-à-coup agite les ailes, déploie les plumes de sa queue, relève celles de sa tête, et décrit ainsi plusieurs cercles dont sa femelle chérie est le centre unique. C'est auprès de lui, et comme vers un protecteur, que vient se réfugier la femelle lorsqu'elle est effrayée par le moindre bruit, ou par l'arrivée subite d'un oiseau plus fort qu'elle.

Quand les petits sont éclos, le mâle cesse de chanter, mais il aide la femelle dans leur éducation, et lui-même leur porte la becquée. Ces petits, enlevés de bonne heure, ont une grande souplesse dans les moyens, et on parvient sans peine à les dresser à quelque exercice, et à les faire parler ou chanter. Les habitudes singulières de cet oiseau, et sa voix, aussi douce que variée, l'ont rendu, dans quelques contrées, un objet de vénération. On y souffrirait impatiemment qu'on y troublât sa ponte, et sa mort serait regardée comme un fâcheux augure.

LE LORIOT.

Le loriot fait son nid sur les arbres les plus élevés, et cependant à une hauteur médiocre ; il le façonne avec une singulière industrie, et l'attache ordinairement dans l'angle ou la bifurcation que forment deux rameaux. C'est avec de longs brins de chanvre ou de paille qu'il l'établit : de ces brins, les uns passent à l'entour du nid, et vont par-devant grossir un cordon attaché par chacun de ses bouts aux deux branches : ce lien, qui vient se perdre dans la couche extérieure du nid, le préserve de toute chute.

Le matelas intérieur, destiné à recevoir les œufs, est un tissu de petites tiges de *gramen*, dont les épis sont ramenés en dehors, mais si artistement, que plus d'un connaisseur prit pour des fibres de racines ces petites tiges, et ne fut convaincu de son erreur qu'après avoir fait la dissection du nid. Enfin, entre le matelas et le nid, le loriot dépose une quantité assez considérable de lichen, de mousse et d'autres matières, qui, en rendant le nid plus mollet en dedans, le rendent plus ferme en dehors.

C'est dans ce lit, ainsi préparé, que la mère met bas quatre ou cinq œufs, qu'elle couve avec

une assiduité extrême, et qui, une fois éclos, deviennent le but de sacrifices plus grands encore. Le père et la mère ne quittent les petits que lorsqu'ils savent chasser eux-mêmes : ils les protégent, les défendent; on les a vu tuer, à cause de l'opiniâtreté avec laquelle ils frappent de leur bec celui qui leur ravit leur lignée : quelquefois la mère ne veut point quitter le nid, et, enlevée avec lui, elle entre en cage pour y mourir de chagrin, mais toujours sur ses œufs.

Le loriot est à peu près de la grosseur du merle : il a dix pouces de longueur, sa queue est de trois pouces et demi, et son bec de quatorze lignes. Le mâle est d'un beau jaune sur tout le corps, sur le cou et la tête, à l'exception d'un trait noir qui va de l'œil à l'angle de l'ouverture du bec : les ailes et la queue sont moitié jaunes, moitié noires.

Le loriot est en très-grand nombre au Bengale et en Chine; dans nos pays, sa robe est formée par des couleurs un peu moins vives : dans quelque climat qu'on le rencontre, il n'est point facile à élever ni à apprivoiser.

L'ALOUETTE.

Nous ne donnerons aucun détail de description sur l'alouette : cet oiseau, qui se trouve dans

tous les pays habités des deux continens, est trop connu pour qu'il ne soit pas hors de toute convenance, surtout dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'en parler sous ce point de vue à nos lecteurs.

Nous n'avons eu pour but, en nous occupant ici de l'alouette, que de la ranger parmi les oiseaux qui ont pour leurs petits une sollicitude toute maternelle, et de consigner, sous ce titre, un fait observé par Buffon, et qui la rend intéressante dans cette galerie, où nous voulons trouver chez les animaux un cœur, quand nous ne pouvons y découvrir des marques d'une véritable industrie.

« L'instinct, qui porte les alouettes femelles à élever et à soigner une couvée, se déclare quelquefois de très-bonne heure, et même avant celui qui les dispose à devenir mères, et qui, dans l'ordre de la nature, devrait, ce semble, précéder. On m'avait apporté, dans le mois de mai (*c'est Buffon qui parle*), une jeune alouette qui ne mangeait pas encore seule; je la fis élever, et elle était à peine sevrée lorsqu'on m'apporta, d'un autre endroit, une couvée de trois ou quatre petits de la même espèce: elle se prit d'une affection singulière pour ces nouveaux venus, qui n'étaient pas beaucoup plus jeunes qu'elle; elle les soignait

nuit et jour, les réchauffait sous ses ailes, leur portait la nourriture avec le bec; rien n'était capable de la détourner de ses intéressantes fonctions : si on l'arrachait de dessus ces petits, elle revolait à eux dès qu'elle était libre, sans jamais songer à prendre sa volée, comme elle l'aurait pu cent fois. Son affection ne faisant que croître, elle en oublia le boire et le manger; elle ne vivait plus que de la becquée qu'on lui donnait en même temps que ses petits adoptifs, et elle mourut enfin consumée par cette espèce de passion maternelle : aucun de ces petits ne lui survécut; ils moururent tous les uns après les autres, tant ses soins leur étaient devenus nécessaires, tant ces mêmes soins étaient non seulement affectionnés, mais bien entendus.

L'OISEAU-MOUCHE.

Le plus petit de tous les oiseaux, l'oiseau-mouche n'en est pas moins industrieux : il construit un nid, chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse. Ce berceau de ses petits a la consistance d'une peau douce et épaisse, étant formé d'un coton fin, et d'une bourre soyeuse recueillie sur les fleurs. C'est la femelle qui se charge du travail; le mâle lui apporte les matériaux. On ne saurait expri-

V^e. PL. — OISEAUX.

mer avec quelle ardeur elle s'emploie à cette douce occupation, ni quels soins extrêmes elle met dans la confection de ce lit voluptueux. Elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue : elle le revêt à l'extérieur de morceaux d'écorce de gommier, seules parties solides qui entrent dans sa construction. Tout l'ouvrage, qui n'a pas le volume de la moitié d'une pêche, est tantôt suspendu à deux feuilles, tantôt au fétu qui sort du toit d'une cabane, ou encore à la branche flexible d'un oranger. Dans ce nid sont déposés deux petits œufs tout blancs, de la grosseur des petits pois, le mâle et la femelle les couvent tour à tour, et les petits éclosent le treizième jour. La mère leur donne, pour première nourriture, le suc des fleurs, en leur faisant sucer sa langue, qui en est tout emmiellée.

LE GUÊPIER.

Le nom de cet oiseau lui a été donné à cause de sa nourriture ordinaire; car, très-avide d'insectes, il choisit de préférence les guêpes et les mouches à miel : il les saisit au vol, et lui-même est attrapé en volant, par les enfans de l'île de Candie. Ils le pêchent à la ligne au milieu de l'air, se servant comme appât des mouches dont

il est le plus friand. Ils passent une épingle recourbée au milieu d'une cigale vivante, et attachent à cette épingle un long fil : la cigale n'en voltige pas moins, et le guêpier l'apercevant, fond dessus et avale l'ameçon.

Le guêpier niche au fond des trous qu'il creuse avec un bec de fer et des pieds qui sont courts et forts. Il choisit de préférence les rives sablonneuses des grands fleuves, et les côteaux dont le terrain est le moins dur. Ces trous offrent jusqu'à cinq et six pieds de profondeur, et c'est dans l'endroit le plus reculé du souterrain que la mère dépose ses œufs, sur un matelas de mousse. La profondeur du trou empêche l'oiseau de vivre dans cette retraite et d'assister à l'éducation de sa jeune famille.

LES PICS.

Cette famille d'oiseaux est extrêmement nombreuse, et chacun de ses genres renferme une quantité considérable d'espèces différentes. Les trois plus connues en Europe sont le pic-vert, le pic noir, et le pic-varié ou l'épeiche.

Le pic-vert est doué de peu d'intelligence peut-être, mais il doit à son organisation d'exé-

cuter des actes qui appartiennent à l'industrie, et qui lui feraient supposer plus d'instinct. Très-friand d'insectes, il les poursuit dans la terre, qu'il ouvre à l'aide de son bec et de ses pattes; quelquefois dans le creux des arbres, dont il enlève très-aisément d'assez gros morceaux. Mais la scène la plus intéressante de sa chasse est la manière singulière et très-adroite dont il prend les fourmis. Il se couche derrière une motte de terre, et sur la ligne que les fourmis parcourent dans leurs travaux : il avance sa langue, qu'il sort de son bec le plus possible. Lorsqu'il sent qu'elle est couverte par les insectes, il la retire soudainement, et après avoir avalé cette proie, il la replace, afin d'en attirer une autre. Lorsque le froid empêche les fourmis de se répandre dans la campagne, il cherche, il découvre une fourmilière, y fait une ouverture à l'aide de son bec, et, sur la brèche, il attend celles qui, moins timides ou moins occupées dans l'intérieur, ne manquent point de sortir.

C'est dans un arbre vermoulu que les pics font leurs nids; ils s'attachent sur la face la plus malade du tronc, et à coups de bec ils arrivent bientôt jusqu'au centre carié : puis ils vident avec leurs pattes le trou qu'ils ont pratiqué, en rejetant au dehors les copeaux et la poussière.

C'est dans cette demeure profonde, et dans laquelle une ouverture oblique ne laisse point pénétrer la lumière, que les pics-verts élèvent leurs petits.

Le pic-vert a, comme plusieurs autres animaux, différens éclats de voix pour exprimer divers sentimens, diverses dispositions de son organisme : à l'approche des pluies, il jette un cri plaintif et traîné, qui peut se rendre par la répétition fréquente de ce monosyllabe, *plieu*, et que l'on entend de très-loin dans la campagne, toujours silencieuse dans l'attente de l'orage. Au contraire, au moment de s'accoupler, lorsqu'il sent les premières atteintes de l'amour, son chant est vif, bruyant et continu : c'est le mot *tio*, répété jusqu'à trente ou quarante fois de suite, qu'il fait alors entendre. Dans son état ordinaire, lorsqu'il n'est agité par aucun besoin, par aucune inquiétude, il fait retentir les forêts de ces cris durs et aigus : *tiacacan*, *tiacacan*. C'est dans son chant le motif le plus naturel.

Les pics noirs et variés sont remarquables par l'accomplissement des mêmes actes que le pic-vert, mais ne se rencontrent point en France, comme celui-ci.

Quatre doigts épais, nerveux, tournés, deux en

avant et deux en arrière, un bec carré et presque tout semblable, par sa forme, à un coin; par son extrémité, à un ciseau, et soutenu par un cou gros et musculeux; voilà avec quels instrumens les pics parviendraient, s'ils étaient en nombre suffisant, à détruire des forêts entières.

LA FRÉGATE.

Dampier fait un récit très-curieux des combats que se livrent entre eux les *frégates* et les *fous*, qu'il nomme, les premiers *guerriers*, et les seconds *boubies*.

« La foule de ces oiseaux est si grande sur la côte d'Yucatan, dit-il, que je ne pouvais passer dans leur quartier sans être incommodé de leurs coups de bec. Une fois je les frappai, mais quelques-uns seulement s'envolèrent, et le plus grand nombre restèrent, malgré tous mes efforts pour les contraindre à prendre la fuite. Je remarquai que les guerriers et les boubies, quand ils allaient faire leur provision d'alimens, laissaient toujours des gardes auprès de leurs petits. Les *guerriers*, lorsqu'ils rencontraient une *boubie* seule, lui donnaient plusieurs forts coups de bec sur le dos, pour lui faire rendre gorge, et lorsqu'elle avait rendu un poisson ou deux, de la grosseur du poi-

gnet, les guerriers les avalaient à l'instant. Les guerriers les plus vigoureux jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer ; j'en vis un, moi-même, qui vola droit contre une boubie, et qui, d'un seul coup de bec, lui fit rendre un poisson qu'elle venait d'avaler; le guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air, avant qu'il fût tombé dans l'eau. On rencontrait un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés, qui, hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir, étaient exclus de la société ; ils étaient dispersés en divers endroits. pour y attendre apparemment l'occasion de piller. »

La frégate et le fou sont deux oiseaux pêcheurs.

LE FAUCON.

Les oiseaux, moins privilégiés que les quadrupèdes, sous le rapport de l'intelligence, exécutent toutes actions qui semblent mériter de leur part moins de combinaisons L'insecte même leur est en cela supérieur, qu'il paraît plus souvent agir par calcul, et que ses travaux produisent des résultats plus constans, plus appréciables.

Élever ses petits, leurs construire un nid avant qu'ils soient au jour, se défendre contre les attaques des oiseaux de même genre que lui, ou d'espèce différente, et par ruse se procurer les êtres dont la destruction sert à son existence, voilà en quoi consiste toute l'industrie du volatile: encore le plus grand nombre des oiseaux étant granivores ou herbivores, il n'ont point besoin de s'exercer à la chasse.

Le premier des chasseurs de cette grande classe du règne animal, est sans contredit le faucon. Il accompagne les princes dans leurs plaisirs, et l'homme, secondant ses dispositions naturelles, a pris tant de soin de son éducation et de son instruction, qu'il a érigé en *art de la fauconnerie*, les leçons qu'il lui donne, et les divers moyens qu'il emploie pour le dompter ou pour le faire agir. Le faucon sert par habitude et par besoin; ce n'est qu'à force de privations qu'il consent à faire, en faveur de son maître, l'abandon de sa liberté, et lorsqu'il se livre à ses désirs, ce n'est qu'un marché qu'il contracte, et non un joug auquel il se soumet : l'espèce reste toujours dans les anfractuosités des rochers les plus sauvages. Courageux, il ne prend point de longs détours pour surprendre sa proie. il l'attaque de front, et fond sur elle perpendiculairement. Il se jette de préférence

sur les faisans, et il s'abat de si haut, et si promptement, que ceux-ci, accablés tout-à coup par sa présence, perdent dans leur effroi jusqu'à la force de fuir. Souvent aussi il attaque le milan, et bien que ce dernier soit en état de lui résister, il lui enlève sa proie et le force à la retraite. Il y a beaucoup de faucons à Malte, à Rhodes; et comme il recherche de préférence les hautes montagnes, on les rencontre aussi dans les Alpes et dans les Pyrénées. On a remarqué que ceux qui venaient du nord étaient en général plus grands et meilleurs chasseurs.

Pour dompter le faucon, on commence par s'armer d'entraves, appellées *jets*, au bout desquelles on met un anneau qui porte le nom du maître; on y ajoute des sonnettes, précaution utile, au moyen de laquelle le fauconnier (c'est le nom du gardien-instructeur de l'oiseau) peut se remettre aisément sur sa trace, quand il lui arrive de s'écarter. Très indocile, il faut employer des moyens parfois violens pour le réduire : on l'oblige d'abord à rester perché sur le poing, et, pendant trois jours et trois nuits, on le prive de sommeil, et presque de nourriture, afin de lui faire perdre sa fierté et toute idée d'indépendance : enfin, on lui affuble quelquefois encore la tête d'une coiffe, appelée chaperon, et, privé de la

lumière, il devient plus traitable. Vaincu par le besoin, car on ne lui offre l'*appât* ou viande qui lui sert de récompense, qu'à de longs intervalles; il refuse encore d'y toucher, mais, accablé de lassitude, il finit, après une résistance opiniâtre, par céder à la main de l'homme sa tête et son bec, que l'on couvre du chaperon, sans qu'il fasse le plus petit mouvement pour s'en défendre. On juge alors qu'il est soumis, et on termine là la première leçon. Trop heureux encore le fauconnier qui n'est point obligé de plonger la tête de l'oiseau dans l'eau froide, afin de calmer sa frénésie, et de lui faire avaler de petites pelottes de filasse, pour exciter davantage l'appétit qui déjà le tourmente.

Quand l'oiseau a fait preuve de docilité, on le porte sur le gazon, dans un jardin, et c'est alors qu'on lui apprend à sauter sur le poing, quand on lui présente l'appât. On répète plusieurs jours ce second thème, et lorsqu'on est sur de ce mouvement, on lui fait connaître le *leurre*. Le leurre est un assemblage de pieds et d'ailes, qui représente aux yeux de l'oiseau la proie qu'il doit poursuivre, et c'est en y attachant la viande qui lui est destinée, que l'on parvient à l'affriander à ce simulacre. Dès qu'il est fondu dessus, et

qu'il a donné un coup de bec, quelques fauconniers ont coutume de l'ôter pour irriter ses désirs; mais ils s'exposent également à le rebuter. Le plus sûr, lorsqu'il remplit bien les exercices qu'on réclame de lui, est de le paître entièrement.

En toute éducation, il faut étudier le caractère de l'élève pour obtenir des résultats plus satisfaisans : ainsi il faut parler souvent au faucon qui fait peu d'attention à la voix; il faut laisser jeûner celui qui revient moins avidement au leurre, et couvrir du chaperon celui qui craint ce genre d'assujétissement.

Le troisième degré dans cette éducation est le vol. Il faut qu'à la voix du chasseur le faucon tourne de tel ou tel autre côté, et revienne au leurre : pour l'amener à cette habitude, on l'attache à une filière ou ficelle de quelques toises, et on lui montre le leurre à quelques pas de distance; plus tard on le laisse s'éloigner davantage et par degrés, de manière qu'à la fin il revienne vers le leurre de l'extrémité de sa filière, qui est de neuf ou dix toises environ. Lorsqu'on est sûr de ce dernier exercice, on remplace le leurre par du gibier privé : c'est le complément de l'éducation. Le faucon arrivé à ce point est

bientôt mis hors de filière et essayé en pleine campagne.

Un bon faucon doit avoir la tête ronde, le bec court et gros, le cou fort long, la cuisse longue, la jambe courte, la main large, les doigts déliés et les ongles fermes et recourbés; le plumage sans aucune tache, ou, en terme de fauconnerie, tout d'une pièce. Ainsi choisis, ils sont plus faciles à instruire, plus intelligens et plus laborieux.

LA CHOUETTE.

Moins propre à une éducation suivie, et ne pouvant même, par sa faiblesse pendant le jour, rendre à l'homme des services qui compenseraient le soin qu'il prendrait de diriger son goût pour la chasse, la chouette des églises, l'*effraie*, est fort adroite pour prendre les souris; et le chat le plus expérimenté parviendrait moins promptement à les détruire. Elle ne manque pas, lorsque des *lacets* sont tendus près de son trou, d'aller les visiter; et si le chasseur n'est en embuscade la nuit, il ne retrouve plus le lendemain matin que quelques plumes des grives et des bécasses qu'elle lui a dérobées. Elle a la précaution, très-rare chez les animaux de proie, de plumer les

oiseaux qu'elle mange, et de ne point les déchirer sans nécessité, prévoyant la faim qui doit revenir, et sentant le besoin qu'elle a de faire des provisions. Tout, dans ses resserres, est mis à profit.

LE MARTIN.

Cet oiseau, dont l'histoire offre un assez grand nombre de faits curieux, n'aurait droit à figurer ici, d'après le cadre que nous nous sommes promis de ne point franchir, que comme imitateur: dans l'état de liberté, il a coutume de s'exercer à contrefaire tous les cris des animaux qui l'environnent, et souvent avec une telle perfection, que le chasseur peut s'y méprendre. Captif, le martin imite le coq, l'oie, le canard, les petits chiens et les moutons; et, comme s'il était pénétré de cette idée qu'il remplit un rôle comique, il accompagne ces différens cris de certains gestes pleins de gentillesse, et semble rire de ses imitations.

Grand destructeur des insectes, le martin a presque reçu les honneurs d'un culte dans certaines contrées. Dans l'île de Bourbon, on les fit multiplier, à l'aide de quelques paires que le gouverneur, M. Desforges-Boucher, fit venir

des Indes, dans le dessein de les opposer aux sauterelles. Les services qu'ils rendirent d'abord furent incontestables, et le fléau qui affligeait l'île fut bientôt arrêté dans son cours. Les sauterelles mangées, les martins furent obligés, leur nombre allant sans cesse en augmentant, de quêter d'autres alimens. Ils se mirent à chercher des petits vers dans les terres nouvellement ensemencées. Les colons qui les aperçurent s'imaginèrent qu'ils en voulaient au grain, et comme on oublie d'être reconnaissant envers son libérateur, dès que le péril est passé, les martins furent déclarés nuisibles, et leur procès fut fait dans les formes. En vain leurs défenseurs soutinrent que ce n'était point le grain, mais l'insecte ennemi du grain que l'oiseau poursuivait avec avidité, et que, loin de porter préjudice aux colons, il continuait, en épluchant les terres, de se montrer leur protecteur. L'erreur s'était répandue; le jugement fut porté et mis si promptement à exécution, que deux heures après on n'eût point trouvé dans l'île une seule paire de martins.

Cette décision, si vivement sollicitée et si brusquement suivie, ne tarda pas à faire naître des regrets. Les sauterelles avaient disparu, on en revit quelques-unes, et bientôt, multipliant de

de nouveau sans obstacles, elles amenèrent le peuple, qui ne sent que l'inconvénient présent, à rappeler les martins, seuls adversaires qui pouvaient remédier aux nouveaux désastres. Quatre de ces oiseaux rentrèrent huit ans après la proscription, et furent reçus avec des transports de joie. Leur arrivée fut célébrée par des réjouissances publiques, et un peuple immense alla les recevoir au débarquement.

Une loi de l'état prononça des peines contre ceux qui détruiraient quelqu'un de ces oiseaux, et les médecins déclarèrent leur chair malsaine. Ces précautions produisirent l'effet désiré. Les martins devinrent plus nombreux que jamais, le même inconvénient reparut, et les sauterelles une fois détruites, ces oisaux se jetèrent sur les fruits et sur les pigeons, qu'ils allaient détruire au milieu du colombier. On s'affligea de nouveau, et les habitans de Bourbon, par cette fausseté de jugement qui entache toute l'humanité, extrêmes dans la vengeance qu'ils avaient exercée contre les martins, extrêmes dans la soumission avec laquelle ils les avaient reçus à leur seconde entrée, ne sentirent pas que, pour se préserver de l'un et de l'autre écueil, pour conserver leurs récoltes et se débarrasser des sauterelles, il suffisait de ne laisser les martins se

multiplier que jusqu'à un nombre convenu, de manière, que trop peu nombreux pour nuire aux colons, ils se trouvassent toujours en quantité suffisante pour détruire les sauterelles.

Le martin prend en mangeant une précaution que des douleurs, dont il garde la mémoire, lui conseillent chaque fois qu'il attaque un aliment trop indigeste. Il saisit les membres qu'il veut avaler, et les secouant fortement à l'aide de sa patte et de son bec sur un plancher ou contre une pierre, il parvient à en rompre les os et à réduire le tout en un pâte molle, dont il se nourrit alors sans danger.

Très-attaché à ses petits, le martin ne connaît aucun péril qui puisse l'éloigner d'eux. Si un chasseur les enlève, il sera obligé de le tuer, car, il les suivra jusqu'au fond de son appartement; et si la fenêtre en est ouverte, on le verra à des heures réglées, entrer avec la nourriture nécessaire à ses petits, et il faudrait qu'il fût blessé de manière à ne pouvoir plus agir, pour qu'il cessât ces intéressantes fonctions, dans lesquelles il est secondé par sa femelle. Plus gros que le merle, le martin a le bec et le pied jaunes comme lui, mais un peu plus longs. Sa tête et son cou sont noirâtres, le dessus de son corps et

de ses ailes d'un brun marron assez foncé, et son ventre blanc. La femelle pond ordinairement quatre œufs, et pond deux fois par année.

LE COQ DE BRUYÈRE.

Ce coq à queue fourchue; appelé encore *petit tétras*, par les naturalistes, se rencontre dans le nord de l'Écosse. Comme il est des oiseaux qui savent chasser, et par mille ruses se procurer leur proie, il en est d'autres innocens, et cependant pourvus de quelque adresse, mais dont tout l'instinct n'est employé qu'à la défense de leur vie. Le tétras est dans ce cas; il semble élire pour le gouverner le plus vieux, et par conséquent le plus sage de sa colonie, et s'en remettre à sa garde. C'est ce vieux coq qui dirige la troupe, et lui fait éviter avec un tact merveilleux les piéges des chasseurs.

Pour mieux faire connaître cette industrie toute particulière du vieux tétras, il nous faut dire en peu de mots les moyens mis en usage pour chasser ces oiseaux. Le tireur est caché dans une hutte, et près de ce lieu d'observation est une poupée, un tétras empaillé ou artificiel, que l'on fixe sur un bouleau, à portée du lieu que les tétras ont choisi pour leur rendez-vous d'a-

mour. Ils accourent autour de cette effigie, les mâles surtout, et se livrent des combats sanglans, pendant lesquels le chasseur a tout le loisir de les ajuster et de les abattre. On prétend que le vieux tétras, conducteur de la bande, saisit le moment où les chasseurs sont éloignés, pour détruire à coups de bec ce simulacre, et que par-là il met ses pareils en sûreté, en leur découvrant la supercherie. Quelquefois encore en Lithuanie, en Livonie et en Courlande, on les conduit vers les huttes du tireur, au moyen d'une battue que font plusieurs hommes à cheval et armés de fouets. Le bruit qu'ils font fait lever les tétras, qui, environnés ainsi par un cercle qui va toujours en se rétrécissant, finissent par être rassemblés au lieu marqué pour leur destruction. Il n'est pas rare alors que le vieux tétras, leur ayant pour ainsi dire marqué un rendez-vous où il s'abattent au plus fort de la bruyère, les contienne calmes, et couchés comme morts, malgré les nombreux coups de fouet de ceux qui les pourchassent, et les conduise loin de là, lorsque, les chevaux une fois passés, il leur a donné le signal de la volée.

Quand les tétras sont dans la saison des amours, époque à laquelle il convient de les chasser, ils se rassemblent en plus grand nombre. Les mâles se

livrent des combats terribles, et les femelles attendent à l'écart que l'issue de ces querelles sanglantes ait décidé de leur sort. Elles se livrent alors aux vainqueurs, qui, par un roulement de gosier très-éclatant, réclament le prix de leur triomphe.

LA GELINOTTE.

Cet oiseau a le plus grand rapport avec le *tétras*. Pour s'en faire une juste idée, il faut se figurer une perdrix qui, tenant le milieu entre la rouge et la grise, aurait quelque rapport, quant au plumage, avec le faisan. La gelinotte sait, avec infiniment d'adresse, se défendre contre les chasseurs, ou, pour employer un mot d'un sens plus précis, se mettre à l'abri de leurs poursuites. C'est avec un grand bruit d'ailes qu'elle part dès qu'on la fait lever; mais, comme si elle savait que le seul moyen d'éviter la mort est de se cacher à l'œil de l'homme, elle se jette dans un sapin très-touffu, à l'endroit même d'où partent les branches, et reste immobile avec une patience singulière jusqu'à ce que le chasseur ait cessé de la guetter.

Les gelinottes préfèrent les forêts aux montagnes, et c'est encore parce qu'elles y trouvent

plus de sureté contre les attaques des chasseurs et des oiseaux de proie.

LE CORBEAU.

Le corbeau a joué un très-grand rôle dans l'antiquité. Il était l'oiseau le plus fréquemment consulté lors des aruspices, et les charlatans sacrés ne manquaient pas de donner aux quarante et quelques inflexions différentes que l'on avait remarquées dans sa voix, une valeur très-diverse, mais toujours importante et très-significative. Le cri lugubre du corbeau, et son habit plus lugubre encore, étaient des titres irrécusables à l'honneur de figurer dans des conjurations.

Doué de beaucoup d'intelligence, il est capable d'attachement, et très-facile à réduire à l'état de domesticité : on l'a vu quelquefois sous la direction d'un fauconnier habile. Il peut chasser au profit d'un maître : instruit avec plus de soin encore, il peut devenir animal de défense, s'il est vrai toutefois qu'un tribun romain, Valérius, attaqué par un Gaulois d'une grandeur et d'une force démesurées, n'est parvenu à le vaincre qu'à l'aide d'un corbeau qui, pendant tout le combat, se jeta sur cet adversaire, lui frappant au visage, et le harcelant de mille manières. On fait encore

honneur à son industrie du stratagème suivant : on rapporte qu'un corbeau, voyant au fond d'un vase un peu d'eau, imagina d'y jeter de petits cailloux, jusqu'à ce que l'eau vint au niveau des rebords, et qu'il pût appaiser sa soif.

Quoique peu favorisés sous le rapport des formes et des couleurs, les corbeaux s'inspirent un amour réciproque, et restent attachés plusieurs années à la même compagne. Comme chez les tourterelles, le mâle fait des caresses différentes au commencement et à la fin de ses amours ; son chant prend un caractère particulier, et son bec s'approche de celui de sa femelle, comme pour le baiser.

Le corbeau est très-prévoyant, et les amas considérables qu'il fait de noix et de graines de toutes espèces ne doivent pas seulement servir à ses petits, mais bien à lui et à sa compagne, pendant la saison des froids. Ils amassent aussi et cachent tous les objets qui ont quelque éclat : il est probable que la manière dont ces objets frappent leur vue leur procure une sensation agréable. On ne peut expliquer autrement les vols qu'ils font de matières brillantes. A Erford, un corbeau eut la patience de porter une à une, sous une pierre et dans l'endroit le plus retiré d'un jardin,

des pièces de très-petite monnaie, dont la somme s'éleva jusqu'à six florins.

Pendant l'incubation, le corbeau veille à la sûreté de la demeure, et il n'est point d'oiseau de proie qu'il craigne d'attaquer. Il arrive parfois que le milan menaçant ses petits, il prend son essor, gagne le dessus, et que, se rabattant sur cet ennemi, il le frappe violemment de son bec : si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait pour conserver son avantage, et quelquefois ils s'élèvent si haut dans les airs, qu'on les perd de vue. Pendant la lutte les petits sont sauvés, à moins qu'un nouvel agresseur ne profite de l'absence du père.

Nous ne parlerons point ici du talent d'imitation dont les corbeaux sont doués, et de cette facilité incroyable avec laquelle ils imitent la voix humaine : il n'est personne qui n'en ait entendu quelqu'un dans nos rues faire la conversation avec les passans, et tout le monde se rappelle ce corbeau qui salua Auguste empereur. C'est au reste un résultat de l'éducation, quoique l'instinct de l'animal, et une disposition organique, favorisent les leçons qu'on a toujours besoin de lui donner.

LA PERDRIX.

Il est de remarque que plus les animaux sont ardens pendant la saison des amours, plus ils accordent de soins à leur couvée, et plus ils sont assidus et courageux, quand il s'agit de sa conservation. La perdrix offre une preuve à l'apui de cette observation, en effet, s'il est peu d'oiseaux aussi lascifs, il en est peu qui veillent avec plus de zèle auprès de leurs petits. Presque toujours on trouve dans le lit le mâle et la femelle, les ailes étendues, couvrant de leurs corps les petits, dont les têtes sortent de tous les côtés, avec des yeux très-vifs ; dans cette position intéressante, ils sont le plus souvent épargnés par le chasseur, qui, mu par son intérêt, plus encore que par sa sensibilité, ne veut pas nuire à la multiplication du gibier. Si le chien s'emporte, le mâle part le premier, et c'est d'une aile traînante qu'il prend sa volée ; il attire le chasseur sur ses traces par l'espoir d'une proie facile, et c'est en fuyant assez pour n'être point pris, mais assez peu vîte pour ne pas ôter au chasseur tout espoir, qu'il le conduit très-loin du nid, auquel il revient après de longs circuits. La femelle, pendant ce temps, a rassemblé ses petits, et les a conduits assez loin

du nid, afin de les sauver de tout danger, dans le cas où le chien, se rebutant de la poursuite du mâle, y reviendrait comme vers une capture plus facile. Il est rare cependant que le chien abandonne la chasse du mâle; car celui-ci revient sur son ennemi en battant de l'aile, quand il croit remarquer en lui du découragement; tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides !

LE BUTOR.

On trouve le butor dans tous les marais assez grands pour lui servir de retraite : on le connaît dans la plupart de nos provinces, en Angleterre, en Suisse, en Danemarck; il est assez fréquent en Suède. C'est à Montreuil-sur-Mer, et sur les côtes de Picardie, que l'on rencontre le plus sûrement le butor. Quoique voyageur, il s'y trouve par douzaines, dès que le mois de décembre est arrivé.

Il est peu d'oiseaux qui se défendent avec autant de sang-froid que lui : calme dans tous les momens, il ne court point au-devant de son ennemi; il l'attend et lui présente toujours le bout de son bec, qui est extrêmement aigu, à peu

près comme un bon tireur tient toujours la pointe de l'épée au corps. Il en résulte que le butor sait mieux rester en garde, et parer les coups qu'il ne saurait porter. Quand le chasseur l'attaque, il est obligé de le tuer ; car il se venge par des coups de bec cruels, et se débat jusqu'à la mort. Surpris par un chien, il se jette sur le dos, et se défend dans cette posture et des griffes et du bec. Le faucon le redoute, et n'ose l'attaquer que par derrière. Le butor, qui a les mouvemens plus difficiles que son adversaire, ne tarde pas à avoir le dessous dans cette lutte ; mais son courage et son désespoir font ensuite lâcher prise au vainqueur.

Dans les mois de février et de mars, les butors jettent un cri que l'on pourrait comparer à l'explosion d'un fusil de gros calibre, ou mieux encore aux sons rauques d'une contre-basse. C'est leur appel d'amour. Jamais langage amoureux ne fut moins harmonieux. C'est presque sur l'eau, et seulement soutenu par un ou deux roseaux, qu'est établi le nid du butor. La femelle couve vingt à vingt-cinq jours, et les petits, lorsqu'ils viennent d'éclore, sont très-loin encore de la perfection. Leur corps est presque entièrement nu, et leur face est hideuse. Le père et la

mère leur apportent du frai de grenouilles, des sangsues, des lézards, et, sur la fin de leur éducation physique, des tronçons d'anguille. Pendant tout le temps que le butor élève ses petits, il se sacrifie, lors du danger, à leur conservation, et il est dangereux d'approcher le nid, car il peut crever les yeux des imprudens.

LE MARTIN-PÊCHEUR.

Le plus brillant de tous les oiseaux de nos pays, le martin-pêcheur, offre une réunion très-rare des couleurs les plus vives; et le bleu qui ondoie sur les deux côtés de son corps, le rouge de feu qui couvre son ventre, feraient croire qu'il est né dans ces climats heureux où le soleil, source des couleurs les plus riches, couvre les oiseaux de pompeux habits. Au reste, il est croyable qu'il est en effet originaire d'Asie, mais son plumage semble n'avoir rien perdu, depuis qu'il produit sous un ciel moins ardent.

Le martin-pêcheur niche sur le bord des rivières, dans le trou creusé par le rat d'eau, demeure qu'il rend plus profonde, et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture, après le déblaiement.

Pour la pêche, il se place sur une branche avancée au-dessus de l'eau, et au moment ou le poisson nage à sa surface, il se laisse tomber dessus; quelquefois, plongeant après sa proie, il ne reparaît que lorsqu'il la tient à son bec. Malgré les efforts qu'elle fait pour lui échapper, il la porte sur le rivage ou dans son trou, et s'il est plus riche en provisions qu'il n'a d'appétit, il la tue en la frappant contre une pierre, afin de la conserver d'une manière plus sûre. Lorsque les eaux sont troubles, le martin-pêcheur, qui ne peut plus apercevoir le poisson de rivière, plane à quinze ou vingt pieds dans la direction des ruisseaux d'eau vive, et de cette hauteur il remarque les très-petits poissons ou les insectes qu'il descend chercher. C'est pendant les temps pluvieux qu'il a recours à son magasin, et qu'il pare sa table des provisions faites quelques jours auparavant.

Dans la Sibérie, où l'on trouve aussi le martin-pêcheur, il est l'objet des superstitions les plus ridicules. Les *Ostiaques* jettent ses plumes dans l'eau, et attachent une vertu singulière à celles qui surnagent. Ils les recueillent avec soin, les portent avec eux, et croient par-là se prémunir contre tous les accidens de la vie, bien qu'ils

n'en soient guère plus préservés que nos paysans ne le sont des morsures de la rage, lorsqu'ils portent au doigt les bagues que des bateleurs leur vendent sous le nom de *bagues de saint Hubert*.

LE SAVACOU.

Le savacou, naturel de la Guiane et du Brésil, a le plus grand rapport avec les hérons, quant à la formation de son corps et de ses habitudes. Il ne diffère de cette famille que par son bec, qui semble deux *cuillers*, se couvrant par leur face concave, et dont la face convexe présenterait des arêtes assez tranchantes pour couper. Armé de ce formidable moyen de défense, le savacou ne cherche cependant point à attaquer des animaux qui seraient infailliblement ses victimes. Il se contente de très-petits poissons, qu'il enlève avec autant de prestesse que le martin-pêcheur, et par une méthode tout-à-fait semblable à celle qu'emploie celui-ci. Il se tient à quelque élévation, et se plongeant tout-à-coup dans l'eau, dès que le poisson frappe sa vue, il reparaît l'emportant à son bec, le laisse échapper quelquefois et le ressaisit, toujours avec la même promptitude et la même facilité.

LE PÉLICAN.

Cet oiseau, l'emblême du dévouement paternel et le cachet des armoiries d'un grand nombre de maisons nobles, est trop connu pour que nous entreprenions de le décrire ; notre but d'ailleurs n'étant point de donner une histoire naturelle des animaux dont nous parlons, mais bien de consigner les faits curieux que présente à l'œil de l'observateur l'étude de leur vie, de leurs habitudes. Tantôt, ne saisissant qu'une circonstance dans toute leur existance, nous les peignons au moment de l'incubation, ou dans leur chasse, ou bien encore dans leurs plaisirs et dans leurs amours. C'est chez l'animal le résultat d'un calcul réel que d'abord nous étions convenus d'admirer; mais, peu à peu, nous complaisant dans nos rapports avec des êtres qui chaque jour nous offraient quelque spectacle intéressant et nouveau pour nous, nous avons également tenu compte de tel acte que l'animal remplit par une suite de son organisation même, et qui est aussi inhérent à sa nature que les proportions de son corps, que la couleur de son poil, de ses écailles ou des ses plumes. Il en est résulté que notre recueil est devenu la réunion de toutes les

raretés que présentent à l'observateur les êtres des différentes classes du règne animal.

Le pélican ayant onze ou douze pieds d'envergure, se soutient aisément en l'air, et se balance avec légèreté sans changer de place. Il fait servir cette faculté au profit de son appétit, et, tombant d'aplomb sur sa proie, il ne manque jamais de la saisir. Celle-ci est étourdie par la violence du choc et par la commotion des eaux qui, frappées par des ailes aussi étendues, bouillonnent et tournoient autour d'elle : en vain elle chercherait à fuir; dans l'état de faiblesse où la jette l'effroi, elle ne pourrait vaincre les tourbillons de l'eau, et resterait auprès de son ennemi, quelque effort qu'elle fit pour lui échapper : voilà comment pêche le pélican lorsqu'il est seul. En société il est plus savant chasseur, et ses manœuvres sont telles, qu'un instinct supérieur paraît y présider. Les pélicans se disposent en ligne, comme plusieurs vaisseaux de guerre, et, resserrant le cercle qu'ils ont tracé, à mesure qu'ils approchent du point du centre, ils finissent par rassembler le poisson dans un très-petit espace, et se partagent leur capture tout à leur aise.

Ils savent choisir en outre les heures du matin ou du soir, où le poisson est le plus en mouve-

ment. Quand ils ont rempli, après plusieurs tentatives de pêches presque toujours heureuses, la poche membraneuse qui forme la moitié inférieure de leur bec, poche qui est susceptible d'une extension considérable, ils vont manger, digérer et dormir sur la pointe d'un rocher.

Ce gros oiseau, malgré sa pesanteur, est susceptible d'éducation. On en a vu se promener familièrement dans la ville de Rhodes; et l'empereur Maximilien en possédait un qui, le suivant dans les combats, s'élevait au-dessus de l'armée à une si grande hauteur, que, bien qu'il eût quinze pieds du bout de l'une des ailes à l'autre, il paraissait de la grosseur d'une hirondelle.

Le pélican fréquente à certaines époques les pays froids ; il séjourne plus long-temps et plus volontiers dans les régions méridionales de notre continent et du Nouveau-Monde.

LE CORMORAN.

Le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés, dont la bec est beaucoup plus petit que celui du pélican, et le cou beaucoup moins long que celui de cet autre pêcheur. Le cormoran est si avide de pêche, qu'il semblerait, quand seul il

a fixé son séjour dans un étang, que des races entières d'oiseaux pêcheurs y auraient passé, tant il y cause de dégâts. Il est plus favorisé que le pélican et beaucoup d'autres oiseaux pêcheurs, en ce sens qu'il peut rester long-temps dans une immersion complette. Quand après un plongeon il revient avec le poisson en travers de son bec, il le jette en l'air, le recevant avec adresse, et toujours par la tête : par ce manége, il évite de prendre à contre- sens les nageoires du poisson, qui pourraient le gêner au passage.

Les sauvages du Kamtschatka sont parvenus à rendre le cormoran domestique, et il n'est pas rare de le voir pêcher à leur profit. La manière dont ils s'emparent de lui est assez singulière. Ils lui présentent un lacet au bout d'une longue gaule, et l'animal est si paresseux qu'il se contente de détourner le cou afin d'éviter le lacet, jusqu'à ce que fatigué de ce mouvement, il reste imobile. Il devient alors très-aisé de lui passer le lacet, et de le conduire partout où l'on désire.

Rarement les sauvages mangent sa chair, l'expérience leur ayant prouvé qu'elle était malsaine. Quand ils s'emparent de lui pour le tuer, c'est afin de vendre sa graisse, qui sert à l'éclairage. Dans la baie de Saldana, il est une île où ces oiseaux

sont en si grande quantité, qu'elle a pris le nom, dans les relations des voyageurs, d'*île des Cormorans*.

LE TOURNE-PIERRE.

Ce petit oiseau, qui a les pieds sans membranes, bien qu'il habite le rivage des mers, et qui ressèmble au pluvier, par son plumage noir et blanc, n'offre rien de remarquable, sinon qu'il retourne toutes les pierres qu'il rencontre, pour chercher dessous les vers dont il fait sa nourriture. Il lève et tourne avec une si grande facilité des pierres de deux ou trois livres, qu'il faut admettre qu'il n'y parvient que par une extrême adresse; car la force de son cou et le peu de volume de son corps ne sauraient l'aider dans une opération aussi pénible, et qu'il répète assez souvent.

LA GRUE.

Originaire du nord, la grue visite les pays tempérés. Dans les lieux où elle habite le plus ordinairement, et dans ceux où elle ne fait que passer, elle est toujours poursuivie par la même inquiétude. Il n'est point de nuits où elle reste sans gardes. Voyageant toujours en troupes, quelques membres de la société sont placés en sentinelles sur des lieux élevés et environnans.

Le chef (car les grues en choisissent un, au moment du départ, pour les diriger dans les combats qu'elles se livrent assez fréquemment), le chef veille la tête haute, pendant que toute la troupe a la tête cachée sous les l'aile. Nous ne saurions dire comment a lieu l'élection du chef; mais on ne peut refuser aux grues l'intelligence sociale qui les porte à se rassembler, et cette soumission au directeur du voyage qu'elles suivent avec une précision et un ordre admirables.

Naturellement disposée à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec gravité, la grue peut aisément se dresser à la danse, et des bateleurs à Rome en firent voir qui imitaient mille postures comiques.

LA CIGOGNE.

Qui nous montrera cette carte géographique avec laquelle les oiseaux voyageurs parviennent sans aucune erreur de vol au terme des plus longs voyages ? Qui nous fera entendre une seconde fois cette voix qui un jour a dit à ces hordes émigrantes : Il faudra vous rassembler à tel signe précurseur de l'hiver, attendre pour le départ que vous soyez en masses considérables, afin de résister aux courans d'air les plus violens, et de les rompre sans fatigue, en passant tour à tour sur le

premier rang par des évolutions régulières et successives, il faudra vous diriger vers tel degré, et vous rencontrerez au sein des mers, à des distances immenses du continent, un banc de sable, un rocher, sur lequel votre troupe entière pourra se reposer? Qui nous fera entendre cette voix que l'oiseau même a pu comprendre ? Ce ne sera point l'athée ; cette seule question suffirait pour l'anéantir ! Et en effet, est-ce à une nature aveugle qu'il faut rapporter des résultats aussi constans ? Sont-ce les premiers oiseaux qui ont osé s'aventurer dans les plaines de l'air, sans connaître la route qu'il fallait suivre, et sans un point de repos; qui auraient instruit leurs successeurs ? Non, ils auraient infailliblement péri dans les eaux ; et il faut reconnaître, dans les premières instructions qu'ils ont reçues pour ces lointains voyages, cette même puissance qui les avait créés, et qui, ne les ayant point faits pour les hivers, voulut, sans intervertir l'ordre des saisons nécessaires aux différentes parties du globe, les faire jouir de deux étés.

Les cigognes sont à citer d'abord parmi tous les oiseaux voyageurs. Leur départ, leur voyage, leur retour, semblent ordonnés par des lois fixes et religieusement observées. Le rendez-vous a tou-

ours lieu dans le même endroit. De tous côtés elles accourent, et dans l'espace de quelquesjours les plaines en sont blanchies. On les entend alors fréquemment *claqueter*, et, comme si elles se cherchaient, se reconnaissaient et s'inquiétaient des événemens qui leur seraient arrivés depuis leur séparation, elles vont, viennent et se rassemblent par groupes, dont les individus changent à tout instant. Les unes se tiennent à l'écart, et volent presque sans discontinuer, pendant tous ces apprêts. Quelques personnes ont regardé ces dernières comme des sentinelles qui veillent au salut de la compagnie; d'autres ont prétendu que c'étaient des mères qui, inquiètes sur le degré de force de leurs petits, novices encore pour un aussi long voyage, les exerçaient devant elles au vol rapide, au repos dans l'air, et cherchaient à se tranquilliser en les éprouvant avant de se mettre en route.

Mais le signal est donné : le plus grand silence succède à l'agitation, et toutes quittent terre au même moment, se perdent dans la nue, et avant de tenter le trajet de la Méditerranée, vont parfois se reposer aux environs d'Aix en Provence. Leur nombre est d'ailleurs si considérable, que chaque troupe, ou *vol*, comme on

l'appelle encore, est plus de trois heures à passer, sur un demi-mille environ de largeur.

Les cigognes ne connaissent donc point les rigueurs de l'hiver. Leur année est composée de deux étés, et aussi goûtent-elles deux fois les plaisirs de l'amour. Elles font une seconde fois des petits, pendant leur séjour en Égypte.

La cigogne est très-propre : jamais elle ne laisse séjourner ses ordures auprès d'elle; c'est dans un endroit écarté qu'elle a soin de les aller déposer. Mais elle est surtout remarquable par les vertus morales qui lui sont naturelles. Elle a pour ses petits un attachement extrême et de très-longue durée. Elle les porte sur ses ailes, quand ils essaient les leurs, et ne les quitte que longtemps après qu'ils ont acquis tout le développement auquel ils doivent parvenir. S'ils sont attaqués par un ennemi trop fort, et qu'elle perde l'espoir de les sauver, elle leur fait un rempart de son corps, et meurt sous les coups, ne voulant point leur survivre. Enfin on voit fréquemment de jeunes cigognes reconnaissantes de tant de soins, de bienveilance, venir apporter la nourriture à leurs parens, qui, accablés par l'âge ou par les infirmités, languissent et ont à peine la force de se traîner jusqu'au bord du nid dont ils

ne sortent plus. Il a fallu, pour que l'homme soutint ses parens dans la vieillesse, l'y contraindre par une loi. Cette loi portait chez les Grecs le nom de cet oiseau qui, spontanément et sans tribunaux, sans officiers civils, sait remplir le premier des devoirs de la nature. Les Égyptiens, frappés par le spectacle de ces qualités singulières, consacrèrent à la cigogne un temple et des autels. Cette idolâtrie pouvait au moins produire un bon exemple.

LE CANARD SAUVAGE.

C'est vers le quinze octobre, que le canard, parti des régions du nord, arrive en France par bandes peu considérables, mais qui voyagent dans un ordre extrêmement bien réglé. C'est en triangle que la troupe se dispose, de manière que celui qui est en avant, à la pointe de l'angle, fatigue beaucoup, étant obligé de rompre les courans d'air, mais si les deux qui lui succèdent éprouvent encore dans leur vol quelque difficulté, tout le reste voyage sans être contraint aux plus légers efforts. Le chef est tour à tour changé, et, chacun prenant la place laborieuse, tous partagent les fatigues de la route.

Ce n'est guère que sur la fin du jour que les

canards sauvages s'abattent dans nos marécages, après avoir pris toutefois d'étranges précautions : ils s'arrêtent à une distance assez grande du sol, et quelques éclaireurs sont chargés d'aller visiter les lieux. C'est lorsqu'ils remontent vers la troupe que rassurée sans doute par leur perquisition, on la voit descendre tout entière.

Alors même quelques-uns d'entre eux sont postés de manière à pouvoir, en cas d'attaque imprévue, donner l'éveil aux autres ; et souvent le chasseur, du plus loin qu'il les aperçoit, les voit tous, à un cri d'alarme, partir et se mettre par un vol rapide hors de toute atteinte. Le moyen le plus sûr pour ajuster le canard sauvage est de lancer dans l'endroit où il s'est abattu un canard femelle domestique. Il accourt à son cri, et souvent le tireur en abat jusqu'à cinq ou six d'un seul coup de fusil.

L'ORTOLAN.

Cet oiseau est originaire d'Italie ; mais il est tellement acclimaté dans les autres pays où on le rencontre, qu'il est difficile de déterminer aujourd'hui quelle est la contrée qui lui appartient davantage Il se fixe dans un canton lors d'une émigration, y fait des petits, y revient l'année

suivante, et finit par s'y multiplier et par en prendre pour ainsi dire possession.

On rencontre les ortolans en Allemagne, en Suède; mais ils reviennent périodiquement dans nos provinces méridionales, le plus souvent par la Picardie et jamais par la Bourgogne. Il n'y a pas un très-long-temps qu'on les vit se naturaliser en Lorraine, entre Dieuze et Mulée, endroit où, jusqu'à cette époque, on n'en avait jamais aperçu un seul.

L'ortolan, comme nous venons de le dire, est voyageur. Il arrive le plus ordinairement avec l'hirondelle et quelques jours avant les cailles. En rentrant il est un peu maigre; mais il se répand dans les vignobles, et mange tant d'insectes, qu'il ne tarde pas à reprendre du corps.

Dès les premiers jours du mois d'août, les nouveaux ortolans suivent leurs chefs, et prennent le chemin des provinces méridionales; quelques-uns des vieux seulement les accompagnent, tandis que le reste, ayant plus de force pour faire une route qui déjà leur est connue, ne partent que deux mois après, vers la fin de septembre. Ils font encore une pause avant de se mettre en route vers la Provence, et n'en sui-

vent la route avec ardeur que lorsque les froids se font sentir.

De tout temps cet oiseau fut servi sur la table du riche, et les Lucullus, à Rome, le mangeaient aussi fréquemment que la grive. Pour cela il faut qu'il soit extrêmement gras, et rarement on les trouve dans un état bien pléthorique.

C'est un régime qui produit chez les ortolans l'embonpoint nécessaire à l'art culinaire : on les enferme dans une chambre très-exactement fermée, de manière à leur ôter la conscience de la lumière du jour, que l'on remplace par des lanternes continuellement entretenues; puis on met à leur disposition du millet et de l'avoine, en quantité suffisante. Cette méthode est sûre, et l'ortolan devient si gras, qu'il ne manquerait pas d'en mourir, si l'on ne prévenait cette fin morbifique en le sacrifiant à l'avidité des gourmands. Quand on a bien choisi le moment de le tuer, il est entouré de petits pelotons de graisse d'une délicatesse exquise. Le mot *ortolan* est passé en proverbe pour exprimer un repas appétissant et délicat.

L'ortolan, moins gros que le moineau franc, a d'ailleurs avec lui plusieurs points de ressemblance.

L'HIRONDELLE.

De tous les oiseaux, l'hirondelle est celui pour lequel le vol est le plus nécesssaire; c'est pour ainsi dire son état le plus ordinaire : elle mange en volant, donne la pâture à ses petits en volant, se baigne aussi dans son vol; et il faut expliquer cette habitude constante par l'extrême facilité avec laquelle elle parcourt l'air : ce n'est point pour elle une fatigue, et elle exécute mille circuits, mille voltes par une simple inclination de l'aile, et sans un mouvement très-marqué.

Elle sent que l'air est son domaine, et on dirait qu'elle éprouve un plaisir réel à le parcourir en tous sens; ce qu'elle fait en laissant échapper un petit cri de gaîté. Quand elle donne la chasse aux insectes volans, c'est encore en décrivant dans l'air des spirales très-compliquées, puis en traçant des lignes droites brusquement interrompues. Elle suit un insecte volant, le quitte pour un second, en saisit un troisième au même moment, et son adresse est dans cette chasse de niveau avec son agilité. Elle met à défendre sa vie contre les animaux de proie, la même promptitude qu'à poursuivre elle-même son butin. C'est un cerf lancé par des chiens; au moment où on la croit prise, elle part d'un nouveau coup

d'aile et revient brusquement sur elle-même, avant que son ennemi se soit rendu compte du mouvement qui l'a sauvée d'une mort certaine.

L'hirondelle est assurément un de ces oiseaux voyageurs que l'on désigne encore sous le nom d'oiseaux de passage. Long-tems on a discuté sur cette question : *l'hirondelle émigre-t-elle* pendant l'hiver, ou se cache-t-elle dans le pays même, pour se mettre à l'abri du froid? En ce moment les naturalistes sont d'accord, et, après des discussions nombreuses et la publication de mémoires très-savans, il est reconnu que l'hirondelle émigre tous les ans. Le célèbre Laîné a été d'une opinion contraire, et l'on sent combien l'autorité d'un homme si recommandable a pu former d'opinions à ce sujet.

Lorsqu'on admettait que les hirondelles ne sortaient point du pays où elles passent la belle saison, on imaginait, afin de les soustraire aux atteintes de l'hiver, que leur corps était saisi aux premiers froids d'une sorte d'engourdissement, qui devenait complet, lorsque, pour se mettre à l'abri de la rigueur de la saison, elle se plongeaient au fond des eaux, dans la vase : il n'était pas plus difficile de supposer qu'elles en sortaient lorsque la chaleur était revenue, et c'est ce qu'on n'a pas manqué de faire. Il y eut quelques obser-

vations citées à l'appui de cette opinion, et des pêcheurs étaient présentés comme témoins du fait : ils avaient trouvé dans des lacs, et retiré au moyen d'un filet, des hirondelles qui, placées devant le feu, avaient donné tous les signes d'une véritable résurrection. L'erreur fut admise comme vérité, et accréditée elle devint bientôt un préjugé populaire. D'autres, moins hardis dans leurs hypothèses, imaginaient, ou plutôt avaient observé que chaque hiver on trouve le long des côtes et dans des roches caverneuse, des hirondelles attachées le long des murailles, dans une suspension qui semble annoncer un repos léthargique. Ils conclurent que toute la race en faisait autant, et à la place de l'immersion ou de l'émigration, ils admettaient le recèlement. Les uns et les autres étaient loin de la véritable explication, qui seule pouvait résoudre la question. Les premiers s'étaient au reste beaucoup plus mépris que les seconds, parce qu'ils prenaient un accident pour une loi de nature, et que les hirondelles qu'ils retiraient des eaux, y étaient tombées par hasard et se trouvaient dans un état d'asphixie. Les seconds avaient observé, mais toujours un cas particulier; et parce qu'il arrive que quelques hirondelles trop faibles pour chercher d'autres rivages, ou trop vieilles pour entre-

prendre des émigrations pénibles, restent dans le creux des rochers qui bordent nos côtes, il ne fallait pas prétendre de ce fait que toutes les hirondelles en faisaient autant.

L'hirondelle cherche donc une saison plus chaude sur l'autre continent : ce qui est à remarquer, c'est qu'elle sent le besoin d'un vent propice, et que tant que le souffle de celui-ci est contraire, elle se garde de se mettre en route. Il est même probable qu'à moitié de la traversée, lorsqu'elle est surprise par les vents opposés, elle fatigue, et que souvent, lorsqu'elle ne rencontre aucun vaisseau, elle est engloutie par les flots.

La cause réelle de l'émigration est le besoin de nourriture; au moins est-on porté à le juger de cette manière, quand on compare l'époque du départ de chaque famille d'oiseaux, et l'espèce d'alimens à l'aide desquels elle soutint sa vie. Les insectes ailés sont les premiers qui disparaissent, dès que l'été est fini; les oiseaux qui vivent d'insectes voltigeans quittent nos pays au jour même de cette disparition. Les insectes terrestres demeurent encore long-temps après ; ceux qui s'en nourrissent partent plus tard ; enfin, ce n'est qu'au commencement de l'hiver que ceux qui

vivent de baies et de graines se déterminent au voyage.

C'est au cap de bonne-Espérance que relâchent presque toutes les passes d'hirondelles ; il en est en cet endroit de sédentaires, mais en très-petit nombre, comme il est facile d'en juger à l'époque où cessent les émigrations.

L'OUTARDE.

Avec une force réelle et un corps d'une assez grande dimension, l'outarde est d'une incroyable pusillanimité. Elle craint tout ce qui lui est inconnu, et les animaux, même les plus innocens l'effraient autant que le chien qu'on lance à sa poursuite, et qu'elle devrait redouter davantage, comme chasseur. Il n'est point d'animal, si petit qu'il soit, qui ne puisse l'attaquer avec succès, dès qu'il entreprend de le faire. S'il la blesse, elle mourra de peur bien plutôt que des blessures. Il n'est qu'un animal que l'outarde ne craigne pas, c'est le cheval; elle vole toujours à sa rencontre ; et, sans réfléchir qu'elle trouve dans sa fiente les graines dont elle a besoin, on a supposé une sympathie entre ces deux animaux, sans penser que leur conformation et leurs habi-

tudes les éloignaient trop, pour qu'un tel rapprochement fût possible.

Quand l'outarde est poursuivie, comme elle n'a d'autre défense que la fuite, elle s'y livre tout entière; et réunissant tous ses moyens pour l'accélérer, elle parcourt plusieurs milles de suite sans s'arrêter. Les renards, au lieu de la prendre à la course, trouvent plus commode de l'attirer par la ruse jusque dans leurs pattes. Ils se couchent contre terre, et dressant leur queue, à laquelle ils cherchent à donner les inflexions naturelles au cou d'un oiseau, ils attendent l'outarde qui, croyant voir un oiseau de son espèce, ne tarde point à les joindre : alors ils se détournent brusquement et la dévorent.

En automne, les outardes se rassemblent au nombre de cinquante ou soixante, et partent pour les pays méridionaux. On trouve cet oiseau en Lybie, en Syrie, en Grèce, en Espagne, et en France dans les plaines du Poitou et de la Bretagne pouilleuse.

LE PIGEON.

Le pigeon était fier et indépendant, il est aujourd'hui domestique. Mais, s'il a perdu des avantages inappréciables, la liberté et le droit d'élire

sa demeure, il a obtenu en revanche des douceurs qui doivent plaire sans doute à un animal aussi glorieux de son plumage et aussi satisfait en apparence des soins qu'on lui donne. Son colombier est disposé convenablement à ses habitudes : il y trouve tout ce que, dans l'état sauvage, il serait obligé de construire pour la ponte, et de plus des grains en abondance.

Ce qui, plus encore que tout autre bénéfice de sa servitude, doit la faire chérir au pigeon, c'est le temps considérable qui lui reste pour sacrifier à l'amour, lorsqu'il n'a plus à chercher le soutien de sa vie, lorsqu'il est sans crainte comme sans inquiétudes. C'est aussi dans les caresses qu'il donne à sa compagne et qu'il reçoit d'elle que se passe pour lui toute l'année. Il élève ses petits, consent à couver à son tour, afin de délivrer sa femelle de ce soin, dès qu'elle en paraît fatiguée; et jamais le plus léger mouvement d'humeur, jamais une querelle ne vient troubler la paix et l'union conjugale chez ces animaux. Pourquoi tant d'accord? Parce que les plaisirs et les charges sont également répartis.

Dès le temps des Grecs on connaissait les pigeons de volière : Pline en fait mention. Il parle des curieux qui achetaient à un prix très-élevé de

baux pigeons de Campanie, et qui se plaisaient à raconter à leurs amis leur généalogie : des tours placées au-dessus du toit des maisons étaient la demeure habituelle de ces pigeons domestiques, véritables oiseaux de volière, beaucoup plus privés que ceux qui vivent dans nos colombiers.

On raconte qu'à l'époque où le tirage des loteries avait lieu à Paris, avant que la clôture des mises fût prononcée en province, des spéculateurs qui ne voulaient jouer qu'à coup sûr, mettaient sous l'aile d'un pigeon les numéros sortis, et le lançaient vers sa femelle qui se trouvait dans une des villes les plus voisines de la capitale. Un associé recevait la liste au moyen de ce messager, et faisait sa mise en conséquence.

Dans les colombiers du Caire, on avait longtemps auparavant usé du même moyen : des pigeons mâles, séparés de leurs femelles, étaient envoyés vers les villes dont on voulait avoir des nouvelles ; on les lâchait de ces villes, après les avoir fait bien manger, afin qu'ils ne s'arrêtassent point en route, et on leur attachait sous l'aile des tablettes sur lesquelles se trouvait la nouvelle demandée.

Le pigeon est en état de produire à huit ou

neuf mois d'âge ; mais il n'est en pleine ponte qu'à sa troisième année. Cette pleine ponte dure jusqu'à ce qu'il ait atteint six ou sept ans; après quoi les pontes diminuent et deviennent de plus en plus rares : c'est vers la neuvième et dixième année qu'ils arrivent à la stérilité. Quelques-uns cependant produisent quelquefois jusqu'à douze ans. La femelle couve pendant dix-sept jours en été et dix-huit jours en hiver. L'attachement de la femelle pour ses œufs est si vif, si constant, qu'elle souffre les incommodités les plus grandes, les douleurs les plus cruelles, plutôt que de les quitter. Une femelle dont le panier avait été placé trop près de la fenêtre de la volière, ne quitta sa couvée que lorsque ses petits furent éclos, bien que ses pattes gelèrent et tombèrent par l'excès du froid.

Il est une remarque assez singulière, qu'il est facile de faire en fréquentant un colombier ; c'est que le pigeon, non seulement défend ses œufs, mais ceux de ses voisins, et qu'il reste très-indifférent sur le sort des pontes qui sont sur un autre côté. Il semble que plusieurs, réunis dans une même partie de l'appartement, fassent entre eux un traité d'alliance défensive.

Les pigeons sauvages sont à ranger parmi les oiseaux voyageurs. C'est ordinairement en Afri-

que qu'ils vont passer l'hiver ; ils s'y rendent par l'Espagne.

Autant le pigeon, dans l'état de liberté, est actif et prévoyant, autant il devient paresseux en servitude. On a vu des pigeons domestiques accoutumés à recevoir de la main de l'homme une nourriture toute préparée, préférer mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance.

LA CAILLE.

La caille peut très-bien résister au froid, et cependant elle est de tous les oiseaux voyageurs celui dont les jours de départ sont réglés de la manière la plus certaine. Les cailles passent constamment à Malte vers le mois de mai et y repassent au mois de septembre, quand les vents les secondent ; car, d'un vol assez lourd, elles ont besoin d'être soutenues par des courans protecteurs, autrement elles sont contraintes à se réfugier sur les bâtimens ou à se laisser choir dans les flots. C'est en Afrique, c'est en Asie qu'elles vont chercher la chaleur. Au moment de l'émigration, les côtes de l'Archipel sont couvertes d'une quantité innombrable de ces oiseaux, et vers la fin du printemps, qui est l'époque de

leur arrivée, il en tombe une multitude si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de *Kettuno*, que, sur une étendue de terrain de quatre à cinq milles, on en a pris en un seul jour jusqu'à cent milliers. Alors les chasseurs les abandonnent à huit francs le cent, à des facteurs qui les expédient pour Rome, où elles doublent aussitôt de valeur.

En Angleterre seulement, les cailles ne font que changer d'exposition, et c'est le plus petit nombre qui se décide à quitter entièrement l'île.

LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

Depuis plus de deux mille ans, les naturalistes ont désigné cet oiseau sous les noms de bouffon, de danseur, d'histrion. Ils se sont imaginé, et nous n'oserons décider ici jusqu'à quel point leur observation a été exacte, que cette espèce de hibou a dans ses gestes toute l'afféterie d'un femme coquette, qui veut déployer ses grâces et essayer quelques pas de danse. Aristote lui a donné le nom de bateleur, et a dit de lui, qu'il contrefait ce qu'il voit faire. Pline le naturaliste regarde l'existence de cet animal comme fabuleuse, et le classe au rang des sirènes et des griffons : Buf-

fon, après avoir relevé avec soin toutes les descriptions que les anciens nous ont transmises à ce sujet, croit, et avec fondement sans doute, que la *Demoiselle de Numidie* n'est autre chose que le hibou que nous nommons le *Moyen-Duc*. En admettant ce rapprochement, on expliquera les épithètes singulières que les anciens ont données au moyen-duc, par cette trépidation continuelle à laquelle cet oiseau est sujet, comme tous ceux du même genre. Deux moyens-ducs étant placés vis-à-vis l'un de l'autre, sembleront en effet danser, se balançant, chacun tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre. Ces mouvemens bouffons appartiennent à presque tous les oiseaux de nuit, et ces récits extraordinaires se reduisent à des tournemens de cou, une contenance étonnée, des claquemens de bec, des mouvemens dans les digitations des pattes, dont une est toujours en mouvement, tantôt en avant et tantôt en arrière.

Tout le merveilleux débité sur le compte de ce hibou est venu de ce que les naturalistes, comme les voyageurs, copient souvent ce qu'a dit un prédécesseur, à défaut d'observations qui leur soient propres, et qu'ils ajoutent dans ce cas quelque fait nouveau à ceux déjà publiés, afin de passer pour avoir fait faire un pas à la science.

LE HOCCO.

Cet animal, paisible et sans défiance, est susceptible de familiarité et d'attachement. Sans peine il s'accommode avec les autres oiseaux domestiques, et il est difficile d'imaginer à la fois plus d'intelligence et plus de soumission. Pendant le jour il s'écarte de l'habitation, fait même de très-longues courses ; mais il revient le soir, heurte à la porte avec son bec pour se la faire ouvrir, et tire les domestiques par leur habit, dès qu'ils oublient de le soigner ou de lui offrir sa nourriture accoutumée. Enfin, il reconnaît son maître, éprouve pour lui un véritable attachement, et après avoir montré une vive inquiétude de son absence, il manifeste la joie la plus bruyante à son retour. Des mœurs aussi sociables, lorsque l'animal n'est point stupide, dénotent chez lui un grand fonds d'instinct. Que le dindon, qui a quelque ressemblance avec le hocco, soit doux et soumis ; il lui est impossible de se rebeller contre l'homme. Il manque de tout moyen de défense, et même il est trop lourd pour se soustraire à l'esclavage par la fuite ; mais le dindon ne peut calculer sa domesticité ; c'est un état dans lequel il est né,

dans lequel il reste sans le sentir, tandis que le hocco peut mettre en balance et son existence soumise à l'homme, et celle dont il jouirait dans la solitude des forêts. S'il se décide pour le premier genre de vie, il faut lui en savoir gré, car il a réfléchi avant de prendre un parti.

C'est dans le Brésil, au Pérou, à Cayenne, que le hocco se rencontre le plus fréquemment. De la grosseur de notre dindon, il est dans des proportions mieux calculées Son plumage est noir, et sa tête surmontée d'une huppe noire et blanche, qui ressemble au cimier d'un casque.

LA PIE.

La pie, cet oiseau domestique, le bouffon du petit peuple, que La Fontaine et le langage familier ont appelée *Margot*, est habile à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. Comme le corbeau, elle est très-portée au vol et fait de nombreuses provisions, ayant soin de séparer dans ses magasins, et les alimens et les objets qu'elle a pris pour ses plaisirs, comme les métaux travaillés, les géodes, et tout ce qui brille aux yeux. Le théâtre a tiré parti d'un fait qui eut pour motif cette singulière habitude, et un drame en musique, représenté à la porte Saint-

Martin, a rendu populaire le procès célèbre de la *Pie voleuse*.

Le travail auquel se livre la pie pour attacher son nid au sommet des plus hauts arbres, et le soin avec lequel elle le construit, méritent d'être remarqués. Aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée : puis elle le recouvre d'une enveloppe extérieure, fermée à claire-voie par de petites branches pourvues d'épines, et ce n'est que du côté le mieux défendu par les localités, du côté où l'accès est le moins facile, qu'elle réserve une ouverture, assez petite encore pour qu'elle ne puisse y passer qu'avec difficulté. Tout le travail offre un diamètre de deux pieds environ, tandis que le nid proprement dit, la partie sur laquelle les petits reposent, le matelas enfin, n'a que six pouces de diamètre. Rien n'est plus moëlleux, ni plus chaud que ce coussin orbiculaire, formé de la laine des quadrupèdes et du duvet de plusieurs graines. Toute cette construction cependant se fait en un seul jour, et à peine si le mâle et la femelle, tant ils mettent d'ardeur et d'ordre dans cette occupation, ont besoin le jour suivant d'y ajouter quelque chose. Si ce nid est dérangé, de suite ils en construisent un second; si quelque pierre lancée par la main de

l'homme porte encore dommage à celui-ci, ils s'établissent dans un troisième. Ils transportent leurs œufs de l'ancienne demeure dans la nouvelle, entre leurs doigts, ou, comme l'assure Pline, sur leur cou; les ayant attachés avec un corps gommeux et en poids égal, aux deux extrémités d'une bûchette, ils passent la tête dessous celle-ci et l'enlèvent dans un parfait équilibre. Tant de précautions ne sauraient calmer la pie et rendre sa tendresse confiante. Elle est sans cesse au guet, et le moindre bruit, la chute d'une feuille, éveille ses soupçons et la remplit de crainte. Si une corneille approche de son nid, elle vole à sa rencontre, en poussant de grands cris, et la harcelle jusqu'à ce qu'elle prenne une autre route. Si l'homme passe au pied de l'arbre où séjourne sa couvée, elle suit tous ses mouvemens; et même on raconte à cette occasion un fait prouvé par des remarques nombreuses, et qui n'est point sans intérêt : une pie qui voit entrer un homme dans une hutte construite au pied de l'arbre où est son nid, se pose sur une branche voisine de celle qui porte ses petits, et ne retourne auprès d'eux que lorsqu'elle a vu l'homme sortir de la hutte. Si on a voulu la tromper en entrant deux dans la cabane, tandis qu'un seul en est sorti, elle s'en aperçoit très-

bien, et ne rentre elle-même que lorsqu'elle a vu sortir et s'éloigner le second; il en est de même pour trois, pour quatre et même pour cinq, et ce n'est que lorsqu'ils sont six, que le sixième peut à son insu ne pas sortir : l'appréhension nette du coup-d'œil de l'homme ne s'étend pas beaucoup plus loin; à moins d'une réflexion qui le porte à prendre note exacte du nombre de ses ennemis, il oublierait également le sixième, si d'ailleurs il ne les avait aperçus qu'à une certaine distance.

La pie domestique met beaucoup d'amour-propre à bien répéter les leçons qu'on lui donne, et on en a vu mourir de dépit lorsque leur langue se refusait à la prononciation d'un mot nouveau.

Plutarque rapporte qu'une pie, très-causeuse, ayant entendu les fanfares d'un corps de cavalerie, devint muette au même instant, et que ce ne fut que quelques jours après, qu'elle répéta au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, les airs joués par les trompettes, avec une parfaite ressemblance dans les tons, et dans les différentes modulations, que pendant le temps de son mutisme elle avait sans doute repassés dans sa mémoire.

LE JACARINI.

Observé par Sonnini, à la Guiane, le jacarini, qui se tient ordinairement sur l'arbre qui produit le café, a offert un phénomène assez singulier, et qui semblerait lui mériter beaucoup plus justement le surnom de *bateleur* qu'à la demoiselle de Numidie. Cet oiseau s'élève au-dessus de la branche sur laquelle il s'est d'abord perché, puis, ne faisant aucun mouvement, il se laisse tomber d'un ou deux pieds de haut, jusqu'à ce qu'il la rencontre. Il vole de nouveau, toujours dans une direction verticale, ploie ses ailes, retombe, s'accroche à la branche, et recommence ces sauts, qu'il accompagne d'un petit cri de plaisir, jusqu'à ce que sa femelle, à laquelle il semble donner le spectacle, vienne le joindre, après l'avoir long-temps encouragé par sa présence, et l'arrache à cet exercice par ses agaceries et ses caresses.

L'OISEAU SILENCIEUX.

Toujours seul, au fond des bois les plus déserts, cet oiseau est sans ramage, et on ne l'a même jamais entendu pousser un cri. Nous ne connaissons aucun fait qui puisse faire soupçon-

VI.e PL. — OVIPARES, SERPENS ET INSECTES.

ner en lui quelque instinct; mais nous sommes portés à lui en supposer beaucoup, regardant cet extrême silence comme une preuve de réflexion, comme une prédisposition à la sagesse. Voilà sans doute une idée bizarre, mais dont quelques-uns de nos lecteurs pourront tirer, pour leur conduite, un conseil utile.

LE ROSSIGNOL.

Ce chantre des bois, répandu dans presque toute l'Europe, est certainement le premier des musiciens qu'ait formé la simple nature. L'homme, l'homme seul produit des effets plus variés avec le secours de l'art; mais le roi des animaux, cet être de prédilection, aidé même de toutes ses méthodes, n'a pu parvenir à rendre le chant du rossignol, à le noter; et, bien que toutes les parties des concerts de cet oiseau se tiennent par des transitions, par des liaisons admirables, il n'en a fait sur la flûte qu'un tout discordant, et bien éloigné du chant naturel. Nous nous bornerons à transcrire le passage suivant, dans lequel M. de Montbeilliard, en rendant compte des sensations que lui a fait éprouver le chant du rossignol, se montre aussi habile écrivain qu'observateur fidèle.

« Il n'est point d'homme bien organisé à qui le nom de cet oiseau ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps, où le ciel étant serein l'air calme, toute la nature en silence, et pour ainsi dire attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol ; les alouettes, le serein, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement ; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens : il réussit dans tous les genres ; il rend toutes les expressions ; il saisit tous les caractères ; et, de plus,

il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Le coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par dégrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatans, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force, et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs, cadencés avec mollesse; sons filés sans art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrans; vrais soupirs d'amour et de volupté, qui semblent sortir du cœur, et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à sa compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres

phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

» Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si puissamment aux grands effets ; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles ; bientôt on entend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suiveront. »

L'IBIS.

L'homme a besoin de dieux qu'il puisse voir, mais de dieux qui ne parlent pas. Si on ne lui offre qu'une pure essence, un être existant, sans doute ; mais, à cause de l'éloignement où il est de lui, seulement intellectuel pour son esprit ; il

refuse de s'occuper d'une idée abstraite. Un dieu qui parlerait, et ne serait qu'un dieu comme tous ceux qu'il a tour à tour adorés de convention, ne tarderait pas, par la faiblesse attachée à l'humanité, à tomber dans quelque erreur, et à se démasquer lui-même : il faut à l'homme, pour lui représenter Dieu, pour qu'il ait un motif de culte, des statues, des oignons, des animaux des dieux enfin qu'il voie, et qui ne puissent communiquer avec lui.

C'est dans cette nécessité qu'il faut chercher le motif de l'doration dont l'ibis a été l'objet, chez les Égyptiens ; et si l'on veut remonter jusqu'aux causes qui ont fait choisir cet oiseau de préférence à tout autre, il faut se reporter à ce temps dont parle Hérodote : *où des essaims de petits serpens venimeux, sortis des marais, avaient envahi une partie de l'Égypte, fléau que la chaleur du climat rendait indestructible, en aidant la fécondation, et qui eût infailliblement causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à sa rencontre pour en délivrer la terre.* Trop rare sont encore les superstitions ridicules qui, comme celle-ci, ont pour origine la reconnaissance. L'erreur est plus pardonnable, quand elle a pour motif une vertu.

On retrouve l'ibis dans tous les monumens de

l'Égypte : c'est la figure nécessaire de toutes les phrases hiéroglyfiques. Les ibis étaient sacrés, inviolables ; et l'Égyptien coupable d'attentat contre la vie d'un ibis, était puni de mort à l'instant même.

Aujourd'hui l'ibis, bien déchu de sa gloire passée, sert d'ornement à la boutique de quelques-uns de nos apothicaires, et c'est comme inventeur du clystère qu'il tient cette place honorable. Des historiens dignes de croyance ont assuré que cet oiseau, dont le bec est extrêmement long, l'emplit d'eau, ainsi qu'une partie de son arrière-bec, et qu'en ayant introduit l'extrémité pointue dans le *rectum*, il y chasse cette eau, qu'il prend de préférence salée, au moyen d'une très-forte expiration. L'ibis répète cette opération de pharmacie toutes les fois qu'il a mangé quelque substance d'une digestion difficile.

DES OVIPARES
ET DES SERPENS.

Les quadrupèdes rangés sous cette dénomination produisent leurs petits comme les oiseaux, en pondant; et ces œufs, bien que différens de ceux des oiseaux, par la mollesse ordinaire de leur enveloppe, en ont la forme, et ne produisent l'animal dont ils renferment le fœtus que quelque temps après la ponte. De là est venu le nom d'ovipares, qui vient des deux mots latins *parere*, enfanter, et *ova*, œufs.

Cette classe d'animaux nous a fourni peu d'exemples remarquables du genre de ceux que nous rassemblons ici, et cela tient à ce que la plupart ont une circulation lente, froide, qui leur interdit un grand nombre d'actes permis aux autres quadrupèdes. Ils offrent bien les mêmes sens que l'on remarque chez les animaux que nous avons déjà observés, mais la vue est chez eux en un degré si faible de perfectionnement, que leur intelligence n'a pu être que très-bornée.

Quelques ovipares habitent des endroits secs, élevés; mais le plus grand nombre s'établit sur le bord des eaux et au fond de cavernes humides.

Ils peuvent rester très-long-temps sans prendre de nourriture, et le crocodile a vécu une année entière sans manger. Comme les animaux maître de leur appétit, ils sont pendant l'hiver dans un état d'engourdissement dont la chaleur peut seule les faire revenir.

L'animal qui a une vie lente en use moins vite les ressorts : les ovipares vivent très-long-temps.

Les serpens, les reptiles ont avec les quadrupèdes ovipares les plus grands rapports. La vie, chez quelques-uns d'entre eux, paraît cependant plus active. Une différence remarquable les a fait ranger d'ailleurs dans une division séparée, c'est l'absence des pattes et la faculté de se diriger par l'application les uns sur les autres, et le déploiement successif des anneaux qui composent leur corps.

Les serpens, moins actifs que les animaux des premières classes, pourvus de sens moins étendus et moins parfaits ont aussi moins d'intelligence et moins d'industrie.

LA CAOUANE.

Cette espèce de tortue marine est remarquable

par un corps ovalaire et trois rangées d'écailles, dont celles moyennes sont plus relevées en bosse, et qui toutes sont environnées de dentelures très-aigües. Sa couleur est d'un jaune brillant parsemé de taches noires, et ses pieds, très-allongés, ressemblent à des nageoires, tant ils sont garnis de membranes.

La caouane, plus forte que les autres tortues, a l'air plus fier, plus belliqueux, et paraît aussi plus vorace. Elle a besoin d'une nourriture plus substancielles que les plantes marines; et ce besoin la rend industrieuse, et la porte à mettre en œuvre mille moyens pour attaquer avec avantage des animaux beaucoup plus forts qu'elle. Elle va jusqu'à détruire le crocodile, et la ruse dont elle se sert pour le combattre avec supériorité est très-ingénieuse : elle l'attend dans les chemins creux, situés le long du rivage, et dans lesquels il ne peut se retourner, dès qu'il s'y trouve engagé. Elle le prend alors par derrière, et n'ayant plus à redouter ses terribles mâchoires, elle lui dévore une partie de la queue pour son premier repas.

La caouane a presque autant de courage que d'adresse; et quand elle est attaquée elle mord

avec opiniâtreté ; et se débat sans calculer la force de son ennemi, ni les pertes qui peuvent en résulter pour elle. L'homme appelle sa bravoure méchanceté, et ce n'est pas la première fois que, jugeant toujours relativement à ses goûts et à ses besoins, il a qualifié d'une expression injurieuse une légitime défense. Il est le roi du globe, mais bien souvent ce roi est un tyran.

LA TORTUE BOURBEUSE.

Cette espèce, qui naît, habite et meurt dans les eaux douces, plus petite que tous les autres genres de la même famille, a l'aspect d'un lézard qui serait couvert d'un bouclier écailleux.

On la trouve non seulement dans les climats tempérés et chauds de l'Europe, mais encore en Asie, au Japon, dans les grandes-Indes, etc. Elle passe à terre une partie de l'été, et presque toute l'automne, dans une fosse ou trou qu'elle a eu soin de creuser, avant d'être absorbée par cet état de torpeur, qui bientôt va s'emparer d'elle. Au printemps elle change d'asile, et passe tout le temps dans l'eau, à la surface de laquelle elle s'étend, dès que le soleil vient l'échauffer de ses rayons.

Dans les jardins elle peut devenir domestique, et rendre les plus grands services au propriétaire; car, sans lui faire payer ses soins par le moindre dégât, elle fait la chasse à tous les insectes, et surtout au limaçon. Son voisinage ne devient nuisible qu'à celui qui possède des étangs, qu'elle ne tarde pas à dépeupler entièrement. Son adresse est grande pour atteindre le poisson, et ne se laissant pas effrayer par sa grosseur, elle supplée à la force par la ruse : elle plonge et remonte sous le milieu du ventre du poisson qu'elle veut immoler à son appétit. Elle lui ouvre le côté par une morsure cruelle, et ne l'abandonne que lorsqu'il a perdu une assez grande quantité de sang pour ne pouvoir plus lui résister : alors elle l'entraîne au fond des eaux, et, dans son avidité elle n'épargne que les arrêtes.

Une espèce de la même famille, qui n'habite que la terre, et pour laquelle le poids de l'écaille doit être plus sensible, puisqu'il n'est point allégé par l'eau, c'est la tortue grecque ou tortue terrestre, que l'on rencontre fréquemment sur le sol de la Grèce, et qui se trouve également dans quelques contrées tempérées de l'Europe. Sans industrie, et n'ayant d'intelligence que la somme accordée aux tortues en général, elle a offert, mise en expérience par Rédi, un fait assez

remarquable pour que nous ne le passions pas sous silence. Ce savant naturaliste ouvrit le crâne d'une tortue grecque, et enleva toute la masse cérébrale, ayant même eu soin d'essuyer l'intérieur des os. Les yeux de la tortue s'éteignirent dès que l'opération fut achevée, et sa marche devint incertaine; mais sa vie ne fut pas anéantie sur-le-champ, et ce ne fut que six mois après qu'elle mourut. On peut juger si un animal à l'existence duquel le cerveau peut demeurer étranger, est capable de beaucoup d'intelligence.

LE CROCODILE.

Il est à remarquer que plus l'animal semble destiné à habiter le voisinage des eaux, plus il a de grandes dimensions; comme si la nature n'avait accordé un corps lourd et difficile à porter qu'aux individus qui devaient soutenir, par la force élastique de l'eau, une portion de leur masse.

Le crocodile est un des grands modèles de la création, et tout paraît avoir été disposé chez lui pour le rendre redoutable aux autres espèces. Il a la gueule ouverte jusqu'aux oreilles, et ses mâchoires, qui ont quelquefois plusieurs pieds

de longueur, et qui contiennent soixante et quelques dents aiguës, la plupart incisives, sont surtout propres à servir ses appétits gloutons. Tout, jusqu'à sa vue, peut terrasser son ennemi : en effet, dépourvu de lèvres, il a toujours l'air de lui montrer son terrible ratelier, et de menacer sa vie. Une armure impénétrable suffit à la défense de cet animal, déjà si bien armé pour l'attaque.

C'est dans l'éducation de ses petits et le soin que réclament ses œufs, que le crocodile développe quelque industrie. Quand la femelle prévoit l'époque de sa ponte, elle prépare, assez près des eaux qu'elle habite, un petit terrain élevé et creux dans son milieu : c'est dans ce creux qu'elle dépose sa ponte, après avoir eu soin de le garnir de feuilles et de débris de plantes. Ce travail a lieu en avril, et il est à remarquer, comme une bizarrerie assez singulière, que l'œuf qui doit contenir un animal de forme presque gigantesque n'est pas plus volumineux qu'un œuf de poule. Les petits crocodiles sont repliés sur eux-mêmes, tant qu'ils restent sous cette enveloppe, et ils n'ont que cinq ou six pouces quand ils s'en débarrassent. A peine éclos, les petits courent se jeter dans l'eau, où ils trouvent plus d'alimens et un refuge contre les chasseurs

Aussi rusé que cruel, le crocodile, las d'attendre dans une immobilité parfaite, que les courans lui apportent quelque proie, se décide souvent à l'aller chercher ; alors il attaque les beliers, les taureaux, enfin de préférence les animaux les plus grands. Il plonge, et nage entre deux eaux, il vient surprendre l'animal en dessous et lui ouvre les entrailles, ou parfois encore il le saisit par les jambes, se met à nager avec une vitesse extrême, et l'entraîne au milieu de l'eau, où il parvient aisément à le noyer.

On a vu des crocodiles se dresser contre de petits bâtimens, et pénétrant la nuit sur des canots dont les marins étaient endormis, les mettre tous à mort, et en faire un seul repas, après les avoir coupés par morceaux.

LE LÉZARD GRIS.

Nous avons avancé en principe, et c'est, nous le croyons au moins, une idée vraie, que plus l'animal est sociable, plus il a d'intelligence. Sa sociabilité nous a paru une preuve morale et irrécusable de la perfection de ses facultés intellectuelles. C'est en continuant d'envisager les animaux d'après cette donnée, que nous classons ici le lézard gris, le plus innocent de tous,

celui que ses inclinations ont fait surnommer l'ami de l'homme. Il lui rend caresse pour caresse, et le lèche avec sa petite langue, dès qu'il en reçoit un bon office. D'ailleurs son organisation très-faible ne lui permet pas de fournir une preuve physique de cette intelligence, qui lui a été probablement départie avec une grande munificence.

LE CRAPAUD.

Cet animal immonde, depuis si long-temps l'objet de notre dégoût, et qui mérite à plus d'un titre cette constante réprobation, n'est point aussi dangereux que le pense le vulgaire, et même il observe dans sa vie intérieure des convenances de société qui pourraient le relever à nos yeux, si sa masse sale et informe ne nous le rendait point irrévocablement odieux. Quelques variétés sont éminemment venimeuses, et voilà qui a suffi pour que l'anathème fût prononcé contre la race entière : la prudence le veut ainsi

Cet animal, qui ne sort de sa demeure obscure et humide que pendant la nuit, n'est cependant point incapable d'une éducation en quelque sorte domestique; et c'est, comme nous l'avons observé plusieurs fois, une présomption favorable en

faveur de l'intelligence de l'animal, que cette soumission aux volontés de l'homme.

On cite l'exemple d'un crapaud qui a vécu trente-six ans dans la maison où il avait été élevé. « Il n'y avait point acquis cette sorte d'affection que l'on remarque dans quelques espèces d'animaux domestiques, et qui était trop incompatible avec son organisation et ses mœurs ; mais il y était devenu familier. La lumière des bougies avait été pendant long-temps pour lui le signal du moment où il allait recevoir sa nourriture ; aussi, non seulement il la voyait sans crainte, mais même il la recherchait. Il était déjà très-gros lorsqu'il fut remarqué pour la première fois ; il habitait sous un escalier qui était devant la porte de la maison ; il paraissait tous les soirs au moment où il apercevait de la lumière, et levait les yeux, comme s'il eût attendu qu'on le prît et qu'on le portât sur une table, où il trouvait des insectes, des cloportes, et surtout de petits vers qu'il préférait, peut-être à cause de leur agitation continuelle; il fixait sa proie, il lançait sa langue avec rapidité, et les insectes ou les vers y demeuraient attachés, à cause de l'humeur visqueuse dont l'extrémité de cette langue est enduite.

» Comme on ne lui avait jamais fait de mal,

il ne s'irritait point lorsqu'on le touchait ; il devint l'objet d'une curiosité générale, et les dames même demandèrent à voir le crapaud familier.

» Il vécut plus de trente-six ans dans cette espèce de domesticité ; et il aurait vécu plus de temps peut-être, si un corbeau, apprivoisé comme lui, ne l'eût attaqué à l'entrée de son trou, et ne lui eût crevé un œil, malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver. Il ne put plus attraper sa proie avec la même facilité, parce qu'il ne pouvait juger avec la même justesse de sa véritable place : aussi, au bout d'un an, périt-il de langueur. »

Des observations faites sur ce crapaud domestique, sembleraient prouver qu'on a de beaucoup exagéré ce qui a été dit sur leurs goût sales, et sur leur méchanceté.

LA COULEUVRE.

Fort innocente, la couleuvre est souvent victime de sa ressemblance avec le serpent. La couleuvre devient très familière, et il n'est pas sans exemple d'en avoir vu qui suivaient leurs maîtres, paraissaient les chérir, et reconnaître jusqu'à leur manière de rire et de tousser. On en vit

suivre le bateau dans lequel le maître était porté, et aujourd'hui, dans la Sardaigne, c'est l'élève le plus aimé de toutes les maisons, et l'animal de prédilection de toutes les dames.

LE BOIGA.

Le boiga est un des serpens les plus minces, par rapport à sa longueur : à peine ceux que nous possédons dans la collection du Muséum d'histoire naturelle ont-ils, sur une longeur de plus de trois pieds, quelques lignes de diamètre. C'est une aiguille extrêmement déliée. A ces proportions très-sveltes, les boigas joignent une grande richesse de parure, aussi rien n'est-il plus curieux que de les voir s'élancer avec rapidité, s'entortiller autour d'un tronc, monter, descendre, et faire briller en un clin-d'œil, sur les rameaux des arbres qu'ils ont choisis pour leur demeure, l'azur et l'or de leurs écailles.

Ce serpent se tient en embuscade et caché sous les feuilles. Il y attend les oiseaux qu'il attire par un petit sifflement qu'ils prennent pour le chant mal prononcé de quelqu'un des leurs. Ainsi que les grands serpens, il se roule sur sa proie après l'avoir sacrifiée, et l'entortille de ses nombreux anneaux. Il l'allonge en la comprimant, précau-

tion indispensable, sans laquelle il lui serait impossible de l'avaler. Plusieurs serpens remédient, par ce même procédé, à l'étroitesse de leur gosier.

LE DEVIN.

Le devin tient la même place parmi les serpens, que le lion parmi les quadrupèdes, que l'aigle parmi les oiseaux. Sa forme gigantesque, sa force, en rapport avec ses proportions démesurées, lui assurent une domination à laquelle l'homme seul ose s'opposer : Il habite les plaines sablonneuses de l'Afrique, et il est probable que cet énorme reptile, contre lequel l'armée romaine se vit contrainte d'établir un siége, n'était autre qu'un devin. Ce serpent énorme n'est pas moins à distinguer par sa force prodigieuse que par la beauté de ses écailles, et la richesse et la variété de leurs couleurs. Au reste, sa robe est différente, selon son âge et son sexe. Sa longueur est quelquefois de trente pieds. Tant de propriétés imposantes, rassemblées dans le même individu, ont inpiré à plusieurs peuplades sauvages des idées de dévotion qui naissent plus souvent de l'effroi que de l'amour inspiré par l'objet du culte, et aujourd'hui il est encore au Mexique des préjugés populaires qui font du

devin un agent surnaturel, un ministre des vengeances célestes. A une époque antérieure, des victimes humaines lui furent sacrifiées, et des prêtres barbares, la hache à la main, abattaient la tête de leurs semblables devant les autels du serpent.

Quand ce monstrueux reptile est poussé par la faim, il serait impossible de l'attaquer avec le fer, et on ne parvient à l'arrêter dans sa marche qu'en incendiant toute la campagne. Les hautes herbes desséchées et les broussailles s'enflamment, et le devin, poussant un sifflement affreux, a bientôt regagné la solitude du désert.

Le devin fait preuve d'une rare intelligence, en appréciant d'une manière exacte la force de la proie qu'il veut immoler : aussi, lorsqu'il la croit redoutable, n'approche-t-il point par degrés; il se précipite dessus de très-loin, et, par quelques replis, l'entortille et l'étouffe. On entend, lorsqu'il les saisit de la sorte, craquer les os de ses victimes.

Cependant l'homme aborde ce monstre, pendant qu'une digestion laborieuse le tient dans un état de torpeur, et lui passe au cou le lac qui doit l'étrangler

DES POISSONS.

Nous n'essaierons pas de déterminer quelles différences existent entre la circulation du sang, chez les poissons et chez les animaux qui occupent la terre et l'air ; nous ne tiendrons pas compte des empêchemens qui doivent résulter pour leur industrie, du lieu même qu'ils habitent, de l'absence presque générale de membres qui puissent saisir, et nous nous contenterons, sans entrer dans tous ces détails, qui nous conduiraient à des raisonnemens de physiologie et de physique bien trop au-dessus du genre de cet ouvrage, de faire admirer combien le Créateur est au-dessus de ses œuvres, et comment, par les moyens les plus simples, il remédie aux obstacles qui seraient insurmontables, s'ils étaient opposés à l'homme.

Des masses considérables d'eau semblaient devoir se pétrifier, et porter dans tout le globe la désolation et la mort. L'agitation des vagues, et un peu de sel, a remédié à cette cause effrayante de destruction.

Mais cette masse d'eau salée, quelque préparation que l'homme lui fasse subir, ne peut lui servir de boisson ; c'était donc une quantité d'eau qui fût restée stérile, un espace considérable, plus de la moitié du globe sacrifiée. Dieu créa les poissons ; et par un mystère qu'il appartient à lui seul de concevoir, ces habitans de l'eau salée, qui nagent sans cesse au milieu de ses flots, qui l'avalent et la rejettent continuellement, n'ont aucune des propriétés délétères de cette eau marine, et leur chair devient un des mets les plus délicats.

Assurément si les grands poissons avaient fréquenté nos côtes, ils auraient détruit, effrayé ceux qui servent à nous nourrir. Le Créateur, pourvoyant aux besoins de l'homme avec une sollicitude toujours active, voulut que ces monstres marins n'osassent point approcher des côtes, dans la peur d'y échouer, et, par cette conséquence de leur force, il les exila dans la haute mer, où ils ne gênent en rien ni notre pêche ni nos repas.

LA MOULE, LA SOLE, etc.

Les poissons ont peut-être beaucoup moins d'instinct que les animaux des autres classes,

ou pour mieux dire, ils sont tellement éloignés de nous par une organisation toute différente de la nôtre, que nous ne saurions les observer avec succès, les comprendre dans leurs relations entre eux, et que l'insuffisance de nos moyens d'observation nous les fait accuser eux-mêmes d'insuffisance ; car il est à remarquer que l'homme n'admet jamais l'existence des choses auxquelles il ne peut atteindre : c'est une des preuves les plus convaincantes qu'il puisse donner de son amour-propre.

Au reste, les poissons émigrent à diverses époques ; le départ se fait au jour fixé, et avec ordre : il est probable que ses rassemblemens ne sont pas produits par le hasard, et qu'ils sont réglés par des décisions prises en commun, et ponctuellement suivies.

Les poissons sont d'ailleurs presque tous guerriers, ce qui suppose encore un calcul et une certaine industrie.

La moule se tient en embuscade sur le gravier : elle entr'ouvre ses écailles, et dès qu'un petit crabe, qui ne connaît pas le danger, s'avise d'y entrer, elle les referme avec une telle précipitation qu'il y reste prisonnier. L'huître a les mêmes moyens physiques à sa dispositions, et se sert de la même ruse.

La sole, conduite par le même besoin, l'appétit, se tient dans une eau bourbeuse et grisâtre comme sa peau, et, évitant par ce rapprochement de couleur, d'être aperçue par les gros poissons, elles les observe sans courir aucun danger. Elle épie leurs différens tours, et s'assure du lieu où leur femelle a déposé ses œufs : puis elle attend que les mâles soient venus les féconder, en les couvrant de leur laite. Alors elle les juge plus délicats et plus nourrissans ; elle se met en route, va les retirer du trou où ils avaient été soigneusement déposés, et fait un repas succulent, qui lui donne bientôt à elle-même une graisse et une saveur parfaites.

Nous ne voyons si souvent le merlan sur nos côtes, que parce qu'il s'y réfugie, pour échapper à la chasse que lui donne la morue.

Les petites soles, à leur tour, servent de nourriture aux salicoques, aux crevettes, et, depuis les plus gros animaux jusqu'aux plus petits, tout est en action, tout est en guerre. Ce ne sont que ruses, fuites, détours et violences.

Il semblerait, en voyant ainsi tous les poissons s'entre-détruire, s'entre-manger, qu'au bout de quelque temps les espèces devraient disparaître ; mais les ouvrages de Dieu sont impérissables, et

tous les cas ont été prévus de manière qu'aucun n'est resté possible, qui aurait contrarié la marche de l'univers et les combinaisons du grand œuvre de la création.

Pour que l'espèce des poissons fût à l'abri de la destruction, le ciel accorda à tel poisson la force, et à tel autre la légèreté, à un troisième la prévoyance du danger et la conscience de sa faiblesse. Il voulut que leur fécondité surpassât leur ardeur naturelle à se dévorer, et que la cause de reproduction l'emportât sur toutes celles qui devaient détruire.

Sur une seule morue, après avoir compté combien un gros pesant d'œufs, pouvait en contenir, après avoir pesé toute la masse des œufs, et multiplié le nombre de gros par le nombre d'œufs contenus dans un gros, il résulta de l'opération que la morue portait neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs. Après un tel calcul, on n'admet plus que la destruction des poissons soit possible.

L'ERMITE.

Cet ermite est un parasite éhonté, qui, bien qu'il ait reçu de la nature une écaille pour se mettre à l'abri des chocs étrangers et du mauvais

temps, va sans cesse habiter chez les autres ; c'est un paresseux qui a été pourvu de bras, et qui, pouvant vivre honnêtement, ne cherche qu'à subsister par les vols et les ruses les plus condamnables.

Il est armé de pinces, et il s'en sert pour disputer la coquille qu'il veut habiter à son véritable propriétaire, ou au premier occupant qui s'en serait emparé avant lui. Dès qu'il acquiert un peu de développement, il s'y trouve trop à l'étroit, et abandonne cette première demeure pour aller en chercher une autre plus vaste, sur laquelle ses droits ne sont pas mieux fondés, et qu'il acquiert de la même manière, avec aussi peu de formes, aussi peu de justice.

LE NAUTILE.

Ce coquillage est d'une forme trop bien calculée, les mouvemens du petit animal qui l'habite sont trop bien réglés, trop bien mesurés, pour qu'il ne mérite pas, quoique le seul de sa classe, d'être au moins cité en cet ouvrage. Cette coquille est d'une seule pièce : c'est un bateau naturel, avec une véritable quille, dont la poupe se relève avec grâce, et qui réunit tout ensemble la soli-

dité, la légéreté la plus grande et les couleurs les plus brillantes.

Quand le temps est calme, le petit poisson sort de sa coquille une voile, membrane concave et légère, qu'il dirige de manière à prendre le vent, tandis qu'il allonge aussi deux bras qui lui servent comme de rames, pour faire avancer la chaloupe qui le porte. Le temps devient-il orageux, la vague trop forte fatigue-t-elle ses parties charnues, il les retire, et la coquille descend quelque peu sous l'eau : sans avoir alors à redouter l'effet de la tempête, il se laisse porter au gré de la vague et à de très-grandes distances.

DES INSECTES.

L'HISTOIRE de cette classe nombreuse de petits animaux, auxquels on a donné le nom d'insectes, est si curieuse, elle amuse et instruit si agréablement, qu'il serait superflu de s'étendre ici sur les avantages que l'on peut retirer de son étude.

Un fait généralement avoué, c'est que plus on y fait de progrès, plus elle devient attrayante, plus elle a de charmes. Avec tant d'agrément, on doit être étonné que l'étude des insectes ne soit pas plus suivie ; car cette science, comme le dit fort bien Bazin, dans son *Abrégé de l'Histoire des Insectes*, semble être faite pour la jeunesse, âge dans lequel les goûts se forment, et persistent pendant toute la vie ; et pour les femmes, qui mettent toutes choses à la mode, la diversité, dans cette science, est infinie : partout la variété y brille, et il n'y faut presque que des yeux.

Les poissons, les oiseaux, et surtout les qua-

drupèdes, sont plus connus que les insectes, bien qu'ils n'offrent rien de plus singulier, ni de plus intéressant; mais ils frappent les yeux les moins attentifs; leur grosseur semble auprès de bien du monde leur donner plus d'importance, et justifier en quelque sorte le temps que l'on passe à s'occuper d'eux. Le vulgaire n'a point pour les insectes les mêmes égards; il les écrase du pied, et mesure le mérite de l'animal aux dimensions de sa taille. Combien cependant de plus forts animaux sont moins favorisés par la nature que ces mêmes insectes! Quelle sagacité n'ont-ils pas, et combien est riche leur parure! Quelle diversité de formes et de couleurs la nature s'est plu à répandre dans leurs vêtemens! L'or, l'argent, l'azur et tout le feu des pierres précieuses, sont étalés de tous côtés. Ces insectes, si dédaignés, auraient bien souvent lieu de s'enorgueillir en se comparant aux quadrupèdes, souvent si massifs et si grossiers relativement à eux.

On entreprend de longs voyages pour aller examiner le quadrupède dans ses déserts, prendre la nature sur le fait, et recueillir des observations, tandis qu'il n'est besoin que de regarder autour de soi pour découvrir des animaux bien plus surprenans encore, habitans de nos mai-

sons, de nos jardins, et que rien n'éloigne de notre observation.

Réaumur, auquel nous devons des mémoires fort intéressans sur les insectes, exprime la même idée avec une grâce et une vérité qui n'appartiennent qu'à lui : « Il n'est pas besoin, dit-» il, d'aller dans le Nouveau-Monde pour dé-» couvrir des animaux de formes nouvelles et » surprenantes; il ne faut que faire plus d'usage » de nos yeux pour bien regarder ce qui nous » environne; un seul chêne, peuplé de tous les » insectes qui peuvent s'élever sur ses feuilles et » sur ses branches, fournirait dans la plupart » des saisons de l'année, et dans presque toutes » les heures du jour, des nouveautés amu-» santes. »

« Sans sortir d'un parc, dit Bazin que nous » venons de citer tout-à-l'heure, on peut, en » changeant de terrain, passer, pour ainsi dire, » dans une terre étrangère, découvrir de nou-» veaux peuples...., une infinité de nations dif-» férentes, dont les unes campent à la manière » des Tartares, les autres demeurent dans des » villes, des bourgs, des villages: d'autres dans » des maisons dispersées, solitaires; et chacun » a ses arts, sa manière de vivre, de se vêtir et » de chasser.

Tout cela sans doute a bien de quoi piquer vivement la curiosité des personnes qui aiment à s'instruire; et nous n'ajoutons pas le plaisir qui résulte de pouvoir, dans son appartement même, loger une collection des animaux que l'on étudie : ce que l'on peut faire en poursuivant les insectes, l'échiquier à la main ; tandis que pour élever des quadrupèdes, des oiseaux, il faut des parcs, des biens immenses et une grande fortune.

Pluche, dans son *Spectacle de la Nature*, a remarqué aussi que les insectes n'étaient pas mis à l'abri d'un certain dédain pour les merveilles de leur organisation. Dieu cependant prit soin de les vêtir, de les armer, de les pourvoir de tous les instrumens nécessaires à leur état; et c'est souvent dans un point inapercevable pour nos yeux, qu'il a établi une circulation, une progression lente, mais sensible pour l'animal qui l'exécute, et un nombre incroyable de vaisseaux et de liqueurs. On admire l'ouvrier qui, aidé des arts mécaniques, a atteint une exécution complète et un fini admirable dans une composition en quelque sorte miniature; quelle admiration ne devraient donc pas nous commander ces merveilleuses productions, où tout est grand, précisément parce que tout est infiniment petit !

Ce n'était point assez de leur avoir donné de riches habits, il leur fallait des armes ; et les uns ont des stylets, d'autres de véritables tarières qui les aident à creuser le bois pour y déposer leurs œufs, ou pour en construire des édifices. Celui-ci est armé de deux pinces à dentelures de scie, et bien articulées, celui-là porte un dard empoisonné ; ce troisième, outre une cuirasse qui protége sa poitrine, a le corps tout entier couvert de poils, qui le préservent de l'humidité et de l'atteinte des corps environnans.

Ils ne sont pas moins bien organisés quand ils se voient contraints à fuir devant un ennemi trop fort. Les uns se laissent glisser le long d'un fil, et restent suspendus au milieu de l'air, où leur ennemi ne saurait ni les poursuivre ni les saisir, d'autres ont une élasticité dans les pattes, qui les lance à une distance immense, relativement à la longueur de ces mêmes membres. Enfin, les plus petits insectes sont pourvus d'une certaine adresse, et où manque la force, la ruse commence.

Tous les insectes n'ont-ils pas des antennes ? Ces petites cornes douées d'une sensibilité extrême, et qui protégent leur marche en leur

servant de sonde dans les ténèbres et sur les terrains qui leur sont inconnus : ces corps avancés sont plus propres que nos sourcils à défendre le globe des yeux, au-dessus desquels ils sont ordinairement attachés.

Quelques insectes enfin, ont des corps globuleux, fixés au-dessous des ailes, qui semblent deux petites vessies destinées à leur rendre le vol plus facile, et peut-être à leur procurer une musique qui les aide à communiquer entre eux. Lorsque la fureur les transporte ou que l'amour les agite, leurs ailes frappent sur ces sortes de timbales, et il en résulte un bruit de guerre ou un murmure flatteur.

Nous recommandons surtout les insectes à nos jeunes lecteurs ; car plus les individus sont petits, plus il faut d'observation pour réussir dans leur étude ; et on ne pense peut-être pas assez combien il est utile d'inspirer de bonne heure au jeune homme ce goût d'observer, qui seul peut perfectionner le jugement, la plus précieuse de toutes les facultés intellectuelles.

LE FOURMI-LION.

Nous ne saurions nous le dissimuler, cette nature, qui ne devrait conseiller les animaux que

pour les fins les plus louables, semble avoir été plus prodigue d'instructions, quand il a fallu les disposer au combat, à la défense ou à l'agression, que lorsqu'elle devait leur apprendre à élever leurs petits, à construire leur habitation. Serait-ce donc que chez les animaux, comme chez l'homme, il y a plus de ressources pour le mal que pour le bien !

Le fourmi-lion est en apparence peu favorisé dans son organisation ; il n'a point d'ailes, ni même de pieds pour s'avancer sur sa proie, et cependant il ne la laisse jamais échapper, bien qu'il ne puisse que marcher à reculons. Son corps, d'une teinte grisâtre, est composé d'anneaux plats, qui glissent l'un sur l'autre, et c'est à bien dire un animal rampant ; car ses six pieds, dont, deux sont attachés à son cou et les quatre autres à sa poitrine, sont trop courts pour aider sa progression d'une manière sensible. De la longueur du cloporte commun, cet insecte a le corps arrondi et la tête longue et plate, armée de deux petites cornes lisses recourbées par leur extrémité. Sa vue, extrêmement délicate, l'avertit du moindre danger, de l'approche des insectes et des oiseaux qu'il pourrait redouter ; aussi est-il très-multiplié dans les endroits qu'il choisit pour son domicile.

Comme nous venons de le dire, le fourmi-lion ne court point après sa proie, et s'il fallait pour l'atteindre qu'il fît un pas vers elle, il périrait d'inanition; mais le Créateur, qui sait en quoi peut être utile à son grand ouvrage chacun des êtres qu'il a créés, et qui, pour conserver dans l'univers une parfaite harmonie, a pris soin de maintenir toutes les relations qui la produisent, n'a point voulu qu'une créature, une partie de ce tout sublime, ne pût veiller à sa conservation, et manquât des alimens qui lui étaient nécessaires : aussi, comme il attacha le polype immobile au milieu des parties qui le nourrissent, il donna au fourmi-lion les moyens de chasser, non en plaine, mais à l'affût, les cloportes dont sa table est surtout servie.

C'est au milieu d'un sable sec, près d'un arbre ou d'une cabane, dont les branches ou les toits avancés protégent son travail contre les inondations, que notre insecte chasseur établit son embuscade et la fosse dans laquelle il veut faire tomber son gibier. C'est à reculons qu'il commence son souterrain, et, comme nos architectes, il ne creuse les fondemens qu'après avoir pris ses plans et toutes ses dimensions : par quelques secousses il trace un sillon circulaire, à plusieurs reprises, et de manière à ce que, les

extrémités du sillon se réunissent, il ait tracé un cercle parfait : le diamètre, ou ce qui revient au même, la plus grande largeur de ce cercle, est toujours égale à la ligne qui exprimerait la profondeur du trou qu'il veut creuser. C'est avec des efforts bien dirigés, et l'extrémité postérieure de son corps, recourbée en un véritable pic, qu'il achève cette première partie de son travail. Ce premier cercle tracé, il en trace un autre en dedans du premier, et, revenant vers le centre par une longue spirale, il finit par rendre la terre très-légère, en la remuant plusieurs fois de suite. Alors avec sa tête et ses cornes, il la jette hors du cercle. Cette seconde partie est plus pénible; car il est obligé de répéter le mouvement de tête plusieurs fois avant d'enlever une petite quantité de sable. Ses impressions dans le sable, au moyen de sa queue, ses déblaiemens à coups de tête, ne cessent plus qu'il n'ait terminé sa fosse, espèce d'entonnoir, dont la profondeur et la forme sont calculées de manière à ce que ses bords supérieurs et ses parois ne puissent craindre aucun éboulement. Le jeune fourmi-lion, soit qu'il ait moins de force, ou qu'il ne sente le besoin que d'un moindre local, ne fait qu'une très-petite fosse : celui qui est arrivé à son entier développe-

ment donne au trou qui doit le recevoir deux ou trois pouces, tant d'ouverture que de profondeur.

C'est au fond de l'entonnoir que, sous une pincée de terre, se cache le fourmi-lion. L'extrémité de ses deux cornes seulement dépasse, et c'est au fond du grouffre l'instrument de mort réservé à l'imprudence : malheur au cloporte trop confiant, au moucheron étourdi, à la fourmi diligente et empressée, qui viennent à s'approcher du bord de ce précipice, qui n'a été creusé en pente et dans le sable, que pour entraîner jusqu'au fond tous ceux qui s'y présenteraient.

Trois cas, tous trois prévus par notre adroit chasseur, peuvent survenir, d'après la manière dont il a dressé ses batteries : un insecte lourd et peu clairvoyant se laissera choir au fond du trou ; un autre, plus agile, courra sur ses bords : un troisième, ailé, cherchera, en étendant ses ailes, à sortir de cet asile de mort. Que fera le fourmi-lion ? Sans se donner aucun mouvement, il saisira dans ses serres l'imprudent qui s'y précipitera, et qui négligera de faire, pour lui échapper, la moindre tentative ; quand au second, il aura la conscience de sa présence par les grains de sable que sa marche fera tomber jusqu'au fond de l'*entonnoir*, et, creusant avec ses cornes

autour de lui; il ébranlera toute la colonne de sable, et entraînera sa victime avec le terrain qui manquera sous ses pas. Par une tactique différente, et non moins bien combinée, dès qu'il s'aperçoit, à l'aide de ses yeux vifs et très-clairvoyans, que l'insecte cherche à voler, il lance en l'air un nuage de poussière, une grêle de petites pierres qui l'aveuglent, arrêtent le mouvement de ses ailes et le livrent à sa voracité. Dès que le corps de sa proie arrive jusqu'à lui, le fourmilion le saisit et l'entraîne sous le sable, pour en faire ses repas; puis, quand il est rassasié, craignant que l'odeur ou la vue du cadavre n'éloigne les insectes de sa fosse, il le prend sur ses cornes, et, par un mouvement brusque qui est dû au reploiement des anneaux de son corps les uns sur les autres, il le jette parfois à un pied au loir de l'ouverture de son trou. Il arrive souvent que, pendant tout ce travail, la forme du trou a été altérée, par la chute d'une trop grande quantité de sable vers le fond, et que ses parois n'offrent plus une inclinaison suffisante; alors l'insecte redouble d'ardeur, et rétablit son travail, d'après les mêmes lois qu'il avait consultées en l'exécutant la première fois. Il creuse, déblaie de nouveau, et se remet à l'affût. Malgré tant d'adresse

et de calcul, le fourmi-lion serait encore exposé à une destruction possible, dans le cas où peu d'insectes s'approcheraient de sa fosse ; mais il peut rester un mois et plus sans prendre aucune nourriture, et cette facilité du jeûne est le dernier moyen de l'extrême prévoyance d'une nature conservatrice.

Quand l'époque d'une nouvelle vie est arrivée pour l'insecte dont nous écrivons l'histoire, il cesse de creuser la terre et de dresser des piéges, dont il n'a plus besoin, et se contente de tracer de nombreux sillons à la surface du sol, de revenir plusieurs fois sur lui-même, et de fatiguer son corps, lent à la marche, jusqu'à ce qu'il soit couvert d'une sueur visqueuse et abondante : alors il s'enterre sous le sable, et il attend que le Créateur, dont l'œil immense aperçoit, aussi bien que les colosses, les plus petits détails, ordonne sa résurrection, et lui donne, après un très-court espace de temps, une vie nouvelle, des ailes jeunes, rapides, et une robe diaprée des plus éclatantes couleurs.

Le sable s'attache sur le corps du fourmi-lion, et, mêlé à l'humeur qui le couvre, il forme une coque, qui lui sert de rempart et de prison. C'est dans ce réduit que l'insecte, avant de rester dans

un état de mort apparante, file sa soie et l'étend d'un endroit à l'autre de sa nouvelle demeure, dont les parois se trouvent tapissées du plus brillant duvet. Ce sont des fils qui s'entrecroisent en tous sens, et dont le tissu est comparable, pour la délicatesse, à l'amiante, et pour la fermeté au satin le plus solide. Cette richesse est à l'abri des yeux, et le dehors ne se distingue du sol par aucun caractère. Cette humble ressemblance avec la terre qui l'environne, sauve l'insecte du bec de l'oiseau, qui, malgré cela, mange parfois celui qui n'a vécu que de meurtres et de rapines.

Le miracle de la seconde création ne tarde pas à s'opérer. La chrysalide (car c'est ainsi qu'il convient d'appeler l'insecte dans ce nouvel état) est formée par deux mois d'un travail intérieur et prête à se développer. Déjà ses ailes, ployées sur elles-mêmes, se remarquent sur les côtés, et deux dents paraissent, qui percent la draperie et la coque que le sable a formées. L'insecte reçoit le contact de l'air, et, remuant sous cette influence, il tient encore à sa coque; un nouvel effort, il l'a quittée, et les rayons du soleil, le couvrant de leur chaleur, achèvent sa métamorphose. Ses ailes se sont déployées, et déjà son corps a seize lignes de longueur. L'aile transparente et mobile se tend comme la voile

du vaisseau, et se peint au soleil d'un vert azuré qui reflète les plus brillantes couleurs. Le *fourmilion* n'est plus, la *demoiselle* lui a succédé; et aussi légère qu'il était pesant, aussi vive qu'il était immobile, elle rase la surface du lac, et, après être restée en extase devant le spectacle de la nature dont elle n'a point joui dans son premier état, elle va brillanter les buissons en se balançant, suspendue en aiguille, au bout de la branche la plus flexible.

Quelques auteurs, qui ont recherché l'étymologie de tous les noms, prétendent que le *fourmilion* n'a été ainsi appelé que parce qu'il est pour la fourmi *un ennemi redoutable*, un *lion :* il ne lui ressemble d'ailleurs ni par ses caractères, ni par ses habitudes.

LE COUSIN.

Cet insecte, si redouté dans les pays chauds, et dont les piqûres, parfois assez nombreuses, causent des inflammations violentes, et peuvent même donner la mort, a besoin, pour exister et se reproduire, des trois élémens, nous dirions presque de tous les quatre; car, s'il habite à la fois la terre et l'air, s'il dépose ses œufs dans

l'eau, il a besoin encore de la chaleur du soleil, et par conséquent du feu. Le cousin n'a droit à figurer ici, que par le soin tout singulier qu'il prend de ses œufs, et la manière non moins bizarre dont il les place sous l'exposition qui convient le mieux à leur développement. Les diverses métamorphoses que subit cet insecte nous engagent à n'omettre aucun point de son histoire, et, comme nous l'avons déjà fait plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, à ne négliger aucun des faits intéressans que peut offrir à notre observation l'animal signalé déjà, à cause de son industrie.

Le plus souvent, on rencontre les cousins sur le bord des mares, des fontaines, des lacs; c'est là qu'ils élèvent leur famille; c'est là qu'ils placent leurs œufs. Ils s'emparent d'un petit plateau de glu, et disposent ces œufs dessus, dans un ordre parfait, de manière qu'il semblerait au premier aspect un petit crible, dont les œufs représenteraient les trous par une différence de couleur. Ce plateau est attaché au moyen d'un lien à une racine d'arbre; et si d'un côté la substance glutineuse les préserve de la submersion, en les tenant dans un milieu humide, nécessaire à leur développement, de l'autre, le lien em-

pêche que l'eau, plus agitée, ne les entraîne au loin, et dans quelque lieu plus froid, où ils ne seraient plus exposés aux rayons solaires, où ils ne pourraient éclore.

De ces œufs sortent de petits pucerons, qui se font au fond des eaux une demeure dans le mastic et dans la craie, lorsqu'ils peuvent en rencontrer, cette substance étant assez tendre pour qu'il leur soit facile de s'y creuser des loges, et assez dure pour les garantir des poissons qui ne sont point armés de pinces. A cette époque, ces petits pucerons ou vermisseaux sont tout-à-fait aquatiques.

Plus tard, et c'est leur second degré de développement, ils deviennent amphibies : leur tête, considérablement grossie, reste en l'air, tandis qu'ils se soutiennent sur l'eau, au moyen d'une queue velue et arrosée d'une huile qui empêche l'humidité de l'endommager. Ce second état, déjà plus perfectionné que le premier, n'est point la condition la plus favorable du cousin, qui devient habitant de l'air, en échangeant contre les ailes raisonnantes, et garnies de bandelettes artistement découpées, sa tête disproportionnée, ses cornes et sa queue.

Le fourmi-lion, d'abord nuisible, n'est plus

qu'innocent, dès qu'il acquiert des ailes; le contraire a lieu pour le cousin; c'est sous cet habit de faveur, et la tête ornée d'un panache, qu'il devient sanguinaire : sa trompe, admirable instrument, propre à la fois à pratiquer la piqûre et à sucer le sang auquel elle donne cours, est l'arme dont il se sert. Assez menu pour n'être aperçu qu'à l'aide du meilleur microscope, cet instrument, par la complication de son organisation, est un véritable prodige : outre le tuyau de succion qu'il renferme, il contient encore quatre épées ou dards, qui, hérissés de dents, sont saillans quand le désire l'insecte, ou cachés dans un étui. Cette trompe sert en outre au cousin pour découvrir les chairs par un toucher très-délicat, et ensuite pour aspirer la lymphe ou le sang que l'irritation, causée par les aiguillons, a attiré dans la plaie.

Le cousin, pendant l'hiver ne prend aucune nourriture ; il passe cette saison dans les souterrains, dans les fentes les plus profondes des rochers, et n'en sort que l'été suivant, pour aller chercher l'eau dormante, à laquelle il confiera le berceau de sa lignée.

LES ABEILLES.

Dans toutes choses il faut procéder avec mé-

thode ; sans méthode il n'existe pas de véritable instruction : aussi, pour suivre une marche naturelle, pour faire connaître les causes avant de parler des résultats, nous allons commencer par exposer, le plus brièvement possible, l'organisation de l'abeille; ce qui rendra plus intelligible ce que nous aurons à dire de ses travaux. Cette première partie sera sèche et peu attrayante ; mais nous pourrons aisément embellir, égayer la seconde, qui offre un champ vaste à l'imagination, champ que les anciens poètes, naturalistes ou philosophes, ont enrichi des comparaisons les plus riantes, et que Buffon seul a tenté de rétrécir, en remplaçant le prisme des fictions par le creuset de la plus sévère analyse.

Occupons-nous donc des outils de l'abeille : son corps est divisé en trois parties bien distinctes, que séparent deux étranglemens, la tête, la poitrine et le ventre. La tête est armée d'une trompe et de deux mâchoires ; la trompe est longue et pointue ; elle est flexible et mobile en tous sens. Elle aurait pu se rompre, si elle n'avait été formée que d'un seul morceau; mais tout a été prévu, et, au moyen d'une charnière que l'on remarque vers son milieu, elle peut se replier sur elle- même, pour rentrer au centre de

quatre écailles, destinées à la protéger contre toute espèce de choc. La partie moyenne, la poitrine, donne attache aux pattes ; celles-ci, au nombre de six, offrent à leur extrémité des petits crochets, qui, par leur pointe, sont opposés l'un à l'autre : ces petits grappins, qui servent à l'abeille à se suspendre dans les positions les plus difficiles, sont garnis à leur base de petits coussins, sur lesquels elle marche le plus ordinairement. C'est par un mouvement continuel de la première paire de ces jambes sur la seconde, et de la seconde sur la troisième, que la poussière recueillie sur les fleurs est amassée dans deux cavités, garnies de poils, qui se remarquent à la face externe des deux pattes de derrière,

Le ventre de l'abeille offre six anneaux, et quatre parties bien distinctes : les intestins, le réservoir du miel, celui du venin, et l'aiguillon : la poche qui contient le miel est transparente ; celle qui resserre le venin est à la base de l'aiguillon, espèce de tuyau dans lequel coule la liqueur, pour s'introduire dans la piqûre : deux dards accompagnent l'aiguillon ; mais lorsque l'on est piqué par l'abeille, si on la laisse faire sans l'agiter, sans l'effrayer, elle ne lance aucun venin et ne fait qu'une très-légère piqûre ;

autrement la liqueur irritante coule, et l'enflure dure souvent plusieurs jours.

Des organes aussi compliqués paraîtront bien simples encore, si on examine quels ouvrages ils servent à exécuter. C'est par le sommet que la ruche est d'abord entreprise, ce qui semblerait devoir nuire à sa solidité : une glu extrêmement visqueuse pare à cet inconvénient, en maintenant les cloisons très-fixement attachées au tronc de l'arbre, ou aux parois de la cloche en paille, qui donne asile à l'essaim : c'est une incroyable activité que celle qui anime toutes les mouches, au moment ou elles construisent la ruche ; il n'en est pas une seule qui ne prenne part au travail, comme il n'en est pas une qui ne prétende jouir, lorsqu'il est achevé, du domicile commun. Il est de toute équité que chacune construise, puisque chacune sera propriétaire. On se prête un mutuel secours, et l'agitation des travailleurs est si grande, que l'œil, quelque intéressant que soit le spectacle, finit par en être fatigué. Plusieurs rayons ou cloisons perpendiculaires, descendent à égale distance les uns des autres, et des ouvertures, garanties des chocs par un bourrelet de cire, font communiquer tous les rayons ensemble : c'est sur les deux faces de chacun de ces rayons, ou pans de mu-

raille, que l'on établit la cellule, chef-d'œuvre de correction, figure parfaite, hexagone régulier, seule forme enfin qui pouvait renfermer autant d'espace sous un même contour, sans perte d'un seul vide; seule forme qui répondait au besoin d'une colonie aussi prompte à multiplier, aussi féconde en reproduction. La cellule, sur cinq lignes de profondeur, a deux lignes et demie de largeur. Certes, on pourrait encore expliquer, comme l'a fait Buffon, cette forme géométrique par une loi de nécessité; mais comment répondre à celui qui, ayant distingué dans la ruche trois cellules bien différentes, pour la forme et les ornemens, destinées à trois espèces d'abeilles différentes, demanderait une cause purement physique de cette singularité? Comment parviendrait-on à lui persuader que l'intelligence de l'insecte, ou mieux encore l'inspiration de la nature, et l'intelligence créatrice et conservatrice de ce monde, n'est pour rien dans un travail aussi parfait, aussi bien calculé?

En effet, outre les cellules ordinaires, il en est de beaucoup plus grandes que doivent habiter les *reines*, dont la forme est arrondie ou oblongue, qui ont les bords guillochés, et à la confection

desquelles la cire est employée avec profusion, comme pour se conformer à la magnificence royale. Il est encore des cellules moins brillantes, mais remarquables par leur plus grande étendue, qui sont destinées à recevoir les œufs, desquels doivent sortir les *faux-bourdons*, et qui jamais ne sont distraites de cet emploi.

Nous venons de prononcer les noms de *reines*, de *faux-bourdons*; ce sont deux espèces d'abeilles, différentes du peuple ordinaire, deux castes dans l'état. distinctes du vulgaire. Oui, ce sont réellement deux classes à part : les *reines* ou les gouvernantes des ruches, et les *faux-bourdons* ou mâles, qui, plus gros d'un tiers que les autres abeilles, ayant la tête plus grosse et plus velue, la trompe beaucoup plus courte, sont dépourvus des instrumens nécessaires au travail, dispensés par conséquent de tout labeur, et seulement destinés à fournir des enfans à l'état, en fécondant les reines, et à couver les œufs, conjointement avec les abeilles laborieuses,

La reine est l'âme de la ruche, c'est le lien de la société, et à sa mort le deuil est général : les travaux cessent; il n'y a plus d'avenir à attendre; plus d'espérance, puisqu'il n'y a plus d'ordre. Plusieurs membres de cet état désolé meurent de cha-

grin. Errantes et vagabondes, les autres mouches finissent par être attaquées et détruites par d'autres insectes, ou par mourir de faim. Si la reine vient à quitter la ruche, lorsqu'elle trouve, par exemple, un voisin incommode dans une société de guêpes, ou que ses rayons ont été gâtés, tout le peuple la suit dans son émigration. Sort-elle pour inspecter les travaux au dehors, ou pour une simple promenade, elle est entourée de mouches ouvrières, qui lui font une escorte, une garde d'honneur.

Il est facile de deviner que cette reine, environnée de tant d'hommages, de tant d'amour, doit être pour la ruche d'une haute utilité, et que ses fonctions deviennent en certains cas, indispensables à la colonie; car, tout calcul d'un vil intérêt à part, ce grand attachement doit se justifier par de grands services. En effet, la reine seule ordonne dans sa ruche, elle a de vieilles mouches, qui, à son commandement, punissent les délits, et font hâter les paresseuses. Enfin c'est elle seule qui reproduit, fécondée par les faux-bourdons. Quand elle est prête à pondre, elle visite les cases réservées aux couvées, et lorsqu'elle les trouve propres, elle dépose dans chacune un œuf, en y entrant, pour cette opération, à reculons. C'est ordinairement dans le

mois de mai qu'elle vient à pondre, et elle peut fournir des milliers d'œufs. Elle distingue probablement, aux douleurs que l'extraction de l'œuf lui cause, l'espèce qu'il doit contenir ; car on a remarqué qu'elle déposait dans les cellules royales l'œuf duquel une reine devait sortir, comme aussi dans les cellules les plus vastes, les œufs qui produisaient les faux-bourdons.

Quelque temps après cette ponte, on aperçoit dans les cellules un ver blanc, long, mais roulé en anneau, et appuyé sur une couche épaisse de gelée ou de bouillie, que les abeilles ouvrières y ont apportée, et qu'elles ont soin de renouveler en quantité proportionnée à l'âge et aux besoins du nouveau-né : cette gelée est blanche dans les premiers jours, jaunâtre et sans doute plus nourrissante dans les derniers temps. Le ver croît avec rapidité, ne rendant aucun excrément, et conservant à son profit toute cette nourriture. Enfin, les ouvrières apprécient l'époque où il est sur le point de filer, et, afin qu'il ne soit troublé ni dans ce travail, ni dans la métamorphose qui en est la suite, elles closent la cellule au moyen d'un petit couvercle en cire, qui en bouche l'entrée. L'intérieur de cette cellule est promptement tapissé d'un filet soyeux, et l'insecte, après un état de mort apparente, crève une pellicule qui

le retient captif, et sort ailé pour subvenir, quant à sa part, aux charges de la société, ou pour aller fonder, sous la conduite d'une reine, avec toutes les jeunes mouches du même âge, une ruche à quelques pas de là. Ces émigrations sont forcées, quand la ruche contient trop d'habitans.

Le nombre des habitans, devenu considérable, fait parfois réfléchir la société sur l'inutilité des faux-bourdons; et, après avoir mis à l'abri ceux que l'on choisit pour les époux de la reine, on ordonne la mort des autres. Le meurtre est à l'ordre du jour, et le carnage est affreux. En peu d'instans tous les mâles sont égorgés, même ceux qui étaient jeunes encore, et, la veille même, entourés des plus tendres soins : les vers desquels des mâles doivent sortir sont écrasés ; ce ne sont que des cadavres qu'on voit jeter dehors la ruche, et le massacre ne s'arrête qu'à la mort du dernier proscrit. C'est une loi exécutée avec une frénésie fanatique, que ce massacre des mâles.

On a prétendu, et assez légèrement, que les abeilles avaient chacune leur emploi particulier, et que telle compagnie était spécialement chargée de butiner, tandis que telle autre était occupée à pétrir, telle autre encore à distiller le miel. Il est vrai de dire que, si elles ne sont pas toutes

au même moment occupées de la même manière, c'est que chacune s'empare du travail qui se présente, et que la force des circonstances diverses et fortuites décide de l'emploi du temps de quelques autres.

Le plaisir le plus grand pour un observateur est de voir toute une ruche au moment du travail : des abeilles volent de fleur en fleur, pour en pomper le suc du fond des corolles, à l'aide de leur trompe, ou pour enlever, au moyen des poils dont tout leur corps et leurs pattes principalement sont garnis, la poussière précieuse qui doit servir à l'élaboration du miel ; d'autres, qui président à leur retour, les débarassent de ces matériaux, qu'elles font passer dans un de leurs estomacs ou poches de sécrétion ; car elles en ont deux, l'un pour le miel et l'autre pour la cire. C'est de leur bouche que sort ensuite la cire, pâte molle, qu'elles disposent enfin en cloisons et en cellules.

Les abeilles font encore, pendant leurs couches, une ample provision d'eau ; et, comme il est prouvé que c'est à la naissance des vers qu'elles s'en chargent de préférence, on en a sagement conclu que cette eau était nécessaire à la confec-

tion de la gelée qu'elles préparent pour ceux-ci. C'est en avril et en mai que les abeilles vont faire leur récolte : en juin et en juillet, redoutant sans doute l'action du soleil qui absorbe tous les sucs, elles sortent dès le point du jour, et rentrent de leur course à dix heures du matin.

Un corps étranger, introduit dans une ruche, est promptement jeté au dehors; un insecte qui a l'imprudence d'y entrer a son procès tout fait; il est mis à mort, et le cadavre est poussé dehors, dans la peur des miasmes délétères. On rapporte à cette occasion, d'après Miraldi, un fait qui peut être rigoureusement observé, mais pour l'explication duquel on s'est peut-être trop appuyé de l'intelligence accordée aux abeilles. Un limaçon entre dans une ruche, il est tué à coups d'aiguillon; c'est naturel : le salut de la ruche, l'idée inculquée à tout être de veiller à sa conservation, l'exigeaient également. Les abeilles font de vains efforts pour chasser hors de la ruche cette coquille pesante, et finissent par en luter l'ouverture avec de la cire. Tout ceci est vrai; mais il est hasardé d'ajouter que cette coquille n'a été ainsi hermétiquement bouchée que pour empêcher les exhalaisons, qui s'échappaient du limaçon en corruption, de se répandre dans

la ruche. Voilà où le vrai pourrait même n'être plus vraisemblable ; voilà où il fallait s'arrêter.

L'abeille est certainement l'insecte qui a mérité le plus de fixer l'attention des naturalistes. Son économie, son ardeur pour le travail, ses réglemens, sa société si bien organisée, que de causes pour qu'une ruche reste long-temps un objet digne de notre admiration ! L'homme cessera peut-être un jour de remarquer ces merveilles de la nature, et alors il sera plus corrompu qu'il ne l'est aujourd'hui.

LES GUÊPES.

Armée du même aiguillon que l'abeille, la guêpe est sa plus cruelle ennemie : c'est le brigand qui dévaste sa ruche, et, après l'homme, c'est l'animal peut-être le plus friand de miel. La guêpe ne manque cependant point de police, d'industrie ; elle vit en société, mais elle ne confectionne aucun produit. Elle se contente de piller, et n'a même pas assez de prévoyance pour faire la moindre provision : il est sans doute étonnant que, formant des cellules pour l'éducation complète de ses petits, elle se trouve chaque année forcée de sacrifier les œufs qui ne sont pas encore éclos, et les vers qui déjà ont acquis quel-

que développement. Le froid se fait sentir, et la guêpe, qui ne peut plus aller butiner sans s'exposer à une mort certaine, préfère jeter hors de sa demeure le fruit de ses amours, l'espoir de sa colonie.

Rien de plus artistement exécuté qu'un guêpier; cette espèce de gâteau que bâtit le *peuple guêpe* est presque une ville souterraine : des péristyles, des places, des terrasses, des maisons et des colonades, il n'y manque rien, ni pour la symétrie, ni pour la commodité. Figurez-vous plusieurs plates-formes, à des distances calculées les unes des autres, de manière que celles du milieu soient moins rapprochées que celles de dessus et de dessous, et vous aurez une idée exacte de l'aspect général que présente le guêpier. Ces plates-formes sont maintenues à leur place par cinquante ou soixante colonnes, qui sont elles-mêmes admirablement calculées dans leurs proportions; étroites à leur partie moyenne, elles sont évasées à leurs extrémités. Ainsi le rétrécissement aide à l'économie de la matière, tandis que l'élargissement des deux bouts, j'ai presque dit de la base et des chapiteaux, assure leur solidité, en leur offrant plus de points d'attache et une application plus exacte sur le pavé et sur le plafond : des cellules sont disposées

dans chaque entre-deux ou place, de manière à ce qu'on ait, au moyen de rues ou conduits, un accès facile dans chacune d'elles. Ces cellules, comme celles de l'abeille, semblent, par une prévoyance admirable de l'animal, construites pour l'espèce d'œufs qui doit y être déposée, comme nous aurons occasion de le faire observer tout-à-l'heure. Les colonnes qui portent tout le poids de l'édifice sont d'un mortier beaucoup plus solides que les planchers, et ceux-ci d'une pâte plus ferme que les parois des cellules; ainsi la fatigue à laquelle peut être assujettie chaque partie de l'édifice semble avoir servi d'indication dans le travail. L'homme ne raisonne pas mieux, et souvent même (nous en prenons à témoin notre *Panthéon*) il oublie ces lois fondamentales de l'architecture.

Une seule chose manque dans ces villes souterraines, c'est la lumière : il paraît que l'insecte a les yeux phosphorescens, et qu'il peut, jusqu'à un certain point, y voir la nuit, en rendant le fluide lumineux que son œil a absorbé pendant le jour.

Après avoir admiré leur ouvrage, suivons dans leurs travaux ces maçons ailés qui le construisent, et nous n'aurons pas une moindre

envie de crier merveille, quand nous comparerons le résultat avec les moyens d'éxécution.

Comme chez les abeilles, avec lesquelles ce genre d'insectes a le plus grand rapport, il existe trois espèces de guêpes : la guêpe femelle, la guêpe mâle et la guêpe mulet, qui n'est ni mâle ni femelle, et sur laquelle retombe tout le poids du travail, toute la fatigue. Ces dernières mouches sont en beaucoup plus grand nombre, mais si petites, si faibles auprès des mâles, que dans le guêpier ceux-ci n'ont pas à craindre qu'on les sacrifie.

Le mulet doit construire et approvisionner la ruche, la femelle élever les petits, et le mâle, faire l'amour et les produire. Ces trois occupations sont remplies avec précision, sans trouble, sans désordre, et aucune des classes ne sort des fonctions qui lui sont confiées par la nature et les réglemens de la société. Jamais les mères ne sortent du souterrain, jamais les pères ne travaillent, et jamais non plus les mulets ne sont occupés à distribuer la nourriture aux petits.

Dès qu'un lieu assez élevé pour que les inondations soient impossibles a été choisi, les guêpes cherchent s'il n'y a pas aux environs un trou de

taupe ou de quelque autre animal, qui, déjà creusé, puisse abréger le travail et remplir par sa forme, toutes les conditions désirées. Si ce cas favorable ne se présente pas, sans autre instrument qu'un aiguillon semblable à celui de l'abeille, deux petites scies et une tête extrêmement mobile, elles parviennent à creuser un pied carré de terrain, et ont soin de porter loin de là les matières de déblaiement produites par l'excavation. Une partie cependant est laissée dans l'intérieur pour être détrempée avec la glu, qu'elles trouvent sur les saules et sur toutes les jeunes pousses en général : c'est ce ciment dans lequel elles jettent, en plus ou moins grande quantité, selon qu'il est plus ou moins utile de le rendre solide, des petits brins d'arbre, des pailles, des mousses desséchées qu'elles ont apportées des champs, et qui, concassés, ne tardent pas à se perdre dans la pâte, qui acquiert par-là plus de fermeté. C'est à reculons, et en se roulant sur des petites boules de ce mortier, que parfois elles apportent tout fait entre leurs pattes, qu'elles parviennent à l'étendre en feuille; elles continuent ensuite à passer sur cette feuille en traînant leur corps, jusqu'à ce que, produisant l'effet d'un laminoir, elles l'aient amenée à une très-mince épaisseur. Plusieurs de ces lames, ainsi

durcies, sont superposées et forment les planchers. Les colonnes sont élevées avec les mêmes matériaux, et par les mêmes efforts ; elles acquièrent plus de dureté par un plus long frottement. La voûte une fois enduite de ce mastic, qui doit préserver le guêpier des éboulemens, par la forme en dôme qu'on lui fait prendre, comme la plus convenable sous le rapport de la solidité, les mouches commencent leur bâtiment par le sommet, elles le suspendent à la voûte, et font ainsi leurs étages, qui tous communiquent ensemble, dans un ordre inverse des nôtres. Deux portes sont ménagées; l'une est ouverte aux travailleurs chargés de butin, l'autre à ceux qui partent à vide : ainsi les rencontres en sens contraire, qui pourraient nuire à l'ordre, sont évitées, et les accidens sont très-rares.

C'est dans cette demeure que rentrent toutes les guêpes au moindre danger, et cette demeure devient leur tombeau: car l'homme commence par les noyer ou les tuer avec la vapeur du soufre, avant de détruire l'édifice. La piqûre de la guêpe est tellement venimeuse, qu'il serait dangereux d'ouvrir une ruche sans ces précautions.

Les mères, comme nous l'avons déjà dit, ne

sortent pas de la ruche, mais elles reçoivent des travailleurs les petits morceaux de viande, les petits brins de poire et d'abricot qu'ils apportent, et s'en servent pour la nourriture des vers qui, en temps marqué, ouvrent la bouche et trouvent leur pâtée. Une mère a plusieurs cellules assez petites, où sont renfermés les mulets, dont le corps aura moins de développement, et plusieurs autres plus grandes qui contiennent les vers des mâles ou des femelles ; elle porte à chacune la part nécessaire à l'individu qu'elle contient, et n'a pas plus tôt terminé cette tournée, qu'elle est contrainte à la recommencer.

Les vers, une fois parvenus à l'époque où ils filent et ne prennent plus de nourriture, promènent leur tête dans tous les coins de leur cellule, y attachent leur filet, et s'enveloppent d'un linceul, du fond duquel ils doivent ressusciter brillans et légers. Après quinze jours au plus de séjour dans ce tombeau, ils se sentent armés de toutes pièces, déchirent la cloison qui les environne, et après avoir séché leurs petites ailes encore humides, ils s'envolent, et vont prendre part au pillage, annonçant par un bourdonnement nouveau leur première conquête.

LE VER-A-SOIE.

L'homme est habitué à ne faire estime des choses que d'après le plus ou moins d'utilité qui doit résulter pour lui de leur existence, c'est une condition inévitable de l'état de société, que cette manière de juger; elle est générale, parce qu'il n'est point d'homme qui n'éprouve des désirs on des besoins. Aussi, parmi les curiosités de la nature qu'il se plaît à examiner pendant ce moment de calme qui, de temps en temps, le repose au milieu des orages des passions, il a toujours, avec une sorte de prédilection, reporté son attention sur le ver-à-soie. La raison en est toute simple, et nous venons de dire comment il était conduit à cette préférence : c'est qu'en élevant, en cultivant, pour ainsi dire, cet insecte, il l'a rendu le premier ouvrier, le fournisseur de manufactures immenses, dont les travaux font vivre un nombre incalculable d'individus, et dont les produits peuvent en enrichir un nombre non moins considérable. Si demain on parvenait à filer et tisser de riches étoffes avec la coque de la chenille de nos jardins, lorsque déjà elle est jetée sous ses pieds qui vont l'écraser, il la releverait et l'entourerait des mêmes honneurs.

Le ver-à-soie est un animal fort innocent, et son innocuité est si bien reconnue, que l'on permet à la jeunesse de surveiller son éducation. Il convient donc de faire amende honorable à ce bienfaiteur de notre industrie, au nom de ces ignorans, toujours disposés à craindre ce qu'ils ne connaissent pas, et qui assurent que ce ver donne la peste, comme ils ont admis que le lézard était un animal venimeux. Je tiens singulièrement à présenter le ver-à-soie sous un jour favorable, parce que je me sers en ce moment du produit de son travail, et que je me suis fait un culte de la reconnaissance. Je n'oublie jamais le bienfait, qu'elle que soit la classe d'êtres où se trouve rangé le bienfaiteur.

Dans les pays chauds, en Chine, au Tunquin, on élève les vers-à-soie en liberté ; ils courent sur les arbres dont les feuilles les nourrissent, sans que l'on s'occupe deux, sinon d'une manière générale, et comme on le ferait des fruits d'une récolte. Ils déposent leur œufs, petits points à peine rugueux aux doigts, sur le tronc, sur les branches, sur les feuilles, et meurent après cet acte de la reproduction. L'individu est d'un faible intérêt pour la nature, qui vient d'assurer la conservation de l'espèce. Ces œufs, garantis de

la gelée qui pourrait attaquer l'arbre, par la manière dont ils sont disposés, restent sous la sauvegarde de la nature ; et les petites chenilles qui doivent en sortir, et qui paraissent d'abord sous la forme d'un petit point noir, ne les crèvent qu'au moment où le bourgeon permet l'émission de la feuille nouvelle. Ainsi la chaleur vivifiante du soleil, qui seule peut avancer la naissance des nouvelles feuilles, est également nécessaire au développement de l'œuf ; de manière que l'insecte, dans son plus grand état de faiblesse, se trouve sur la feuille la plus tendre; et cette même feuille, recevant plus de sucs nourriciers, devient plus ferme, mais plus dure à morceler, au moment où le ver-à-soie a des organes plus forts et plus perfectionnés. Les œufs ont été attachés sur les feuilles au moyen d'une glu que presque tous les insectes possèdent, et qu'ils emploient à différens usages.

La chenille a acquis la grosseur du petit doigt ; elle est blanche, puis jaunâtre, et c'est alors qu'elle cesse de manger, et que commence son ingénieux travail.

En France, en Provence, ces insectes ne peuvent s'élever d'une manière bien fructueuse en plein air ; il faut leur disposer des loges à

l'abri des changemens de température, des pluies, et des oiseaux dont les filets ne les garantissent qu'imparfaitement. On choisit donc une chambre exposée en bon air, qui soit couverte de vitrages et de toitures semblables à celles qui sont employées pour les serres. A l'abri des vents froids et humides, il faut que ces pièces soient encore protégées contre tous les insectes qui pénètrent dans nos habitations, contre les rats et tous les animaux domestiques. Après ces précautions indispensables, on élève quatre pièces de bois ou colonnes disposées en un grand carré, et qui reçoivent des claies d'osier, adaptées au moyen de coulisses ; au-dessous de chacune de ces claies est une planche, avec un rebord qui peut se déplacer à volonté.

D'abord cet appareil est inutile ; mais lorsque l'insecte a pris quelqu'accroissement, et qu'il ne peut plus tenir dans les boîtes garnies intérieurement de linge, où d'abord il a été élevé, on le pose sur les claies, ayant soin de lui continuer alors sa nourriture de feuilles de mûrier, qu'une servante laborieuse sème à peu près également. Chaque matin elle fait cette distribution, et doit y apporter le plus grand soin.

Il faut enlever les débris des feuilles qui ont servi au repas de la veille, car la malpropreté est funeste aux vers-à-soie : il faut aussi redouter pour eux l'humidité, et avoir soin de faire sécher les feuilles avant de les leur présenter, si elles sont chargées de pluie ou de rosée. Il peut arriver que l'on manque de feuilles de mûrier, il faut tâcher que cette privation dure le moins long-temps possible ; car, bien qu'on remplace par des cœurs de laitue cette nourriture ordinaire, le travail s'en ressent, et la soie est loin d'avoir un degré aussi supérieur en qualité.

Une autre attention non moins utile, est de donner à propos de l'air à la chambre dans laquelle ils séjournent ; on profite pour ce renouvellement du moment où le soleil y répand le plus de chaleur.

La chenille change trois fois d'habit et presqu'en même temps de couleur. Chacun de ces changemens est marqué par un petit moment de léthargie, suivie d'une agitation extrême, et presque convulsive, au moyen de laquelle elle crève la peau qui la comprime, et finit par s'en débarrasser. Enfin, après sa troisième métamorphose, elle s'éloigne de toute compagnie, refuse tout aliment, et en prépare une autre beaucoup plus complète et beaucoup plus longue.

Sans nous arrêter à l'anatomie du ver-à-soie, qui serait étrangère à notre sujet (car nous n'écrivons point une histoire naturelle), voici quelques détails sur l'organe qui sécrète la soie : ils rentrent parfaitement dans notre cadre, et ne seront pas d'ailleurs sans intérêt.

Cet organe est formé de deux longs tubes, d'abord très-étroits, qui s'élargissent ensuite, et qui, faisant plusieurs tours sur eux-mêmes, viennent aboutir à deux petites ouvertures situées sous la bouche de l'animal. C'est dans ces deux réservoirs qu'est contenue la gomme couleur de souci, avec laquelle le ver forme son fil. Les deux bouches de ces tubes présentent une quantité considérable de petits trous ou filières par lesquels la matière se file comme le lin qui sort très-menu d'une touffe de chanvre, fixée sur la quenouille. Ces deux fils, il les assemble en un, au moyen de ses pattes de devant, et se laisse suspendre au bout de cette double attache. Quoique assez éloigné du jour où il commencera sa coque, il a toujours ce fil qu'il attache auprès de lui, et qui le sauve des chutes : c'est une ancre de stationnement. Quand vient le moment où l'insecte va s'enfermer dans sa coque ou *cocon*, il prend une attitude différente et très-gra-

cieuse, et continue à lancer son fil, qui, exposé à l'air, et manié par ses petites pattes de devant, prend bientôt la consistance nécessaire. Il est prouvé que cette humeur visqueuse, qui devient fil, est une sécrétion faite à même les sucs dont se nourrit l'insecte; mais la chimie ne nous a pas éclairés sur sa composition intime, et c'est là tout ce que l'on sait sur la matière du phénomène.

Delile, le chantre de nos bois, a consacré dans son poëme des *Trois Règnes*, les vers suivans aux travaux laborieux de toutes les espèces de vers:

Je plains l'observateur qui ne voit de merveille
Que l'homme ou l'éléphant, le castor ou l'abeille;
Et, jetant sur le ver un regard de mépris,
De ses humbles travaux ne connaît point le prix.
Non, les ponts du castor et ses riches bourgades,
Non, des essaims actifs les nombreuses peuplades,
Et ces brillans travaux de leurs toits populeux,
Ne peuvent surpasser ces vers miraculeux,
Qui, citoyens obscurs de notre grand domaine,
Rivalisent d'adresse avec la race humaine.
Ainsi que ses besoins, leur vie à ses travaux:
Là, combien vont s'offrir de prodiges nouveaux!
L'un, habile sapeur, en minant les feuillages,
S'en va de proche en proche avançant les ouvrages,
Et dans l'enfoncement de ses réduits secrets
Trouve à la fois son nid, sa demeure et ses mets.
Sage ouvrier, que dis je? ingénieux artiste,

L'autre, assemblant le bois en adroit ébéniste,
Dans sa maison qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns s'établit à l'écart;
L'autre roule en cornet une feuille docile,
Et dans ce simple abri choisit son domicile.
L'un d'une double coque a construit son palais;
Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais;
L'autre dans son alcove élégamment déploie
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.....
En adresse, en moyens, l'instinct ne tarit pas!

Lebrun, l'auteur des odes, surnommé, à cause du genre dans lequel il a composé, Pindare-Lebrun, a tiré du ver-à-soie enfermé dans sa coque une comparaison ingénieuse, exacte, et qu'il a embellie de tout le charme de la poésie:

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie,
Qui la voile aux profanes yeux;
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux,

Le ver-à-soie forme sa coque de trois couches très-distinctes; la couche moyenne est la seule qui soit profitable au commerce, ou au moins qui, sans préparations dispendieuses, produise

un fil non interrompu et des tissus précieux. D'abord l'insecte qui cesse de manger, auquel on a offert quelques brins de bouleau ou un cornet de papier, trace un circuit, et revenant en mille façons sur lui-même, jette des fils au milieu desquels il va filer. Sa soie, il la dispose avec plus d'ordre en une coque ovalaire, et de manière que le fil, toujours couché dans le même sens, ne se mêle point par des tours mal combinés; enfin, quand il est prêt à terminer son travail, il dépense le reste de sa gomme à se faire une peau en soie, de qualité bien inférieure, très-serrée, et que le ciseau seul peut entamer. C'est dans cette coque qu'il devient chrysalide, et c'est en la quittant qu'il parvient à l'état de papillon parfait.

On ne se sert pas avantageusement de la bourre de soie, qui, beaucoup moins précieuse que la soie, exige plus de frais pour être mise en œuvre. Quand on veut retirer la soie de dessus les coques, on ôte d'abord ce premier duvet; on jette les cocons, avec leur soie, dans l'eau chaude; on les agite avec un petit balai à branches déliées, pour faire saillir les bouts du fil, et on fait passer ces bouts dans de petits anneaux, de manière que le fil se déroulant lentement, l'anneau retienne la coque, et l'empêche de monter jus-

qu'au dévidoir; sur la fin, et en approchant de la partie coriace du cocon, le fil change de nuance, et devient moins beau : on s'arrête alors, et cette soie de moindre qualité est dévidée à part, pour entrer dans les étoffes tissées moitié soie et moitié coton.

Quelques personnes teignent ces coques, et en font des fleurs artificielles extrêmement jolies, et aussi remarquables par leur élégance que par l'éclat de leurs couleurs. Parfois encore on les carde avec la bourre ou première enveloppe, et on les file ensuite au rouet : ce fil de moindre prix, a une destination moins importante.

LES CHENILLES.

En consacrant plusieurs pages au ver-à-soie, nous nous sommes assez longuement étendu sur la double transformation des insectes de cette classe, de chenille en fève ou chrysalide, et de la chrysalide en papillon : nous n'avons donc plus besoin d'y revenir; et sous le titre générique de *chenilles*, que nous plaçons en tête de ce chapitre, nous nous bornerons à consigner sommairement les preuves d'industrie que donnent, dans l'ordonnance de leur travail, quelques espèces de cette grande famille.

Les plus petits animaux ont des moyens préservatifs des causes qui menacent leur existence, et l'être le plus faible a reçu de la nature des armes pour s'en servir dans le péril : la chenille est mise à l'abri des chutes par le fil qu'elle a la faculté de rendre par ses filières. En attachant un peu de cette gomme sur la branche à laquelle elle a l'intention de se suspendre, elle la laisse filer en se précipitant, et la maintient, en cessant son travail, à la dimension qu'elle juge convenable. Ainsi attachée au milieu de l'air, elle évite les animaux sans ailes, qui pourraient l'écraser. Les poils qui couvrent tout son corps sont également pour elle un bouclier : il ont un toucher très-délicat, et dès qu'un corps approche de leur extrémité, même la plus ténue, la chenille en est avertie, et peut se préparer à la retraite; c'est ainsi qu'elle quitte la branche sur laquelle une autre branche, poussée par les vents, vient à frapper. Ces poils lui deviennent encore très-nécessaires pendant les pluies, elle les dispose de manière à s'en couvrir, et à éviter le contact de l'eau, l'humidité et le froid.

Enfin il faut mettre au nombre des ressources que la chenille possède, et qui lui aident à se garantir de la destruction, le rapport de couleur

qui existe toujours entre son corps et les lieux qui l'environnent, Elle se confond à l'œil avec le milieu qu'elle habite, et cela suffit la plupart du temps pour tromper les oiseaux, dont le bec lui donnerait la mort. L'auteur des *Études de la Nature* a très-bien remarqué ces rapports dans ses *Harmonies naturelles*, et, avec son talent accoutumé, il a traité à fond une foule de questions intéressantes, que nous nous contentons d'indiquer ici.

La chenille n'est pas non plus dépourvue d'une sorte d'intelligence : elle sait très-bien se placer de préférence sur la lame inférieure de la feuille qu'elle ronge, plutôt que sur la lame supérieure, parce qu'elle est plus sûre d'éviter, par cette attention, la main de l'homme, le bec des oiseaux, et l'eau du ciel. Elle fait aussi la morte, et c'est son moyen le plus ordinaire pour gagner du temps, quand un oiseau la guette: il la regarde, elle s'étend sur le côté, demeure immobile; il est distrait, aussitôt elle est sur les petits crochets qui la soutiennent; elle les meut avec une vitesse extrême, elle est loin de ses yeux, elle est bientôt en sûreté. Dans cette position, les petits pucerons viennent parfois pour la dévorer; elle les laisse couvrir tout son corps,

puis, d'un léger mouvement de tête, elle les saisit, et en fait un repas qui dure parfois très-long-temps.

Ce qui est aussi très-remarquable, c'est la proportion qui règne entre la coque de la chenille et le temps qu'elle doit y demeurer. Celles qui ne prévoient qu'une léthargie de quelques jours, se contentent de rouler, au moyen de leurs fils, une feuille très-tendre, et de s'y abriter, après l'avoir enduite d'une glu qui la rend imperméable à l'eau, et inaltérable au soleil le plus chaud; ou bien encore, elles se laissent choir au bout d'un fil, et ainsi au milieu de l'air, et la tête en bas, se transforment en un rouleau, dans lequel on ne distingue que très-difficilement les rudimens d'un animal, jusqu'au moment où, perçant l'enveloppe que leur sueur concrète a formée autour de leur corps, elles étendent leurs ailes, et prennent possession du vaste champ des airs. D'autres encore, qui doivent rester une année entière dans leur coque, la bâtissent en pierre : elles se roulent à plusieurs reprises dans le sable, et finissent par s'entourer d'une véritable muraille, sous laquelle elles attendent en sûreté le jour marqué pour leur renouvellement. Enfin il est des chenilles qui remplacent le sable par du bois qu'elles ont con-

cassé, pulvérisé, uni à la glu, et réduit en une véritable pâte. On dirait de petites momies; car ces enveloppes conservent encore certaines formes.

La chenille n'est pas toujours dans sa coque en état de chrysalide, ou plutôt elle ne se file pas toujours une coque, et se contente parfois d'un lit, où elle passe le mauvais temps, toujours sous la forme de chenille : on voit, pendant l'hiver, plusieurs de ces chenilles disparaître du tronc de l'arbre qu'elles occupaient. Si l'on suit leur trace, on reconnaît, dans l'angle de deux branches, au point même de leur bifurcation, un amas de fils; et c'est sous cette tente impénétrable au froid et aux frimas, protégée contre l'aquilon par les deux rameaux qui la soutiennent, que toute la famille s'est rendue. Par où y est-elle entrée? Par une ouverture unique et très-petite, qui est située à la partie inférieure de la tente, et par laquelle un insecte plus fort ne pourrait s'introduire. Voulez-vous savoir comment sont disposées, dans l'intérieur, vos chenilles fugitives; il vous faut employer de la force pour déchirer cette enveloppe, et vous les voyez alors étendues sur le duvet le plus moëlleux, et recouvertes par plusieurs petites bandes de même matière, qui leur servent à la fois de draps et de rideaux.

LA TEIGNE.

L'ennemie de nos étoffes, la teigne, passe sa vie, jusqu'au jour où elle devient papillon, dans une petite loge qui a la forme d'un manchon : c'est elle qui la construit. Son œuf a été déposé, et avec soin, sur le cuir le plus propre, sur le drap le plus neuf, de manière que la teigne, dès en naissant, trouve sa nourriture auprès d'elle, et peu de temps après, les matériaux de son habitation. Elle y pratique, comme nous l'avons dit, deux ouvertures, et allonge sa tête tantôt d'un côté et tantôt de l'autre : elle ronge le poil ou le flot du drap, ou simplement elle le tond, et s'en sert pour élever ou pour réparer sa maison, qu'elle attache sur le fond de l'étoffe avec un peu de colle et différens filets. Elle continue à abattre autour de l'habitation, et c'est quand elle est parvenue à la corde de l'étoffe, qu'elle songe à émigrer; elle lève donc tous les piquets de sa tente, et va l'attacher à quelque distance de là. Si elle change de drap, et que celui qu'elle quitte soit vert, tandis que celui qu'elle choisit est rouge, sa tente, qui était verte, ne tarde point à prendre la couleur du nouveau drap par les changemens et les augmen-

tations qu'elle lui fait subir. Ainsi elle évite les yeux, et se sauve de la brosse qui, en un instant, renverserait ses propriétés et compromettrait son existence.

La teigne cherche les rideaux; les étoffes, et de préférence celles qui sont de laine; les peaux dégraissées, ou le papier, parce qu'il est fabriqué avec le chiffon, qui a perdu l'amertume du chanvre sous le pilon de la papeterie. Jamais on ne trouve une teigne sur le chou, sur la viande : ainsi, telle chenille n'attaque que telle espèce de plantes ; mais si la nature a voulu que chaque individu créé ait son ennemi, elle a évité que cet ennemi fût en assez grand nombre pour détruire l'espèce. Ce calcul a été imité par l'homme : on permet la chasse, mais à époque convenable, afin que les mères ne soient pas détruites au moment où elles vont produire; on alloue la pêche, mais on détermine par des réglemens les dimensions des mailles de chaque filet; car, si l'on veut bien que le poisson soit pris, et serve aux besoins du moment, on ne veut pas qu'il en soit fait une telle destruction que l'avenir en soit frustré.

LES ARAIGNÉES.

Nous ne sommes pas aussi bien disposés pour les contrastes que pour les analogies, tout chan-

gement brusque nous étonne, toute nuance douce d'une forme à une autre nous plaît ou nous est inaperçue. C'est à cette disposition naturelle de nos organes, qu'il faut rapporter cette horreur involontaire que nous inspire l'araignée. Elle a les pattes trop grandes pour son corps, et, noire de couleur, nous la rencontrons le plus souvent sur nos murailles qui sont blanches. Peut-être aussi dans notre dégoût pour l'araignée, et notre effroi à son aspect, y a-t-il quelque chose qu'il faut attribuer à l'éducation et à une sorte d'habitude. Jeunes encore, nous voyons les personnes qui nous entourent manifester cette sensation ; nous apprenons à sentir comme elles, et les nerfs, habitués à être émus de telle manière, éprouvent toujours la même commotion dans la même circirconstance.

Parmi les araignées qui s'offrent le plus souvent à notre observation, il en est quatre surtout qui diffèrent dans leurs formes, dans leur manière de travailler leur toile, et par le choix du lieu dans lequel elles ont coutume de la tendre : c'est l'araignée domestique, celle qui habite nos maisons ; l'araignée de nos jardins, l'araignée souterraine : qui se voit dans les caves, dans les carrières ; et l'araignée vagabonde, qui

n'a pas, comme les autres, un domicile certain, et qui est par conséquent moins laborieuse.

L'araignée a l'œil immobile : aussi la nature lui en a donné jusqu'à huit, qui, placés sur divers points de sa tête, sont autant de sentinelles qui veillent pour sa sûreté, et observent des routes différentes.

La tête de l'araignée et sa poitrine sont couvertes d'une écaille, et attachées par un ligament très-faible à son corps, que recouvre une peau velue. La tête est armée de deux branches qui sont hérissées de pointes, disposées comme les dents de la scie, et terminées par un ongle semblable à celui du chat. Une petite ouverture, placée à la partie inférieure de ses aiguilles ou branches, rend un venin subtil : les deux ongles se recourbent dans deux rainures qui les reçoivent, à peu près comme un couteau sa lame. Huit jambes, armées de trois ongles crochus et mobiles, sont attachées à la poitrine ; articulées comme celles de l'écrevisse, elles sont dentelées sur leur bord inférieur.

On conçoit qu'avec ces crochets il est facile aux araignées de se tenir sur leurs fils, et même le dos en bas ; mais, pour gravir des endroits lisses, des pierres, des glaces, il leur a fallu d'au-

tres organes. Ce sont de petites éponges remplies d'une humeur visqueuse, qui servent à les coller aux parties polies, sans rendre cependant leur marche impossible. Il résulte de l'application de ces petites éponges des petites taches rondes, et ce sont les points que nous apercevons sur nos glaces. Outre ses huit jambes, l'araignée en possède encore deux autres, que nous pourrions appeler bras, puisqu'elle ne s'en sert pas pour marcher, mais pour saisir et retenir sa proie.

L'araignée, sans sa toile, serait fort embarrassée; car les insectes dont elle fournit sa table ont des ailes pour l'éviter, et elle n'en a pas pour les poursuivre. Que fait-elle? Elle imite l'homme qui tend des filets pour prendre les oiseaux. L'araignée ne fait sa toile dans les champs qu'à l'époque où les insectes qui doivent s'y fourvoyer viennent de se répandre dans l'air. Elle consulte le calendrier de la nature, et il faut admettre qu'il en existe un écrit pour chaque animal, dans la langue qui lui est familière; car il n'en est pas un qui ne prévoie l'époque de sa chasse, celle de son émigration ou celle de ses amours.

L'araignée a sous le ventre cinq mamelons, formés chacun d'une quantité d'autres qui offrent

de petites ouvertures semblables aux trous d'un crible, et qui se ferment ou s'élargissent à la volonté de l'insecte. C'est par là que le fil s'allonge en filets gommeux, et c'est quand elle resserre ces ouvertures, qu'elle demeure suspendue au bout de son fil qui cesse de croître. Ce fil, au bout duquel elle semble prendre plaisir à se balancer, lui sert encore d'échelle : elle le saisit entre ses pattes, et monte par ce moyen jusqu'au point d'où elle est descendue. Ce fil est la matière de sa toile, dont voici la fabrication.

C'est dans les coins, ou près des meubles qui font saillies, que l'araignée s'établit de préférence ; en effet, chaque partie avancée lui sert de soutien, de point d'attache. Quand le lieu est définitivement choisi, elle y colle une parcelle de gomme, puis s'éloigne en rétrécissant les trous de sa filière, et va fixer, avec un peu de colle, et assez loin de là, le fil qu'elle a formé. C'est sur ce premier fil qu'elle passe, entraînant après elle le second, à peu près comme un danseur court sur une corde roide. Dans ce trajet elle a soin de passer le second fil dans un crochet de ses pattes, afin qu'il ne se mêle pas avec le premier. Ces deux premiers fils bien tendus, elle s'en sert pour attacher les autres, et

finit par en conduire plusieurs à la fois, qu'elle dispose de manière qu'ils restent à égale distance les uns des autres, entre les dents du petit peigne dont nous avons indiqué la place, en parlant de son organisation.

Voilà la chaîne de la toile dressée, il ne reste plus que la trame. Ici l'araignée diffère du toilier, et semble moins adroite que lui dans la fabrication de son ouvrage. En effet, elle n'entre-croise point, comme nos métiers, les fils de la trame; elle se contente de les appliquer; mais elle les colle aux premiers avec une liqueur bien autrement fixe que toutes celles que nous pourrions employer. Il faut déchirer tout le travail pour désunir ces deux parties, qui n'ont été jointes que par approche. Voilà certainement la première leçon que l'homme dut recevoir, quand il chercha à tisser des étoffes. L'araignée lui apprit aussi à les ourler. Elle a senti que les bords de sa toile, plus exposés aux chocs des corps environnans ou aux coups d'aile des insectes qui voltigent à l'entour, avaient besoin d'être plus épais; aussi les double et les triple-t-elle, en passant et repassant dessus avec tous ses mamelons ouverts.

L'araignée se connaît; elle sait qu'elle est d'une forme hideuse, d'une couleur sombre,

et que si elle restait en vue, les insectes n'approcheraient point. Elle se cache donc, mais à proximité de sa toile, dont elle conduit plusieurs fils dans son réduit. Deux sorties sont pratiquées à sa demeure, dont une communique avec la face supérieure du filet, et l'autre avec sa face inférieure. Ainsi, au moindre signal, elle est présente partout. C'est dans cette retraite qu'elle reçoit l'avis de la prise de sa proie par les mouvemens des fils qui composent son piége : elle accourt, si l'insecte est faible, elle le met en pièces, s'il est redoutable, elle l'enveloppe d'une grande quantité de fils; et, lorsqu'il est lié et presque aveuglé, elle en vient à bout sans peine.

Celui de tous les insectes auquel nous sommes convenus d'attacher le plus souvent l'idée de malpropreté, l'araignée, est peut-être de tous le plus propre. Jamais elle ne laisserait de poussière s'amasser sur son ouvrage; elle lui imprime un coup de patte qu'elle donne assez fort pour secouer les malpropretés et les faire tomber à travers les mailles, assez modéré pour ne point endommager le réseau, quelle que soit d'ailleurs sa fragilité.

La toile de l'araignée est si nécessaire à son existence, que la nature l'a pourvue de la matière de cette toile avec une largesse dont rien

n'approche. Les sucs qui lui servent à travailler ne s'épuisent pas, quelque abondans qu'elle les demande. Vous enlevez toutes les toiles d'un appartement : la nuit s'écoule, et le lendemain vous êtes surpris de les trouver rétablies.

Les cadavres des insectes, qui serviraient d'épouvantail, sont mis à l'écart par l'araignée ; elle les retire dans sa loge ; et là elle achève à loisir de les manger.

La gomme qu'elle file ne se tarit que lorsqu'elle devient vieille ; mais pour cela elle ne manque pas davantage de gibier, car de jeunes araignées lui en apportent ; et quand elle ne trouve pas de ces bienfaisantes amies, elle chasse de vive force une jeune araignée de son trou, se met à sa place, et se sert de son filet, que celle-ci va rétablir en un autre lieu ; par ce moyen, elles vivent toutes les deux.

L'araignée des jardins est toute différente, et son travail n'est pas le même : elle commence par se laisser tomber de l'extrémité d'une branche, et reste suspendue au bout de son fil jusqu'à ce que le vent la porte sur quelque point voisin. Elle s'y attache et se suspend de nouveau jusqu'à ce que l'air se charge une seconde fois de la poser en un troisième point, d'où part un

troisième fil. Ces premières lignes décrites, et son travail s'exécutant, elle s'assure que ces fils sont solides, en les soumettant à une légère tension. Vers le milieu, le tiers et le quart de chacun de ces fils, elle se laisse tomber de nouveau, et par de très-larges mailles elle termine cette première partie de son travail. Voilà le plus difficile fait. Elle suit après la même méthode que l'araignée domestique, et se servant de ces routes toutes tracées pour achever sa toile, elle les parcourt toujours avec son fil qu'elle dispose circulairement autour d'un centre commun, duquel elle fait en suite partir bon nombre de rayons. C'est au point central de tous ces cercles qu'elle se met en sentinelle, la tête en bas, afin de reposer sur la toile son ventre qui la fatigue beaucoup ; et, ainsi appliquée, elle attend sa proie. Comme l'araignée des salons, elle a un nid où elle porte les débris de ses repas, et dans lequel elle va passer et la nuit et les jours de pluie.

L'araignée noire, qui habite les caves, est moins industrieuse : elle se contente de pratiquer, pour la liberté de ses exercices, une petite porte ronde dans la toile, dont elle tend les bords de son trou. Elle est la plus vorace de toutes les araignées, et la plus redoutable : avertie de même, par

le mouvement de ses fils, de l'approche des insectes, elle accourt, et ne craint pas de livrer combat, si sa victime est de force à disputer sa vie. C'est la seule des araignées qui ne craigne pas la guêpe ; elle parvient même à l'écraser.

Les araignées vagabondes sont à l'infini : rien de plus diversifié que leur existence : toutes différentes de couleur, de forme et d'habitudes. elles habitent des lieux différens, et ne poursuivent pas la même proie : elles filent en général beaucoup moins que les araignées sédentaires ; et comme elles n'ont point de toile pour arrêter l'aile de la mouche, la nature leur a donné deux petits paquets de plumes, avec lesquelles elles arrêtent ce mouvement d'aile qui les incommode. L'espèce la plus nombreuse parmi les araignées vagabondes, est celle qui établit sur les champs et dans les airs ces longs filamens, d'un blanc éblouissant, que nous remarquons pendant les mois de septembre et d'octobre dans les prairies, et dont quelques-uns, partant de terre et continuant jusqu'à la hauteur des clochers, servent aux araignées d'échelle, et sur lesquels elles s'élancent comme si elles volaient. Les gens de la campagne appellent cette toile *les fils de la bonne*

Vierge. Quelques savans mettent en doute que ces fils soient une production animale.

De tous les insectes, l'araignée est peut-être celui qui prend le plus de soin de sa couvée, et se met le plus en peine de l'éducation de ses petits. Elle ne connaît point de danger qui la détourne de ses œufs ou qui lui fasse oublier les soins qu'exige l'éducation de sa lignée. On la voit très-souvent emportant avec elle sa postérité. C'est dans un sac qu'elle referme ses œufs; mais ce sac est d'un tissu bien supérieur en qualité à sa toile ordinaire; c'est l'ouvrage par excellence, c'est le chef-d'œuvre de l'artiste : ni peines ni dépenses n'ont coûté pour fabriquer ce sac qui doit recevoir un dépôt si cher. Il est facile de trouver une araignée chargée de ce précieux fardeau, de ce sac rempli d'œufs, et qui a tout l'air d'une petite boule blanche. Si on la détache de son ventre, sans la lui enlever, elle couvre ce sac, exprime un peu de gomme de ses mamelons, s'y rattache et l'emporte en un lieu plus sûr. Il est une autre araignée qui, au lieu d'une boule, a ses œufs enfermés sous une espèce de calotte, qu'elle applique contre le mur, ou sous une feuille, mais qu'elle ne perd point de vue, toujours prête à la dérober à la

moindre apparence de danger. Les araignées sont aussi bonnes mères qu'ouvrières diligentes.

L'industrie de l'araignées va beaucoup plus loin encore ; elle dispose (une espèce du moins) ses œufs dans de petits sacs de couleur grisâtre, puis elle les fixe contre un mur ou à la branche la plus forte d'un arbuste ; mais, comme la forme et la couleur de ces sacs précieux sont connues des oiseaux et des insectes qui ont coutume de s'en nourrir, elle cherche à tromper les yeux de ses chasseurs, en suspendant au devant des œufs un bouquet de feuilles desséchées : cette précaution est sage et suffit le plus souvent, car les oiseaux, outre qu'ils ne sont pas attirés par les feuilles qui sont ainsi posées, sont distraits des œufs par l'agitation continuelle de ces feuilles qui, balancées au-devant d'eux, empêchent qu'on puisse les remarquer. Certes voilà de hautes combinaisons.

Ce n'est point assez de cette tendresse pour ses œufs ; l'araignée fait encore plus ; elle se sacrifie pour ces même œufs lorsqu'ils sont une fois éclos.

Il n'est pas rare de voir une araignée mère porter un nombre infini de petits sur son dos : on dirait d'abord de quelques points rugueux ; mais dès qu'on les touche, les petits se mettent

à courir le long des fils avec une vitesse extrême comparativement à leur force, et ne reviennent sur l'épaule de la mère que lorsque le péril est passé.

Voici les traits principaux que fournit l'histoire des araignées en général; mais l'observateur, mis sur la voie par ces premières données, découvrira dans les variétés infinies de cette espèce des conbinaisons dont nous n'avons pu tenir compte, et chaque jour une observation nouvelle lui procurera une nouvelle jouissance : nous lui promettons même qu'il finira par aimer l'araignée, quelque dégoût qu'elle lui inspire aujourd'hui.

LES FOURMIS.

Comme l'abeille, la fourmi vit en communauté; elle a ses lois, ses occupations journalières et ses habitudes naturelles et de convention. C'est une ville, que la demeure des fourmis, où des rues couvertes, de véritables corridors aboutissent à de grands magasins. Rien n'égale leur avarice et leur adresse à marauder. Elles sont avares, La Fontaine l'a dit : *La fourmi n'est pas prêteuse* ; et cette phrase, comme toutes celles qui sont sorties de la plume du bonhomme, est devenue *proverbe*. La fourmi n'est pas prêteuse,

et comment pourrait-elle l'être ? Qu'on réfléchisse à toutes les fatigues qu'il lui faut supporter pour amener ses provisions jusqu'à son logis ; que l'on fasse le compte de ces nombreux enfans qu'il lui faut nourrir, qu'il lui faut élever, et on ne lui reprochera point un défaut qui, dans sa position, ne paraîtra plus qu'une vertu. Celui-là est peu prodigue qui acquiert avec peine, et la générosité que l'on admire tant, n'est souvent que la facilité que l'on éprouve à dépenser ce que l'on a recueilli sans travail.

La fourmi, quand elle est en maraude, met en œuvre des ressources que les autres insectes ignorent ou négligent. Elle les surpasse en ce sens, que tout ses mouvemens paraissent plus combinés et qu'elle ne semble point se livrer au pillage, mais faire sa récolte. Dès que l'expédition est arrêtée, des éclaireurs sont envoyés à la découverte, et, sur les renseignemens qu'ils apportent, les détachemens se mettent en route ; leur nombre est toujours proportionné à la quantité, à la qualité des alimens qu'on a découverts, ou aux périls de l'entreprise, ou même encore aux difficultés et à la longueur du voyage. Si le mauvais état des chemins retarde le premier détachement, un second est envoyé à sa rencon-

tre, qui se charge de ses provisions, et si cette seconde troupe, qui a fait la moitié de la route, tarde trop à rentrer aux magasins, une troisième est dépêchée qui, le plus souvent, trouve la première à un tiers du chemin, et partage les fardeaux avec elle, jusqu'à l'arrivée aux greniers, qui sont disposés pour les recevoir. Parfois aussi les fourmis se placent par échelons, et sans faire un long chemin, elles parviennent en peu de temps à dévaliser l'endroit le plus fécond en provision. C'est surtout à l'époque de la moisson qu'elle sse mettent en route. Les épis, qui pour elles sont plus gros que des chênes, sont abattus, et outre qu'elles ont moins de peine à parcourir le champ, elles y trouvent en outre un plus grand nombre de grains.

Ce n'est point, comme on l'a faussement avancé, pour se nourrir pendant l'hiver, que les fourmis amassent de si nombreuses provisions, puisque pendant l'hiver elles sont plongées dans un engourdissement léthargique, et qu'elles ne mangent pas : mais c'est afin de nourrir leur petits, qu'elles chérissent d'un amour extrême. Comme les chenilles, les fourmis, d'abord à l'état de ver, passent ensuite à celui de chrysalide, et finissent par devenir fourmis. On croirait volontiers que les petits des fourmis,

une fois enveloppés de leur coque et dans un état de mort apparente, ne devraient plus inquiéter leur parens, puisqu'ils cessent d'avoir besoin de nourriture, et c'est peut-être au contraire l'époque où ils les occupent davantage. Il est incroyable combien les fourmis se donnent de peines pour rendre à ces fèves la température favorable, et les maintenir dans un état de chaleur convenable par une exposition bien calculée : selon que le temps est plus ou moins froid, elles les changent de place et les éloignent ou les rapprochent de la superficie du sol Après la pluie, elles les étalent aux rayons du soleil; après une chaleur excessive, elles les exposent à la rosée; enfin, pendant les nuits qui ordinairement sont plus froides, elles les descendent à plus d'un pied sous terre.

Si on calcule, d'après la taille de ce petit insecte, les fardeaux qu'il traîne et qui sont quelquefois doubles de son corps en grosseur, on lui donnera le prix de la force parmi tous les animaux. Jetez dans une fourmilière un lézard, un oiseau, vous le trouverez, en très-peu de temps, disséqué plus exactement que ne le saurait faire l'instrument le plus tranchant, conduit par la main la plus habile.

La fourmi acquiert-elle des ailes en devenant

plus âgée, ou bien est-ce une espèce particulière de fourmis qui seulement est ailée : cette question, long-temps agitée parmi les naturalistes, n'est pas encore résolue.

La vie commune de la fourmi est de quatre ans environ ; quelques-unes vont jusqu'à cinq ans, mais la plupart du temps elles servent de nourriture aux perdreaux avant d'atteindre à cette grande vieillesse.

LES VAGVAGUES.

Les *vagvagues* ou *termès* sont des insectes originaires de l'Amérique, qui ont avec les fourmis des ressemblances frappantes, et qui n'en diffèrent beaucoup que par la couleur : ils sont blancs. Voilà ce que rapportent les auteurs qui ont traité de cet animal.

« Ces fourmis, connues en Amérique parce qu'elles voyagent en grandes troupes, creusent des espèces de caves qui ont jusqu'à huit pieds de profondeur, et qu'elles façonnent comme les hommes pourraient le faire. Quand elles veulent passer d'un point à un autre, elles forment un pont de la manière suivante : la première se place près d'un morceau de bois qu'elle tient

serré entre ses dents ; une seconde s'attache derrière la première, et ainsi de suite. De cette façon, elles se laissent emporter au vent jusqu'à ce que la dernière attachée se trouve de l'autre côté, et aussitôt un million de fourmis passent sur celles-ci qui leur servent de pont.

Certes, il y a dans ce rapport quelque peu de fable ; mais ce que les naturalistes nous racontent de cet insecte n'est pas moins miraculeux que ce qu'en disent les voyageurs.

On compte cinq espèces de termès : le *belliqueux*, le *mordant*, l'*atroce*, le *destructeur* et le *termès des arbres*. Les uns élèvent leur nid au-dessus du sol, les autres sur les arbres ; d'autres le construisent souterrain.

Les édifices les plus élevés sont ceux des belliqueux. Ils ont jusqu'à dix ou douze pieds d'élévation au dessus du sol et la figure d'un pain de sucre. Ce sont les *pyramides d'Égypte* des insectes. Aussi durs que ces masses indestructibles, les cônes des termès ne craignent ni la main de l'homme, ni le choc furieux des taureaux sauvages. L'insecte a tout au plus un quart de pouce de longueur, et ces édifices sont, eu égard à ces dimensions, cinq fois plus grands pour lui que

la plus haute des *pyramides d'Égypte* ne l'est pour l'homme. L'ordonnance de ces monumens est régulière, la distribution en est inextricable. On trouve dans tous une *chambre royale* destinée au père et à la mère de famille ; les appartemens communs où sont élevés les petits, où doivent éclore les œufs, des nouriceries; et des *magasins* ou *officines* dans lesquels sont rangés une quantité innombrable de petits pains de gomme, cette gomme est extraite des plantes dont les sucs ont été soumis à une véritable élaboration. Dans toutes ces habitations, les petites cellules ont une forme très-irrégulière, et sont un labyrinthe dont l'insecte seul possède le fil.

La *chambre royale* est en communication avec toutes les parties de l'édifice par un nombre considérable de petits corridors ; elle est au sommet du cône, et la base de ce même cône est occupée par des galeries plus larges que le plus gros canon, et dans lesquelles les travailleurs vont broyer le gravier dont ils composent ensuite leur mortier. Cette pâte pierreuse sert à la construction de toutes les chambres de l'édifice, celles des nourriceries exceptées : celles-ci sont sont en bois.

Le *termès* mordant n'élève son nid qu'à deux pieds de hauteur, et le couvre d'une véritable

toiture, de manière qu'il a l'aspect d'un petit colombier. Quand aux termès des arbres, leur habitation, qui d'ordinaire est posée sur les arbres et sur les toits des maisons, est toujours de forme cylindrique. Elle est de bois et de parties gommeuses; et il n'est pas rare d'en voir de la grosseur d'une barique à sucre.

Le termès belliqueux se divise en deux classes, l'un, très-pacifique, qui forme les quatre-vingt-dix-neuvièmes de la population, et qu'on appelle les *travailleurs*, et l'autre, ou les *guerriers*, qui a fait donner le nom à l'espèce. Ceux-ci ont des yeux très-saillans et sont plus longs d'un demi-pouce que les autres : ils percent avec une extrême facilité les corps les plus durs, et font des piqûres très-dangereuses. Quelques termès enfin sont privilégiés et ont des ailes,

Les Africains font une guerre ouverte à ces animaux, lorsque le temps devient humide, époque que l'insecte choisit de préférence pour émigrer. La troupe est d'un million d'individus et plus; mais les oiseaux et les reptiles en détruisent un si grand nombre, qu'à peine s'il en reste un couple capable de reproduire.

Ce couple, rentré au nid après avoir échappé à la destruction, est l'objet d'un culte. Les tra-

vailleurs l'enferment dans la chambre royale et le tiennent en abondance de toutes choses, tandis que les soldats veillent à sa sûreté, et le préservent de toute atteinte; c'est ce couple qui doit rétablir les pertes de la colonie. La femelle ne tarde pas à devenir deux mille fois plus volumineuse par le ventre que dans tout le reste du corps, et elle pousse ses œufs au dehors, au nombre de plus de cinquante en quelques secondes; on prétend qu'elle peut en fournir ainsi jusqu'à cent mille dans la journée. Les travailleurs enlèvent ces œufs aussitôt qu'ils sont pondus, et les portent dans les *nourriceries*. Après cette précaution, avons-nous besoin d'ajouter qu'ils élèvent les petits qui en sortent avec une sollicitude presque maternelle ?

Il est assez divertissant, quand d'ailleurs on a pris quelques précautions auxquelles le courage et l'opiniâtreté de cet insecte obligent de recourir, de faire une brèche à l'édifice des termès. On voit un guerrier, placé sans doute en sentinelle, qui paraît aussitôt : deux autres surviennent bientôt; un plus grand nombre s'assemble; puis on voit tout un escadron s'élancer au dehors, le dard tiré; et malheur à l'imprudent qui ne battrait pas en retraite! car le termès fait une profonde piqûre; et se laisse arracher par

morceaux plutôt que de lâcher prise. S'éloigne-t-on ? tous les soldats rentrent dans la ville, et les travailleurs, la bouche pleine de mortier, accourent sur la brèche, la réparent, et ne quittent le travail que lorsque l'ouverture est entièrement fermée : on prétend même que, dans ces circonstances, une escouade de soldats reste au dehors pendant la nuit, afin de donner l'éveil si l'ennemi osait revenir à la charge.

Avec les instrumens qui leur ont été donnés pour attaquer le bois, on conçoit que les termès sont pour les habitations des voisins très-dangereux : une espèce surtout, le *termès destructeur*, a été souvent cause de la ruine totale des maisons les mieux bâties. Ces ennemis arrivent par des chemins couverts jusqu'aux fondemens de l'édifice ; et, comme ils percent et hachent tout le bois qui s'y rencontre, ils finissent par être redoutables, et parfois même, au moment où l'on s'aperçoit du dégât, il n'est plus au pouvoir du propriétaire de le réparer. Les fourmis de nos pays, quand, par le voisinage d'une terrasse, elles prennent possession dans une maison, produisent les mêmes désastres. J'en ai vu tomber par milliers d'une solive qu'elles avaient entièrement détruite, et à laquelle il ne restait que le plâtre, qui avait dérobé aux yeux tout

leur travail. Par ce petit insecte, tous les étages supérieurs avaient été exposés à une ruine complète. Le termès destructeur n'est pas moins dangereux pour les magasins ; car il n'est pas de toiles quelque préparées qu'elles puisent être, pas de caisses ni de tonneaux qui parviennent à préserver les marchandises : tout est crifié.

Les termès, quand ils voyagent, observent un ordre, une surveillance, qu'envierait presque la dicipline militaire : des colonnes sont disposées sur quinze de front, et composées chacune de travailleurs et de quelques soldats : d'autres soldats se disposent sur deux files et des deux côtés de la troupe, pour protéger sa marche, tandis que d'autres encore, placés sur des plantes élevées, sont en védettes, et appellent l'attention des voyageurs par un *crépitement*, à l'aspect du moindre danger. Les voyageurs répondent par un long sifflement, et l'on suspend ou l'on continue cette promenade militaire. Quand la troupe rentre en erre, c'est par quelques trous creusés par l'avant-garde.

D'autres armées de fourmis noires, et d'une espèce différente, voyagent aussi de la même manière : elles sont remarquables par l'étendart

qu'elles portent : après avoir dépouillé un arbre de toutes ses feuilles, elles découpent celles-ci en petits morceaux de la forme d'une pièce de dix sous, et portent ainsi chacune un parasol ; ce qui rend très-plaisant l'aspect de la petite caravane.

LA MOUCHE.

Le mouche commune n'est pas à ranger au nombre des insectes les plus insdustrieux, et cependant il est une attention de laquelle elle ne s'écarte jamais, et qui est si nécessaire à son existence, qu'il est très-beau à elle de ne point la négliger.

Il n'est personne qui n'ait remarqué combien fréquemment la mouche s'arrête dans sa marche pour passer ses pattes sous ses ailes, et au premier abord, on ne conçoit pas toute l'utilité qui justifie une acte aussi souvent répété. C'est que la mouche n'ignore pas que, sans cette précaution, la fumée, la poussière, la pluie, le brouillard même, chargeraientt ses ailes et accableraient son corps délicat. Aussi elle secoue les brosses dont la nature l'a pourvue, en frottant ses pattes l'une contre l'autre, puis elle les passe toutes deux dessus ses ailes et dessous, rame-

nant enfin ces époussettes par dessus sa tête, ce qui lui sert à nettoyer ses yeux.

Ces soins remplis, elle distingue de plus loin, et plus sûrement l'enfant qui menace de la faire servir à ses jeux barbares, et la boutique de la marchande, dont elle va picorer l'étalage. Elle oublierait de faire sa toilette, qu'elle serait prise à l'improviste, et que ses ailes, inhabiles au vol, ne pourraient la sauver.

LE CYNIPS.

Cet insecte, dont les espèces et les variétés sont innombrables, est surtout remarquable dans celui de ses genres qui habite le chêne, et qui confie à ce roi des végétaux l'espérance de sa fécondité.

Le cynips du chêne perce le jeune bouton ou la feuille de cet arbre, et dépose dans l'ouverture qu'il pratique, ses œufs et une goutte d'une substance extrêmement amère. Ce poison de l'insecte produit une sorte de fermentation étrangère qui attire en cet endroit les sucs nourriciers du végétal, et la forme comme la couleur des parties voisines, sont altérées par ce travail contre nature. La sève, détournée de son

chemin, afflue autour de l'œuf, et y produit un renflement qui se durcit au-dehors, et enveloppe le jeune cynips d'une espèce de voûte : c'est cette voûte ou noyau, dans lequel s'établit une véritable circulation végétale, qui finit par prendre un certain accroissement sous le nom de *noix de galle*. Le vermisseau trouve, avec sa nourriture, un logement spacieux dans ce local, jusqu'à ce qu'il se change en nymphe, et de nymphe en cynips : alors il perce son enveloppe, et devient aussi vagabond qu'il était sédentaire.

Sa demeure ne reste toutefois pas sans locataire; d'ordinaire une petite araignée le remplace, et tend ses filets dans un lieu déjà si convenablement disposé pour elle.

Par fois encore le cynips n'est point développé à temps, et l'automne survenant, la noix de galle tombe avec la feuille. Elle ne reçoit plus de sucs végétaux; mais l'insecte ne se développe qu'au printemps suivant, et il trouve encore assez de substance dans l'intérieur de la coque, pour s'y nourrir jusqu'au moment où il ira vivre au grand air.

C'est cette noix de galle, produite par le chêne et par le cynips, substance végétale et

animal tout ensemble, qui sert, avec une quantité suffisante de vitriol, à fabriquer l'encre. Je me serais montré ingrat si j'avais mis en oubli le *cynips*, auquel j'ai dû la matière même avec laquelle j'ai écrit ces pages.

On a cru pendant long-temps que la *cochenille*, cette espèce de petite graine rouge que nous envoie le commerce, était produite, comme la noix de galle, par la piqûre d'un insecte : depuis on s'est assuré que c'est l'insecte lui-même. La manière dont les Américains le recueillent et le font multiplier est assez curieuse pour mériter d'être rapportée ici.

C'est le *nopal*, espèce de figuier à feuilles épaisses qui nourrit les *cochenille*. Les habitans qui le cultivent y apportent aux approches de la saison des pluies, plusieurs petits pucerons qui en mangent les parties vertes. Quand les pluies sont passées, et qu'ils sont devenus forts, on les met, au nombre de douze ou quinze, dans de petits paniers de mousse, appelés *pastles* dans ce pays, et qui leur servent de nids. Les mères meurent après avoir fait leurs petits, et ces petits sortent du panier et se répandent sur le *nopal*, où, en l'espace de trois mois, ils grossissent assez pour produire une autre couvée.

On laisse vivre cette seconde couvée, et avec des instrumens appropriés, on enlève la première, que l'on porte au logis.

Les Américains font sécher les cochenilles sur des lames de tôle ou au four : quelquefois ils les tuent en les précipitant dans l'eau chaude. Celle qui est mise à l'eau est d'un brun roux; celle qu'on tue au four est de couleur cendrée, et celle qui a été grillée à la poële est noire et paraît brûlée.

LES HABITANS DU FRAISIER.

Comme en terminant la première partie de ce recueil, nous avons cité Sterne, Pluche et Buffon, et tiré de ces auteurs des passages concernant l'âne, qu'on lira avec plus de plaisir que les nôtres, nous croyons, afin de quitter la plume après de belles pages, pouvoir emprunter aux *Études de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, une description remplie de grâce et de richesse, comme aussi à un *anonyme*, une fiction allégorique pleine de malignité et de philosophie.

Un jour d'été, dit l'auteur des Études, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe,

j'aperçus sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes ; mais il en vint à la fin un si grand nombre et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes, leurs allures : il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban, les autres allongée en pointe de clou, à quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir, elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait la manière de les porter et de s'en servir : les unes les portaient perpendiculairement, les autres

horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à un cerf-volant de papier, qui s'élève en formant avec l'axe du vent un angle, je crois de vingt-deux degrés et demi. Les unes abondaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient inconnues, car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirés sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous les feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges,

les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. Si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait pas l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans.

D'ailleurs mon fraisier n'était pas dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des momens perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les

quadrupèdes et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout-à-fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocement, je les ai trouvées divisées par compartimens, hérissées de poils, séparées par des canaux et parsemées de glandes. Ces compartimens m'ont paru semblables à de grands tapis

de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueurs ; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différens.

Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnans. Or, la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Lewenhock y en a compté des milliers. On peut donc croire par analogie qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des

filets blancs, leur présentent des doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les coroles, des voûtes de rubis et de topaze d'une grandeur incommensurable ; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai avec la plus grande surprise, de superbes *emphores* à long cou, d'une matière semblable à l'améthiste, du milieu desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la corolle de la plus petite fleur que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillans et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau ; fixée en boule, à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir

les fluides monter au lieu de descendre, s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celles des grands doit leur échapper.

LES INSECTES D'UN JOUR.

Un passage de Cicéron, dont nous allons offrir la traduction, a donné à l'auteur anonyme l'idée de la pièce que l'on va lire. Il a amplifié une pensée qui, féconde en developpemens, ne l'a pas moins été en critiques malignes de nos prétentions et de notre importance.

Voici le passage de Cicéron traduit des *Tusculanes*.

Aristote dit qu'il y a sur la rivière Hypanis, de petites bêtes qui ne vivent qu'un jour; celle qui meurt à huit heures du matin, meurt en sa jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude.

Voici comment l'anonyme s'est approprié cette idée : il a mis en scène un petit insecte hypanien très-fier de sa vie de douze heures, et qui a bien l'air de l'homme, qui, après avoir existé

un siècle, veut que cet espace soit quelque chose en présence de l'éternité.

« Supposons, dit-il, qu'un des plus robustes de ses Hypaniens fût, selon ces nations, aussi ancien que le temps même; il aura commencé à exister à la pointe du jour, et par la force extraordinaire de son tempérammant, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de dix ou douze heures. Durant une si longue suite d'instans, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse ; il voit ses semblables qui sont morts sur le midi, comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles sa vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à toutes les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir vécu une heure, approche avec respect de ce venérable vieillard, et écoute avec vénération ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera paraîtra un prodige à cette génération, dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière du temps, et le crépuscule du jour sera appelé, dans leur chronologie, la grande ère de leur création.

« Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et environ l'heure du coucher du soleil, rassemble tout ses descendans, ses amis et ses connaissances, pour leur faire part en mourant de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon, et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

« Amis compatriotes, je sens que la plus longue vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé ; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau, et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidens particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie ne m'a que trop appris cette grande vérité, qu'aucun bonheur placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous ne peut être assuré ni durable. Une génération entière a péri par un vent aigu; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles

déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine! Nos abris même les plus solides ne sont pas à l'abri d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux.

« J'ai vécu dans les premiers âges et conversé avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil qui nous paraît maintenant au-delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus verteux. Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas ; je puis vous assurer que cet astres glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carrière. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement vous n'aurez pu

supporter ; mais maintenant, par son déclin et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va être enseveli dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

» Hélas ! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre ! Quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées ! Quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures, et dans la force de mes ailes ? Mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire ; et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même satisfation, en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer. »

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

ET

CITATIONS.

Il est peu d'ouvrages qui obtiennent un succès de longue durée, et qui n'offrent pas un côté moral, qui ne renferment aucune de ces vérités éternelles, fécondes en réflexions, et dont la méditation plaît à l'homme autant et plus longtemps que les plaisirs même : voilà peut être pourquoi l'apologue eut tant de succès à une certaine époque, où les rois, au lieu de se faire la guerre, s'envoyaient des allégories à devenir et des énigmes à résoudre; où l'esclave obtenait sa liberté, lorsque, sous le voile ingénieux de la fable, il avait donné à son maître un conseil utile, et corrigé en lui un défaut sans blesser son amour-propre. Il faut en convenir, aujourd'hui aussi bien qu'alors, les idées morales sont bien reçues des hommes rassemblés en masse; il est aussi rare que la foule n'applaudisse pas au théâtre une pensée de vertu noblement exprimée, qu'il est facile de trouver dans toutes les anec-

dotes, dans toutes les chansons qui deviennent populaires, quelque sentiment délicat, quoique rendu par des expressions grossières. Cette observation fait honneur à l'humanité. Elle peut être utile aux auteurs, et, parmi eux, il en est qui lui doivent une grande part de leurs succès. Ce que l'on est convenu d'appeler *l'intérêt* dans un ouvrage, n'est souvent autre chose que l'art avec lequel l'écrivain a su y mêler la morale; car on ne trouve intéressant un ouvrage qu'autant qu'il émeut, et l'on ne saurait procurer des émotions durables, profondes et douces tout à la fois, que l'on n'en puise les cause dans l'honneur et dans la vertu.

Trop heureux dans le choix du sujet que nous avons traité, nous avons eu sans cesse, et même à notre insu, des considérations toutes sublimes à joindre aux faits que nous devions exposer; et, dès le départ, nous étant promis de ne peindre, pour ainsi dire, que dans leur partie morale les êtres que nous allions rencontrer sur notre route nous avons pu en mille endroits, expliquer la supériorité de la créature, par sa divine origine, ou opposer à sa faiblesse la puissance et la majesté du Créateur. Partout nous avons été soutenus par cet avantage de notre position; aussi

ne devrons-nous qu'au sujet même l'indulgence qui pourra nous être accordée.

Sans doute on nous accusera d'inexactitude, et on trouvera notre travail incomplet : nous irons au-devant du blâme, et peut-être paraîtrons-nous plus coupables encore en avouant que, s'il est des animaux qui méritaient d'être placés dans ce recueil, et qui n'y sont pas même nommés, c'est qu'ils ne nous sont pas connus; car nous avons pris à tâche de ne rien négliger de ce qui était à notre connaissance, et nous ne nous apercevons, en ce moment même, que de deux omissions. Nous n'avons rien dit du raisonnement que doit se faire le scorpion, insecte très-commun dans le midi de la France, lorsque, entouré d'un cercle de feu, il se donne la mort pour abréger ses souffrances, et ôter ce triomphe à ceux qui l'ont jeté au centre du bûcher. Mais si nous n'avons pas cité ce suicide héroïque d'un insecte, c'est que Réaumur est le seul qui rapporte qu'ayant soumis plusieurs scorpions à l'expérience, il les vit se roulant sur eux-mêmes, se plonger dans la tête le dard dont leur queue est pourvue, et expirer au même instant; tandis que, depuis ce savant naturaliste, un grand nombre d'expériences, répétées avec le plus

grand soin, ont démenti la sienne, par un résultat tout différent, et que son autorité si respectable d'ailleurs, a cessé en cette occasion de nous paraître suffisante. Nous avons bien aussi quelques excuses à faire au cheval de fiacre, qui, au milieu de l'abjection dans laquelle le plonge son pénible et laborieux esclavage, conserve encore assez de présence d'esprit pour atteindre au fond du sac le reste d'un repas, que le cocher lui a présenté, sans s'inquiéter comment il ferait pour l'achever. Le pauvre animal, qui trouve la portion entière à peine égale à ses besoins, n'a garde d'en perdre; et, dépourvu de membres qui pourraient approcher de sa bouche les derniers grains qui couvrent le fond du sac, il les atteint, bien que trop éloignés pour que sa langue les saisisse. Il pose, par un mouvement de tête bien déterminé par la réflexion, le sac sur le timon auquel il est attaché, même à l'heure du repas, heure de repos pour tous les êtres : par-là il parvient à le ployer, et ne laisse échapper aucun de ces alimens qui doivent soutenir sa fâcheuse existence. O toi! qui à tout instant, sens une souffrance physique, qui peut-être n'es point exempt d'une douleur morale, que ne peux-tu, susceptible d'orgueil comme tu l'es, recevoir le faible hommage que

je te rends, et respirer l'odeur de ce grain d'encens!

Combien d'animaux n'ont pu être observés, à cause de leur petitesse, et qui ont sans doute une industrie dont les effets nous échappent, mais qui en rapport avec leurs besoins et leurs habitudes avec les instrumens et les ressources qu'ils possèdent pour la servir, n'est pas moins singulière ni moins admirable que celle des individus les plus grands! ceux-ci n'ont souvent sur les premiers que l'avantage de frapper nos regards par des dimensions énormes, et de s'offrir à une observation plus facile.

« Mais, dit Fénélon, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés! y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux! Il y a dans chaque partie de ces atômes vivans, des muscles, des veines, du sang; dans ce sang, des esprits, des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'ar-

rêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

» Le microscope nous découvre, dans chaque objet connu, mille objets qui ont échappé à notre connaissance. Combien y a-t-il, dans chaque objet découvert par le microscope d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir ! Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instrumens qui viennent au secours de notre vue trop faible et trop grossière ! Mais suppléons par l'imagination à ce qui nous manque du côté des yeux, et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope, qui nous représente en chaque atôme mille mondes nouveaux et invisibles ; elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps ; elle se lassera, il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin, dans le plus petit organe d'un corps, mille merveilles inconnues. »

En effet, que d'instincts existent chez les animaux que nous ne saurions seulement apercevoir à l'aide de nos instrumens d'optique les mieux perfectionnés, et quelle idée infinie ne devons-nous pas nous faire de la grandeur de l'auteur

de tant de prodiges, si, comme Fénélon nous le conseille, nous laissons notre imagination se créer des forêts, au lieu des poils du duvet d'un fruit ou d'une feuille, et imaginer, à l'ombre de ces végétaux de la plus petite dimension, des animaux plus petits encore, et auxquels nous serons forcés d'accorder des besoins, des actions et même des idées. En ce sens, nous l'admettons sans peine, notre ouvrage n'est plus qu'un extrait, encore très-abrégé, de celui que pourrait faire l'homme privilégié qui, par un bienfait unique de la Providence, obtiendrait tout-à-coup des yeux assez parfaits pour découvrir ces milliers de mondes, qui ne sont pas appréciables aux nôtres, et que notre pensée seule peut soupçonner.

Delille, dans son poème des *Trois Règnes*, après avoir passé en revue les êtres les plus remarquables du règne animal, indique, comme Fénélon, les autres merveilles qui nous sont cachées, qui se perdent pour nous dans les infiniment petits; et la ressemblance qui existe entre le philosophe et le poète, dans ces deux morceaux, est telle, que nous transcrirons quelques vers du second, afin d'offrir à nos lecteurs le plaisir de la comparaison.

Et, si je parcourais l'échelle des grandeurs,
De l'insecte invisible à l'immense haleine;
De ces monstres des mers de la puissante baleine
Avec un bruit horrible élance en gerbes d'eaux
L'Océan revomi par leurs larges naseaux,
Jusqu'à l'humble tribu qui, sous l'onde orageuse,
Vit dans les derniers grains de la vase fangeuse :
Si j'allais, descendant de l'aigle au moucheron,
De l'énorme éléphant jusqu'à l'humble ciron!
Là s'arrêtent les yeux : mais grâces à ce verre,
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au-dessous du ciron, je regarde et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.
Là du verre à son tour s'arrête la puissance :
J'admire avec effroi sa petitesse immense;
Mais, pour d'autres tribus que je n'aperçois pas,
Cet insecte lui-même est peut-être un Atlas;
La goutte qu'il habite est une mer profonde,
Chaque œil est un soleil, et chaque fibre un monde.
Que dis-je? sans chercher un nouvel univers,
Dans l'atôme animé combien d'êtres divers!
Là sont un cœur, des nerfs, des veines, des viscères;
Ces nerfs ont des esprits, et ces cœurs des artères,
Ces veines des humeurs; ainsi, de tout côté,
Même auprès du néant trouvant l'immensité,
Dans tous ces univers croissant de petitesse,
L'imagination descend, descend sans cesse....

J'ai commencé par exprimer cette opinion; mais qui pourrait m'accuser de ne pas en avoir donné moi-même les développemens, lorsque

je les puise dans des chefs-d'œuvre ? Que de fois ne me suis-je pas surpris, dans un cercle, m'interrompant tout-à- coup pour abandonner la parole à celui qui, doué de l'éloquence de la conversation, était entré dans le sujet que j'avais commencé de traiter, et prenant un plaisir extrême à écouter d'un autre la seconde moitié d'un discours que je devais faire, et que l'on avait le droit d'exiger de moi. Qu'il me soit donc permis de citer, d'après le même poète, quelques vers encore qui, rappelant des tableaux déjà placés dans cet ouvrage, les rendront pour ainsi dire nouveaux par des couleurs plus brillantes et par un ton de vie et de chaleur que ma plume n'a pu leur donner.

Voici comment il décrit, avec une précision très-rare en poésie, la république des abeilles :

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnais, mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment sans transport voir ces filles des cieux ?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire ?
Chacun vit par ses yeux leur police, leurs lois ;
L'un lui donne une reine, et les autres des rois.
L'instituteur fameux du conquérant du monde
Voulut que sans époux l'abeille fût féconde....

Je ne vous dirai point leurs combats éclatans;
Si la mort est donnée à l'un des combattans;
Si ce peuple est régi par une seule reine;
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des même toits.
D'autres décideront : mais leur noble industrie,
Mais les hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtimens tracés;
Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière;
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les uns fait sa postérité;
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige et non pas un problème :
Aussi de nos savans le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonna les cieux

Quelques vers sont ensuite consacrés à la guêpe de Cayenne, qui suspend aux arbres une ruche dont l'enveloppe est un carton très-fin et très-ferme qu'elle fabrique avec des fibres ligneuses broyées entre deux mâchoires; puis, par une transition toute naturelle, l'auteur passe de la fourmi commune à la fourmi blanche, connue en Afrique sous la dénomination de *termès*.

Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,

Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre ;
Mais qui rodent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains ;
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république ;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats :
Que de grands monumens dans leurs petits états !
De leurs toits dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la simple architecture,
Sur le cône aplati le buffle quelquefois
Guette, pour l'éviter, le fier tyran des bois.
Au-dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartimens règle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons,
Leurs escaliers tournans et leurs solides ponts,
Qui partout présentant de faciles passages,
Pour alléger leur peine abrégent leurs voyages.
Au centre tout entière est la postérité;
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine, en une paix profonde,
Ne quitte point sa couche incessamment féconde;
Et par son ventre énorme, et son énorme poids,
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfans la connaissent pour mère ;
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs, choisis entre tous ses sujets,
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte,
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
L'ordre règne partout : épars de tout côté,

Leurs riches magasins entourent la cité ;
Ailleurs sont élevés les enfans de la reine ;
La cour habite enfin près de sa souveraine :
Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux,
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.
O Nil ! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales ;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux ;
Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés et nos travaux timides.

Racine le fils, avec non moins de talent, mais avec plus d'onction, a rappelé les mêmes merveilles célébrées par Delille, et dans un grand nombre de passages il lui est supérieur. On trouve dans l'auteur des *Trois Règnes* des vers charmans sur l'émigration des oiseaux; mais, s'ils pétillent d'esprit, qu'ils sont loin du naturel et de la mélancolie de ceux que l'auteur du poème de *la Religion* a consacrés aux mêmes voyageurs ! les voici :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :

Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

M. de Chateaubriand, qui cite ces vers dans le cinquième livre de son *Génie du Christianisme*, en prend occasion d'établir un parallèle entre l'oiseau voyageur et le proscrit que l'injustice éloigne de sa patrie. Ce morceau qui, pour être écrit en prose, n'est pas moins poétique que ceux que nous venons de citer, nous paraît achevé.

« Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni que pour son bonheur : il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs, ses frères, il ne laisse rien après lui ; il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel ; mais le mortel chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais ? Hélas ! l'homme ne peut dire en naissant quel coin de l'univers gardera ses cendres, de quel côté le souffle de l'adversité les portera.....; aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute;

l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route. Il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a pour appuyer ses os fatigués que la colonne du chemin public ou la borne solitaire de deux héritages. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne... On le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts. »

Rien de plus gracieux que le tableau suivant de l'émigration des oiseaux par le même auteur :

« Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Les courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et disparaissent avec les zéphirs, suivant de climats en climats leur mobile patrie : ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme; voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe

aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs mélancoliques, comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes. »

Ce qu'il y a de plus admirable peut-être dans ces migrations, c'est l'ordre qui règne pendant qu'elles ont lieu. Les habitans d'une moitié du globe passent dans l'autre, et malgré la multitude infinie de voyageurs, tout est disposé à l'avance, de manière que les heures de départ et d'arrivée sont fixées, et que les caravanes ne manquent ni de boussole pour faire la route, comme nous l'avons fait observer dans un des chapitres de cet ouvrage, ni de nourriture dans les endroits qui doivent servir de lieux de repos. Quand ces oiseaux abandonnent nos rivages pour aller chercher des étés au-delà des mers, les hordes du Nord passent chez nous, et notre sol est sans cesse occupé. Il est encore de remarque, et dans toutes ces harmonies la bonté du Créateur se révèle, que les oiseaux qui doivent nous charmer par leurs concerts, mais n'avoir avec nous que des relations d'agrément, habitent nos terres au moment où elles sont couvertes de fruits, où les poissons destinés à nos tables affluent sur nos côtes; tandis qu'au contraire,

ceux des volatiles qui sont employés dans nos festins ne paraissent qu'au moment même où, privés de tout aliment végétal, nous serions aussi dépourvus de tout autre, si notre industrie n'élevait des animaux domestiques pour nos besoins, et ne conservait par mille moyens des provisions d'une saison à une autre.

Combien d'oiseaux, en traversant les mers, rendent à l'homme des services aussi grands. Ceux-ci, par un vol différent, le préviennent des divers états de l'atmosphère qui l'environne ; ceux-là par leurs cris lugubres semblent l'éloigner, pendant la nuit, des écueils sur lesquels ils ont coutume de se percher ; d'autre enfin, au plumage d'un blanc éblouissant, lui servent de phares au milieu des nuits ssmbres, et joignant leur éclat à celui de l'écume des vagues qui se brisent sur les rochers, lui dénoncent la mort qui, à la faveur de l'obscurité, s'apprête à le saisir.

Les laboureurs ont retiré des indices certains du départ et de l'arivée de quelques oiseaux, et il n'est pas rare de les voir se décider à telle semence, à telle récolte, lorsque leurs champs perdent un de leurs hôtes ou en reçoivent un nouveau. Les sauvages n'ont souvent même aucun autre calandrier ; ainsi, disent-ils au

voyageur : notre enfant est mort quant la *nonpareille* a mué, notre fille s'est mariée à l'arrivée du colibri, aussi simplement que l'Européen prononcerait une date de quelque chiffres. Dans beaucoup d'endroits encore, on n'ouvre telle chasse que lors du passage de tel oiseau, et telle famille célèbre une fête, (qui trouve, il est vrai, son motif dans la superstition) le jour où l'oiseau, auquel on a offert un asile dans un vase appliqué exprès contre le mur, revient après son exil reprendre pessession de sa demeure. On l'a reconnu à une marque certaine, et tous les habitans qui sont couverts par le toit sous lequel il est abrité, se réjouissent de son retour. Mœurs touchantes, qui font regarder l'hospitalité ainsi acceptée par le volatile comme un présage de bonheur.

Les harmonies que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui existent dans les rapports établis entre l'homme et les animaux ; il en est aussi de réelles, de nombreuses entre les animaux et le globe. Pouvait-il en être autrement dans les créations d'un Dieu ? Comme l'homme de génie ne distingue ses ouvrages de ceux de l'homme ordinaire, que par plus d'ensemble, bien que parfois les beautés de détail

soient les mêmes de part et d'autre, toutes les parties de l'œuvre divine devaient être dans un accord parfait.

Dans ses *Harmonies de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre a traité à fond ce sujet si fécond en comparaisons et si riche en resutats : il s'est convaincu et il est parvenu aisément à nous persuader que chez les animaux, toutes le formes extérieures, comme tous les organes, étaient ce qu'ils devaient être pour que les conditions de leur existence fussent le mieux remplies. C'est aussi dans leurs instincts, dans cette faculté de savoir avant d'avoir appris, qu'il a reconnu cette force suprême qui les a créés et qui les dirige; et en effet, que deviendraient les animaux dépourvus de ce pressentiment qu'il leur accorde, et qui leur enseignerait les premiers usages des sens ? Qui leur donnerait des idées qu'ils n'ont point acquises par l'expérience ? La chenille n'irait pas, au sortir de l'œuf, chercher la feuille la plus tendre qui croît près d'elle; et qui doit lui fournir sa première nourriture; et, devenue papillon, elle ne chercherait pas, pour y déposer les œufs, espoir de sa postérité, la branche solide et permanente, de préference à la feuille passagère sur laquelle elle a vécu.

L'auteur des *Harmonies* fait naître le plus grand nombre d'entre elles de l'amour de l'animal pour ce qui lui convient, et de sa haine pour ce qui ne lui convient pas.

« De là, dit-il, dérivent toutes les sympathies et les antipahies innées dans les animaux comme l'instinct qui les fait naître. Les facultés de leur intelligence y ajoutent diverses modifications. La mémoire embrasse le passé, le jugement le présent, et l'imagination l'avenir. Quand leur imagination combine cet amour ou cette haine, elle les porte vers l'avenir, et produit en eux l'espérance ou la crainte. Quand leur jugement s'en saisit et les applique à un objet présent, il en fait résulter l'estime ou le mépris, la joie ou la tristesse, le désir ou le dégoût, et par suite la jouissance ou la privation. Quand leur mémoire s'en empare, elle les ramène vers le passé ; elle fait naître le regret qui s'étend aux plaisirs évanouis, et la réjouissance qui se rapporte presque toujours aux maux évités ou passés. Ainsi la nature, en *harmoniant* les affections de l'âme, tire souvent la peine du plaisir, et le plaisir de la peine, en opposant les effets de la mémoire à ceux de l'imagination. »

Certes, toutes les opérations presque miracu-

leuses que nous avons vu exécuter aux animaux, nous paraîtront moins surprenantes, après avoir lu cette appréciation de leurs facultés intellectuelles ; mais notre admiration se reportant sur la source des actions qu'elle avait d'abord considérées isolément, ne cessera ni ne diminuera et ne fera que changer d'objet.

Des harmonies non moins vraies se remarquent dans la structure intime des organes de chaque animal, toujours appropriés par leur forme et par la composition de leurs tissus avec les milieux que ceux-ci doivent habiter, avec les alimens dont ils doivent se nourir ; mais, sans entrer dans ces détails anatomiques, ne retrouvons-nous pas une concordance aussi exacte, aussi sublime dans les formes extérieures de l'animal, si nous les comparons à ses habitudes et à ses mœurs. Les chantres ailés qui, dans nos bocages, célèbrent leurs amours et le retour du printemps, sont d'une forme élégante, et leur délicatesse même n'est jamais mesquine. Dans l'autre hémisphère, où le ciel semble toujours allumé, où le soleil, dans toute sa pourpre, paraît se multiplier par son éclat, ces mêmes oiseaux, chanteurs sont diaprés des nuances les plus brillantes, et sans cette richesse de leurs habits, ils eussent paru sombres, opposés à l'éclat qui

les environnait. Au contraire, en ces pays comme dans les nôtres, les oiseaux carnassiers sont presque tous nocturnes, ils sont, malfaisans, et comme ils doivent être attaqués par des ennemis nombreux, la nature dont ils sont malgré leur férocité, des agens utiles, les a couverts de vêtemens sombres comme les ténèbres qui doivent les envelopper, et a voulu que leur œil ne pût soutenir l'éclat du jour, La chauve-souris, le hibou, le gard-duc, ont des plumages et des figures lugubres. Leur chant n'est à bien dire qu'un cri qui inspire l'effroi, même à l'oreille la moins musicale. La voix des animaux canassiers est aussi désagréable ; elle se compose de sons rauques ou aigus ou glapissans. Les poissons carnivores sont d'une forme hideuse et de couleur livide; la raie, dont la robe grisâtre est parsemée de taches couleur d'un sang décomposé. et dont les proportions sont si affranchies des règles ordinaires, offre un contraste frappant, si on la compare à ce petit poisson que nous avons vulgairement appelé *dorade*, à cause de sa couleur dorée, et dont toute l'existence n'est que jeux, amours et innocence. Le tigre même, dont la peau est si richement bariolée, est surtout peint de noir et de couleur fauve, deux nuances que

l'on retrouve dans la guêpe, et chez presque tous les animaux carnivores. .

« Je l'ai déjà dit, c'est Bernardin de Saint Pierre qui parle, qui pourrait observer tous les instincts malfaisans des bêtes de proie, y trouverait toutes les nuances et les expressions de la haine : le lâche appétit des cadavres dans le vautour, la ruse taciturne dans le renard, la trahison dans l'araignée, les cris alarmans de la terreur dans l'orfraie, la soif du sang dans la fouine, la férocité dans le tigre, la cruauté dans le loup, le despotisme furieux dans le lion. On verrait dans les serpens, les requins, les polypes marins, aux longs bras armés de ventouses, et dans d'autres tribus, des animaux qui pâlissent à la vue de tout être vivant, qui se glissent pour piquer, qui rampent pour mordre, qui flattent pour déchirer, qui embrassent pour étouffer; enfin, des êtres animés de colères silencieuses, de haines caressantes, d'affections meurtrières, qui n'ont point de noms dans les langues des hommes, quoiqu'ils n'en offrent que trop d'exemples dans leurs mœurs.

Poursuivons cette étude des harmonies, et considérons les rapports des animaux avec le sol qu'ils habitent. Nous serons d'abord surpris

de voir tous les animaux des contrées les plus chaudes, élevés sur des jambes très-hautes, et la plupart, comme l'autruche, le chameau, la girafe, pourvus d'un cou extrêmement long; mais si nous réfléchissons à la chaleur suffoquante qui règne au-dessus du sol qu'ils parcourent, par la reverbération continuelle des feux d'un ciel embrâsé, nous concevrons aisément pourquoi ils ont l'organe de la respiration, le nez de beaucoup élevé, et pour ainsi dire dans les courans d'air qui ne descendent jamais au ras des terres. Les singes qui habitent sous la zone torride ont dans le même but, les narines aussi ouvertes que quelques animaux des zones glaciales les ont étroites et serrées. Chez ces derniers la tête est attachée au tronc par un cou à peine sensible, et cette forme peu gracieuse était indispensable; car, au milieu d'un froid excessif et pénétrant, le cerveau avait besoin d'être le plus près possible du cœur, afin d'éviter, par une excitation plus directe, un engourdissement qui pouvait être mortel.

La disposition des pieds, des pattes chez les animaux, a été déterminée par un même calcul. La chenille qui s'attache au *tremble*, dont la feuille est sans cesse agitée, a reçu de la nature

prévoyante des crochets plus nombreux, plus aigus, plus gluans, pour la maintenir sur ce terrain en butte à des tremblemens continuels. Le chat, l'ours blanc, le lion, ont des griffes qui leur servent de la même manière, et qu'ils ont reçus parce qu'ils doivent grimper sur les rochers ou sur les glaces, et non parce qu'il leur faut déchirer les chairs de leurs victimes; car le loup, le renard, l'hiène, qui ne sont pas moins carnassiers, mais qui habitent les plaines, en sont dépourvus. Les mêmes attentions nous paraîtront observées, si nous comparons les habits des animaux avec les services que ces mêmes habits leur rendent. Nous les verrons muer pendant les chaleurs, lorsque leurs plumes leurs poils, ne leur deviendraient plus qu'un fardeau, tandis qu'ils reprendront des plumes, des poils nouveaux dans la saison des froids. Ils y trouveront de plus ce bénéfice, que leurs anciens poils, comme nos cheveux, si on ne les coupait, finiraient par se détacher, et perdre en grande partie leur couleur. Ils ont donc l'habit d'hiver, l'habit d'été, et tous les ans un habit neuf. L'écureuil du nord, qui doit passer sa vie au milieu des glaces, a la fourrure plus touffue que celui des pays tempérés; et les oiseaux aquatiques ont un plumage si serré que l'eau

ne fait que glisser dessus sans le mouiller, ce qui, en augmentant son poids, aurait rendu leur vol plus difficile.

Partout enfin, on verra la reproduction dont l'animal est le laboratoire et la conséquence, le rendre non pas impérissable, mais longtemps persistant au milieu de corps qui se froissent sans cesse, et ne tarderaient pas à l'user, à le détruire. Les poils de cet animal qui rampe, à bien dire, et qui n'entre dans sa demeure, espèce de terrier, que par une ouverture longue, tortueuse et étroite, dont il frotte les parois de tout son corps, ces poils ne tarderaient point à être usés si chaque saison ils n'étaient échangés; et l'homme verrait, sans une reproduction semblable, ses chairs à nu, et sa peau entièrement usée par la selle du cheval dont il fait un usage journalier.

Quittons un moment les terres, et plongeons nos regards curieux au fond des eaux, et nous verrons que tout est soumis à un ordre général. Tout le monde a remarqué que les pattes des oiseaux aquatiques, qui forment le passage entre les animaux terrestres et les animaux marins (car les transitions ne sont jamais brusques dans la nature), sont munis de membranes assez

minces pour ne pas gêner la flexion des digitations quand l'oiseau est sur la terre, mais assez épaisses pour lui servir de nageoires lorsqu'il est dans les flots : cette remarque a été faite par l'homme le moins observateur; mais ce qui est moins connu, c'est la cause de la différence qui existe entre la langue des animaux aquatiques et des animaux terrestres. Les derniers, qui ont besoin de lécher leur proie, de saisir des liquides, ont la langue large, et d'un tissu spongieux propre à s'humecter; les poissons, au contraire, ont une langue étroite, aiguë, parce qu'elle n'est destinée qu'à atteindre des corps solides, et que, devant agir au milieu de l'eau, une plus grande surface eût offert trop de résistance à ses mouvemens. Elle est de plus membraneuse chez quelques-uns qui, dépourvus de membres pour retenir leur proie, ont besoin d'un instrument doué de quelque force, et qui puisse leur en tenir lieu.

Si nous ne nous arrêtions au milieu de la foule des matières que présente, comme une mine inépuisable, le sujet dans lequel nous sommes entrés, cet ouvrage n'aurait plus de bornes. Nous laisserons beaucoup encore à la réflexion du lecteur qui, assez initié aux mystères de la nature, a reconnu déjà que cet uni-

vers n'est autre chose *que la pensée de Dieu rendue manifeste.*

Ici est terminée la tâche que je m'étais imposée : je serai trop heureux si l'homme du monde avoue que je l'ai distrait, par une occupation douce, de quelques-uns de ses chagrins, suite névitable de ses plaisirs, et si les jeunes gens, auxquels ce livre est surtout destiné, veulent méditer quelques-uns des préceptes qu'il renferme.

Puissent-il, dans les soins continuels que tous fes animaux sont obligés de prendre pour leur conservation et pour le soutien de leur vie, reconnaître le travail et la peine comme des conditions attachées à l'existence, et bientôt ils ne verront dans les services qu'il leur faut rendre à leurs semblables, que des fatigues bien légères, en comparaison de celles auxqnelles ils seraient contraints dans l'état de nature, alors qu'ils seraient forcés d'arracher à des obstacles insurmontables ce que tout le globe civilisé prépare pour eux ! Car les hommes ont beau être méchans, envieux, inhumains, leur existence établie par leur intérêt personnel n'en sera pas moins toujours un échange continuel de services et de bienfaits.

Ainsi nos jeunes lecteurs apprécieront mieux les ouvrages de l'Éternel, les connaissant davantage ; leur foi en deviendra plus fervente, leur reconnaissance plus expressive, et, dans toutes les circonstances de la vie, leurs consolations en seront plus faciles et plus nombreuses.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

TABLE

TABLE

DES MATIÈRES.

Page

AVERTISSEMENT. 1

EXPLICATION DES PLANCHES. . . 7

INTRODUCTION. — DE L'INSTINCT CHEZ LES ANIMAUX. 9

DES QUADRUPÈDES. 17

Le Renard. 23
La Loutre. 26
Le Furet. 28
L'Écureuil. . . . . *ibid.*
Le Rat. 30
La Taupe. 32
La Chauve-Souris. 34

Le Surmulot. 36
La Marmotte. 38
Le Castor. 42
L'ondatra. 51
Le Petit-Gris. 53
Le Sarigue. . . . . *ib.*
L'Éléphant. 55
Le Hamster. 64
Les Gerboises. 67
La Mangouste. 68
L'Adive. 70
L'Isatis. 71
Le Glouton. . . . . *ib.*
Les Singes. — Le Pongo. 72
Le Pithèque. 78
La Macaque et l'Aigrette. 80
Le Patas ou Bandeau Noir. 81
L'Ouarine. 82
Le Malbrouk. 83
Le Lapin. 85
Le Cerf. 88
Le Caracal. 90
L'Ane. 92

DES OISEAUX. 101

L'Aigle. 107

Le Pygargue. 109
Le Condor. 110
Le Solitaire. 111
Le Touyou. 112
La Tourterelle. 114
Le Merle solitaire. 115
Le Loriot. 117
L'Alouette. 118
L'Oiseau-Mouche 120
Le Guêpier. 121
Les Pics. 122
La Frégate. 125
Le Faucon. 126
La Chouette. 131
Le Martin. 132
Le Coq des bruyères. 136
La Gelinotte. 138
Le Corbeau. 139
La Perdrix. 142
Le Butor. 143
Le Martin-pêcheur. 145
Le Savacou. 147
Le Pélican. 148
Le Cormoran. 150
Le Tourne-Pierre. 152
La Grue. . . . . *ib.*

La Cigogne. 153
Le Canard sauvage. 157
L'Ortolan. 158
L'Hirondelle. 161
L'Outarde. 165
Le Pigeon. 166
La Caille. 170
La Demoiselle de Numidie. 171
Le Hocco. 173
La Pie. 174
Le Jacarini. 178
L'Oiseau silencieux. . . . . *ib*
Le Rossignol. 179
L'Ibis. 182

DES OVIPARES ET DES SERPENS. . . 185

La Caouanne. 186
La Tortue bourbeuse. . . . 188
Le Crocodile. 190
Le Lézard gris. 192
Le Crapaud. 193
La Couleuvre. 195
Le Boiga. 196
Le Devin. 197

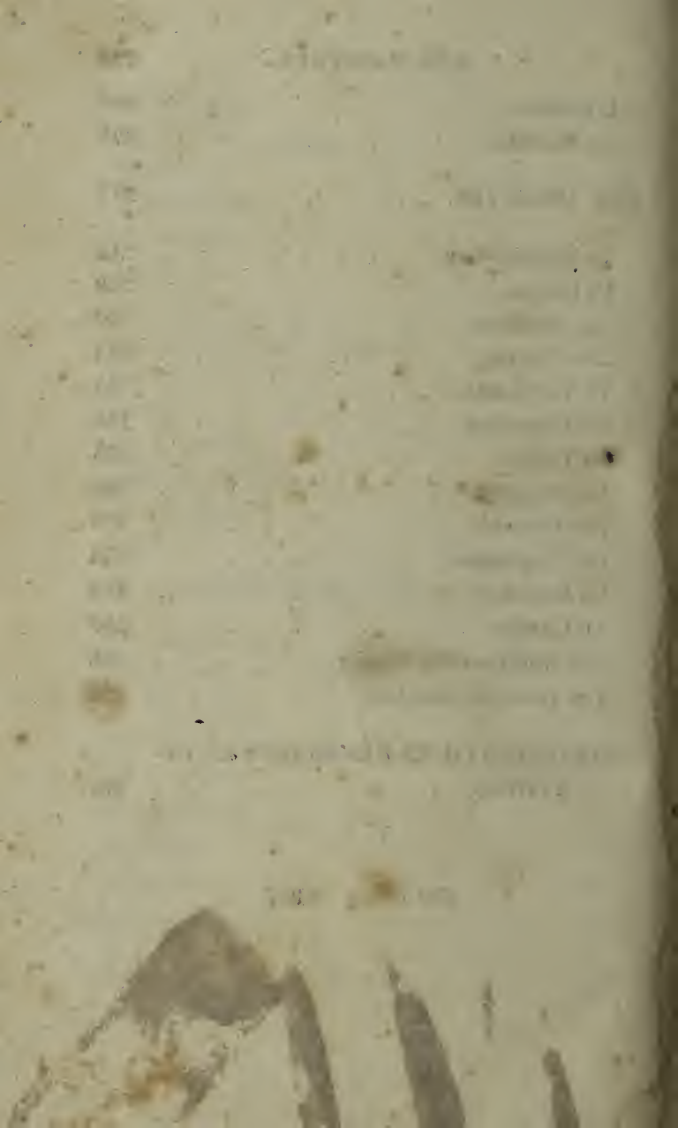
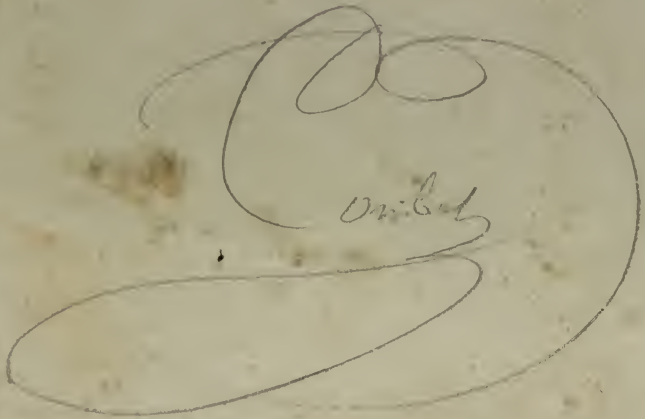
DES POISSONS. 199

La Moule, la Sole, etc. 200

L'Ermite. 203
Le Nautile. 204

DES INSECTES. 207

Le Fourmi-lion. 212
Le Cousin. 220
Les Abeilles. 223
Les Guêpes. 234
Le Ver-à-soie. 241
Les Chenilles. 250
La Teigne. 255
Les Araignées. 266
Les Fourmis. 258
Les Vagvagues. 278
La Mouche. 279
Le Cynips. 280
Les Habitans du fraisier. 288
Les Insectes d'un jour. 390

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ET CITATIONS. 295

FIN DE LA TABLE.